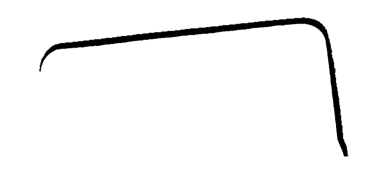
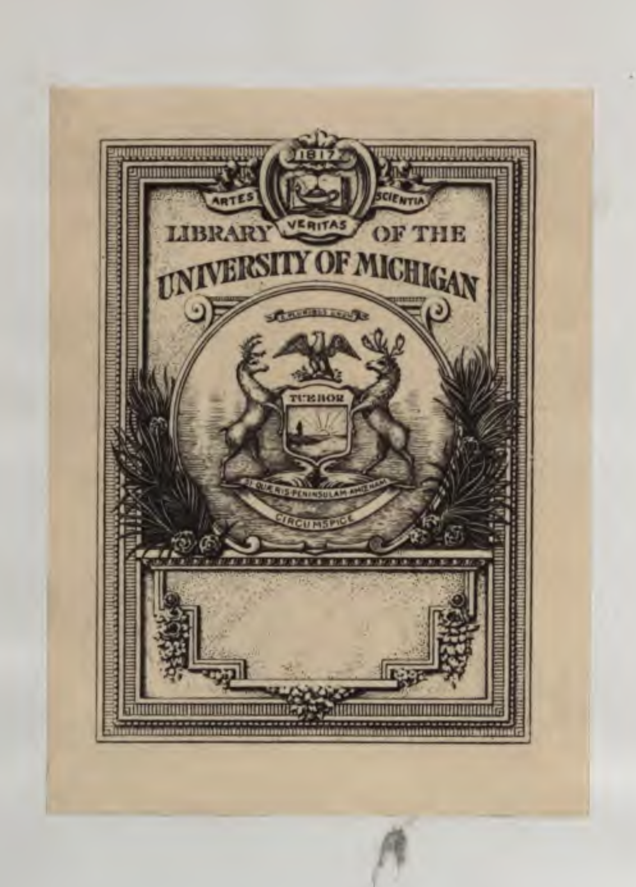
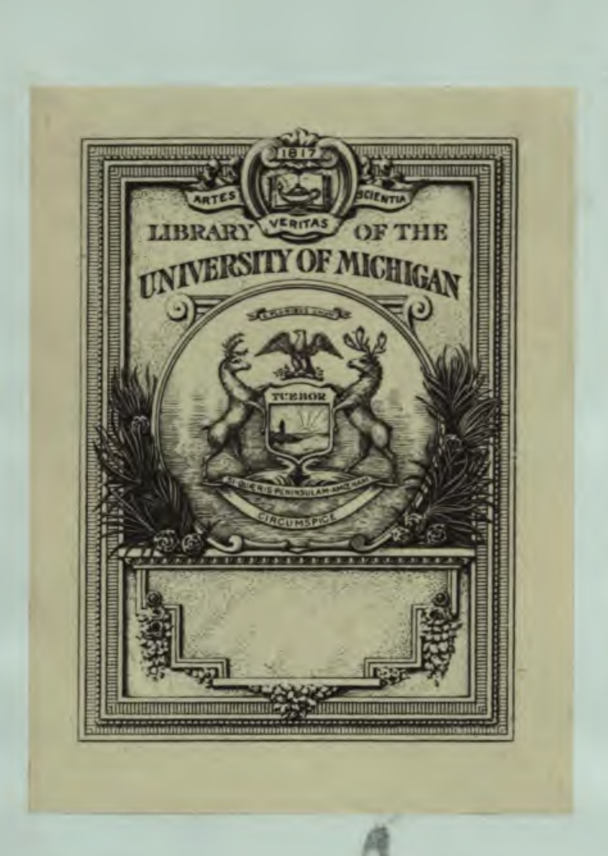
La Grande Semaine

Séminaire des 3-C.




1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

La Grande Semaine



SAMUEL CHAMPLAIN

1609-1909

A Monsieur J.-J. Jusserand

Ambassadeur de la République Française aux Etats-Unis

Homme de Lettres distingué

et

Vaillant Protecteur de l'Action Française

en Amérique

Ce livre est respectueusement dédié.

Lettres de l'Ambassadeur Francais

AMBASSADE DE FRANCE
A
WASHINGTON

14 juillet 1909.

Cher Monsieur,

J'ai rapporté le meilleur souvenir des fêtes en l'honneur de notre compatriote Champlain, et la présence de si nombreux Canadiens français a été pour moi une véritable joie. Si jamais, du reste, ils ont dû figurer au premier rang, c'est bien dans une occasion pareille. Pas un point de ce lac qui ne rappelle un épisode glorieux de l'histoire franco-canadienne.

Je regrette de n'avoir pas entendu votre discours; je me suis trouvé traiter à Ticonderoga le même sujet que vous et j'ai probablement redit les mêmes choses; mais il ne saurait y avoir inconvénient à répéter ce qu'un tel lieu peut inspirer à des cœurs français.

Je vous suis très obligé pour votre lettre; elle m'a causé le plus vif plaisir; j'aurais bien voulu voir de plus près tous ces amis de même race et de même langage qui ont eu la bonté de me faire un si chaleureux accueil. Mais dans des occasions pareilles on n'est guère maître de ses mouvements.

Je suis persuadé que le travail que vous préparez sera digne d'une si belle occasion, belle pour nous autres gens de France ou d'origine française plus que pour personne. Je le recevrai avec un plaisir tout particulier.

Agréez, cher Monsieur, l'expression de mes biens dévoués sentiments.

Jusserand

(Deuxième lettre)

Ambassade
de la République Française
aux Etats-Unis

Washington, le 27 juillet 1909.

Cher Monsieur,

J'ai pris connaissance avec le plus vif plaisir de votre lettre du 23 et de l'importante étude sur Montcalm qui y était jointe. Vous avez traité le sujet à fond avec autant d'éloquence que de précision. J'aurais, en vérité, beaucoup hésité à parler moi-même du héros franco-canadien si un programme plus exact des cérémonies projetées m'avait été communiqué. D'après celui que j'ai reçu, il semblait que je dûsse faire mon principal discours à Ticonderoga et, tandis que beaucoup d'autres harangues étaient mentionnées pour les divers endroits où les cérémonies devaient avoir lieu, mon nom figurait seul dans le texte que j'ai reçu pour le lieu de la plus grande victoire de Montcalm. Sans doute, abondance de biens ne nuit pas et jamais assez de voix ne s'élèveront pour rendre hommage à ce modèle des soldats français. Mon regret est de n'avoir pu, faute de l'avoir su, rattacher mon discours à ceux qui avaient précédé le mien et éviter d'inutiles répétitions.

Je n'ai nulle objection, bien au contraire, à ce que ma lettre figure dans l'ouvrage que vous avez la bonté d'appeler notre volume et je vous prie de vous garder d'en sup-

primer les passages que vous qualifiez de personnels. Je serai très heureux de figurer en si bonne compagnie, dans une œuvre ou se mèleront les souvenirs français et canadiens et qui sera digne, j'en suis bien sûr, de l'un et de l'autre pays.

....

Je pars demain pour New-York et m'embarque sur la "Lorraine".

....

Vous renouvelant l'assurance de mes vives sympathies pour vous et pour nos amis canadiens qui manient en prose ou en vers notre langue commune, et vous adressant mes vœux pour le succès du livre en préparation, je vous prie de croire, cher Monsieur, à mes sentiments sincèrement dévoués.

Jusserand

LA GRANDE SEMAINE

FÊTES DU TROISIÈME CENTENAIRE DE LA DÉCOUVERTE DU LAC CHAMPLAIN

RÉCIT COMPLET, AVEC POÈMES INÉDITS, GRAVURES, DISCOURS EN FRANÇAIS ET TOUS LES DÉTAILS D'UN INTÉRÊT PARTICULIER POUR LE PUBLIC DE LANGUE FRANÇAISE

RÉDIGÉ PAR

J.-ARTHUR FAVREAU

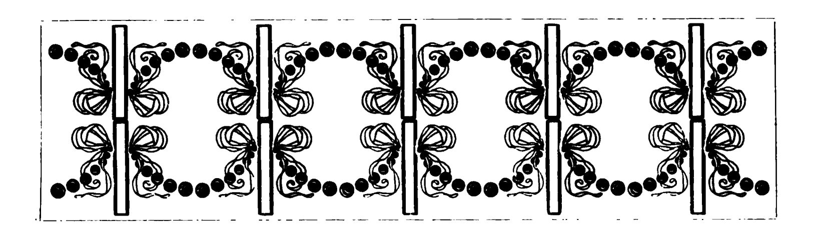
Secrétaire de la Société Historique Franco-Américaine

COMPAGNIE DE PUBLICATION BELISLE

IMPRIMEUR-ÉDITEUR

WORCESTER, MASSACHUSETTS, ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

1909



PRÉFACE

Ce livre n'a pas besoin de préface. Mais l'auteur veut qu'au seuil de **la Grande Semaine** une parole canadienne-française se fasse entendre d'abord.

C'est sans doute pour que, dès la première page, il soit marqué que rien ne sépare les Canadiens français des Franco-Américains; que nous avons même cœur et même esprit, mêmes amours et mêmes pensées, et que, de l'un comme de l'autre côté de la frontière, c'est toujours, chez ceux de notre race, la même âme émigrée il y a trois siècles.

Pas plus que nous, les Canadiens des Etats-Unis n'ont renié le patrimoine des ancêtres. Ils gardent comme nous le culte du passé; pieusement, au fond de leurs cœurs, ils conservent le souvenir ému de leur origine, et ce livre montrera qu'ils savent à propos le mettre dans un vif rappel de lumière, afin qu'il se perpétue chez leurs enfants et que se poursuive en Amérique l'œuvre de l'action française par les Canadiens.

La mission des Franco-Américains n'est-elle pas en effet de faire fleurir, malgré les fortunes contraires et les allégeances nouvelles, le génie de notre race sur le sol d'Amérique? En y tâchant, ils suivent d'abord la pente naturelle de leur esprit; mais aussi ils remplissent un devoir, devoir envers les grands aïeux dont il faut vénérer la mémoire et garder la foi, envers la patrie d'origine à qui doit aller le

témoignage de leur reconnaissance; et devoir envers la patrie d'adoption, qu'ils veulent grande et à qui ils doivent le concours de leurs énergies individuelles et sociales. Que les Canadiens français des Etats-Unis gardent leurs croyances et leurs traditions, qu'ils conservent et inspirent à leurs fils, avec l'amour de la langue maternelle, le culte des aïeux, et ils apporteront un élément précieux à la diversité sociale de la grande République; mieux encore, marquant dans l'histoire, ils feront pénétrer dans l'âme américaine quelque chose de leur esprit, et ce sera leur gloire d'avoir donné au peuple nouveau, s'il se constitue et s'affirme, les plus belles notes de son caractère.

Mais rien de cela ne peut se faire en un jour, ni sans de durs labeurs. Ceux-là le savent bien, qui, là-bas, depuis de longues années, s'emploient avec une admirable énergie à inspirer aux Canadiens émigrés le culte du passé, la religion du souvenir!

Les fêtes dont on va lire le récit, sont en quelque sorte leur œuvre.

Québec a pu célébrer Champlain, sans qu'on s'étonne. Au trois centième anniversaire de sa fondation, Québec devait fêter son fondateur.

Mais qu'aux Etats-Unis, au milieu d'une population composée de tant d'éléments étrangers, on ait pensé et qu'on ait réussi par des fêtes grandioses, à rappeler le passage du héros français sur le sol américain; que non seulement nos compatriotes aient célébré cet anniversaire, mais que le Président, des Gouverneurs d'états, des sénateurs, des écrivains, des poètes de la République aient, avec les représentants de la France, de l'Angleterre et du Canada, chanté Champlain et exalté son œuvre, voilà qui réconforte et qui montre bien qu'on ne s'est pas efforcé en vain pour l'idée française. Sans le dévouement des nôtres, pionniers de l'action française aux Etats-Unis, ces fêtes n'eussent pas été possibles. Par leur incessant travail, ils ont gagné le

respect et l'estime, ils ont pour ainsi dire forcé leurs concitoyens d'origine étrangère à reconnaître et à chanter les gloires de notre passé.

Ces humbles et courageux ouvriers de l'action française en Amérique ont reçu là une première récompense de leurs travaux et de leurs peines. J'aime à le dire ici, parce qu'on n'a pas toujours su reconnaître leurs mérites.

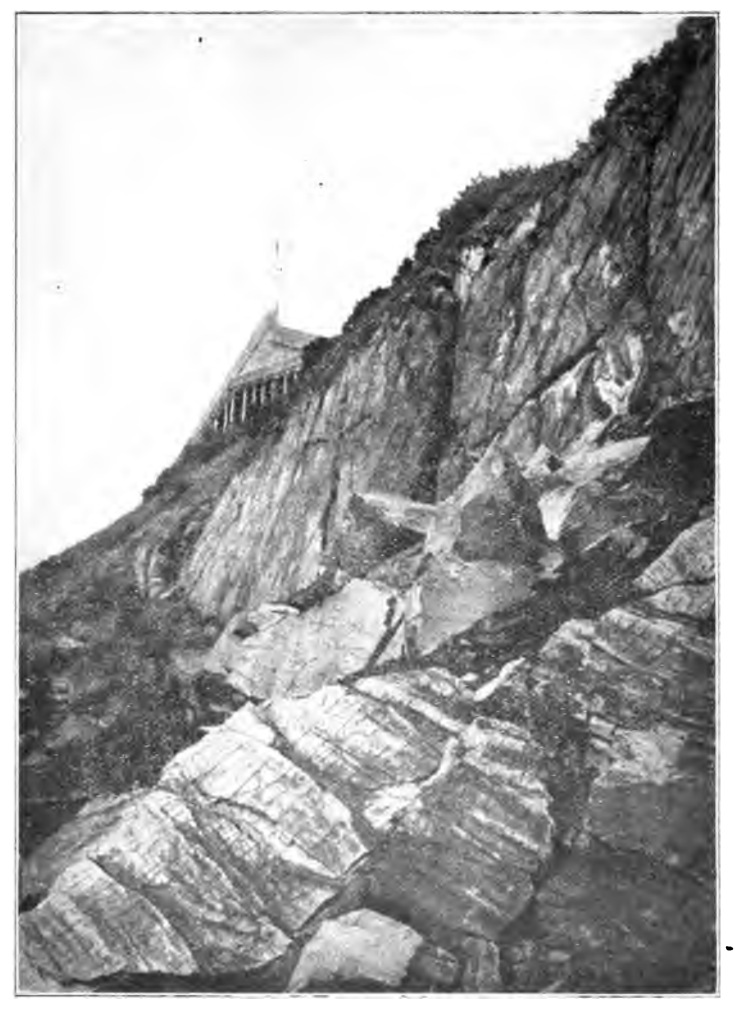
Ces fêtes ne sont pas seulement le résultat de longs et laborieux efforts. C'est encore une belle leçon et un encouragement.

Ce livre s'adresse surtout, et justement, aux jeunes Franco-Américains. Ils y apprendront quelle reconnaissance de leurs droits leurs pères ont obtenue, en dépit de quels obstacles, par quelles luttes, grâce à quelles persévérances. Bientôt, ceux dont le dévouement rendit possibles ces belles fêtes seront le passé. Que les jeunes, qui sont l'avenir, marchent sur leurs traces et ne dégénèrent pas de la vertu des anciens. Qu'ils étudient l'histoire de leur race, qu'ils gardent leur foi, leur langue et leurs mœurs.

Par là, ils mériteront d'être estimés les véritables descendants des Franco-Américains de **la Grande Semaine!**

Adjutor Rivard.

Secrétaire de la Société du Parler français au Canada.



Faveur de Underwood & Underwood, de New-York

Le rocher de Québec

LE ROCHER DE QUÉBEC

A M. le docteur Charles Verges, de Québec

(*FRAGMENT**)

I

Lorsque l'aigle, féconde extase,
Sent tressaillir en lui l'amour;
Qu'il voit à ce feu qui l'embrase,
Qu'un jeune aigle va naître au jour;
Fier, il n'a qu'une inquiétude,
Trouver, suivant son habitude,
Une terrible solitude
Pour le fruit de sa volupté.
Car si l'aigle, tendre père, aime,
Il a surtout, orgueil suprême,
Le souci de sa dignité.

II

Or, déployant son aile immense,
L'aigle s'élève dans les airs;
Et là, pendant qu'il se balance,
Scrutant du regard les déserts,
S'il voit sur de lointains rivages
Briller, au milieu des nuages,
Un pic, atteint des seuls orages,
Que nul être n'ose approcher,
Lui, sur cette cime élevée,
Vole déposer sa couvée
Au faîte même du rocher;

***Cette pièce fait partie d'une "Ode à Québec", composée à l'occasion du trois centième anniversaire de la fondation de la ville natale de l'auteur. La Société historique franco-américaine a eu la primeur de cette ode à sa séance du 30 mai 1908.**

III

Afin qu'en ouvrant la paupière,
Et bien avant que son essor
Ne lui révèle sa carrière,
L'aiglon comprenne, noble sort,
Que si son aire est de la terre,
Il est né pour une autre sphère;
Et pour que ce roc solitaire,
Et pour que cette immensité
Inspire au fils dès sa naissance
Le sentiment de sa puissance,
Et l'instinct de sa royauté.

IV

Ainsi la France, notre mère,
Sitôt qu'on eut, du sein des eaux,
Fait jaillir cette autre hémisphère,
Jugeant qu'à ces mondes nouveaux,
Il allait falloir une France,
Elle enfante dans la souffrance
Cette fille, son espérance;
Et pour berceau dans sa fierté
Donne à cette France future
Ce boulevard de la nature,
Sûr gage d'immortalité.

Georges-A. Boucher



LA GRANDE SEMAINE

*IMPRESSIONS ET SOUVENIRS**

I

"L'image d'un doux souvenir
Vient de s'offrir à (ma) pensée!"
Alfred de Musset.

La voilà donc finie, cette semaine inoubliable,—tant féconde en émotions qui serrent le cœur, réchauffent le sang, font battre le pouls plus vite,—semaine qui a fait surgir tout un monde de souvenirs glorieux se rattachant au passage de notre race sur cette terre bénie,—semaine qui, pour comble, tout en évoquant des choses anciennes, infiniment agréables et douces, nous a donné de si vives raisons d'espérer pour l'avenir!

Pendant que nous avons encore l'âme tout imprégnée de ces impressions, et l'esprit tout rempli de ces souvenances, jetons sur le papier quelques notes fugitives,—crayonnons quelques coups de kodak. Et pourvu que ceux qui viendront après nous voient à travers nos yeux ce que nous avons vu,—ressentent en nous lisant ce que nous avons ressenti,—les efforts et le temps mis à la tâche n'auront pas été dépensés en vain.

*La plus grande partie de ce travail a été écrite à Woonsocket, Rhode-Island, au lendemain d'une fête donnée par l'Association de la Jeunesse catholique franco-américainne, le 11 juillet. Les fêtes au lac Champlain ont eu lieu du 3 au 9 juillet.



Faveur du "Travel Magazine," de New-York

Samuel Champlain

En route donc!

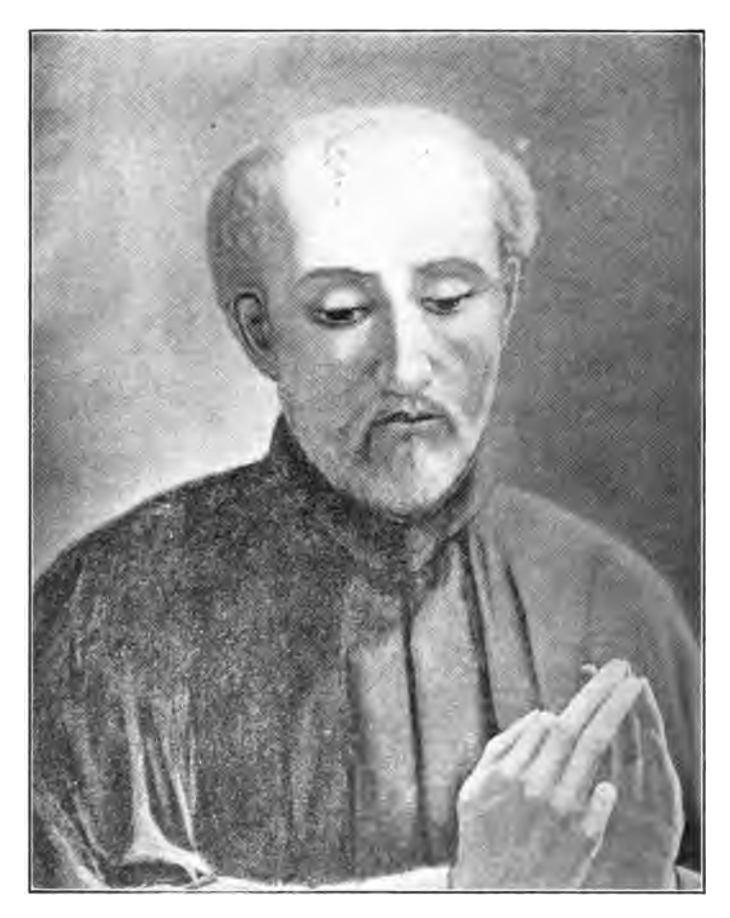
Et nous voici parti, avec l'excursion de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, pour les bords du ravissant lac Champlain, dont chaque pierre cache un souvenir historique, —dont chaque lieu rappelle un passé qui n'est plus, mais qui vit toujours dans la mémoire de ceux qui se souviennent.

Toute une semaine durant, les voix les plus autorisées de la patrie: le premier magistrat (M. Taft), qui règne par le tact, la bonté et la douce fermeté; le sénateur (M. Root), qui, après avoir servi son pays aux ministères de la guerre et



Le yacht "Magnet"

d'Etat, lui rend des services précieux à la chambre haute; les gouverneurs (MM. Hughes et Prouty) des deux Etats que sépare cette belle nappe d'eau; les représentants attitrés (MM. Jusserand et Bryce) des deux puissances, dont, chacune à son tour, les drapeaux ont flotté sur ces lieux, puis repassé les mers; le porte-voix de la Nouvelle-France de jadis (M. Lemieux), laquelle est maintenant l'un des plus beaux fleurons de la couronne britannique; les chefs de l'Eglise du pays (le cardinal Gibbons) et aussi d'outre-



Faveur de la Société historique de Ticonderoga

Le père Jogues

frontière (Mgr Roy, le père Lecoq, le père Dozois) encore un peu de "chez nous"; les maîtres éducateurs et écrivains, (MM. Low et Mabie), et les poètes au gosier d'or, (MacKaye, Cady et Carman), toutes ces voix clament à l'unisson les gloires du passé,—soulignant surtout les gloires d'un passé qui est nôtre d'abord!

Et, à part, mais faisant partie de tout cela,—comme l'écho tenace qui se répercute au lointain,—le pèlerinage franco-américain, l'excursion de l'Union Saint-Jean-Bap-



Les pèlerins à Rouse's Point

tiste d'Amérique, porté sur deux yachts aux noms magiques, le "Magnet" et le "Wave" (l'aimant et la vague) poursuit sa course; et ses tribuns, et ses poètes, et ses historiens évoquent eux aussi les jours d'antan,—et ils le font dans cette langue dont les accents ont les premiers retenti sur ces rives.

O Champlain! et vous Montcalm! et vous Lévis! et vous, le grand évêque Laval! et vous le saint martyr Jogues! dormez en paix, car les enfants des compagnons de vos luttes et de vos sacrifices, et les enfants de leurs enfants, se souviennent!



Faveur du "Travel Magazine," de New-York

Le lac, vu de *Bluff Point*=Le passage entre les iles North et South Hero

L'arrivée à Rouse's Point, au soleil levant, rappelle ce capitaine Rouse,* réfugié français,—et bien français, allez! —qui après l'abandon des "quelques arpents de neige" par l'ingrate France ancienne, quitta la France nouvelle et vint donner vingt-six enfants à la patrie d'adoption, nés d'une mère bien canadienne, allez!

Et nos vaillants petits navires de fendre l'onde, passant tout juste devant l'ancien fort Montgomery, qui évoque le souvenir du brave commandant américain qui devait tomber au pied du roc de Québec; fort qui, nouvel œil de Cyclopes, gardait nuit et jour, naguère encore, l'entrée de ce lac enchanteur.



La statue de Mgr de Laval à Québec

Et voici l'île La Motte, le premier lieu où Champlain mit pied à terre dans ces parages, —où le père Jogues, plus tard martyr, donna l'exemple du prosélytisme chrétien,—où le capitaine La Motte, du noble régiment de Carignan, bâtit un fort qu'il dédia à Sainte-Anne et fit offrir le saint sacri-

*Le capitaine Rouse arriva dans le New-York vers 1760. Il bâtit d'abord un moulin à vent sur la pointe en face de ce qui est aujourd'hui Rouse's Point; plus tard, il tint une auberge à Rouse's Point même, où il mourut à l'âge de 88 ans, après s'être acquis une grande popularité. (L'abbé F.-X. Chagnon).



La cérémonie du 4 juillet à l'île La Motte

fice de la messe pour la première fois en ces régions,—et où, il y a de cela deux siècles, Mgr de Laval, premier évêque de Québec, célébra la messe à son tour et administra le sacrement qui affermit.

Et quel spectacle aujourd'hui, en ce jour du Seigneur, que cette messe solennelle célébrée en plein air,—sous l'azur canapé des cieux,—à l'ombre des pins séculaires,—sur l'île baignée des eaux argentées du lac, qui vont se perdre là-bas, au pied des montagnes, aux cimes bleues et vertes, qui estompent l'horizon!

L'oublierez-vous jamais ce spectacle, mes amis, les pèlerins franco-américains?

Vous souvient-il des paroles touchantes de l'évêque auxiliaire du cher Québec (Mgr Roy, un Franco-Américain d'hier, celui-là)?—de l'éloquence du supérieur général (le père Prével) des pères de Saint-Edmond, venu de Londres pour nous faire goûter les charmes de sa parole toute française?—de l'érudition, du savoir inépuisables du supérieur des apôtres de Saint-Sulpice à Montréal (le père Lecoq)?—de la vibrante parole d'un sympathique fils de la verte Erin (l'abbé O'Sullivan)?

Et ce nombreux clergé qui se pressait dans le sanctuaire ajouré! Et cette garde à l'allure toute martiale, qui présentait les armes aux moments les plus solennels du mystère du Golgotha! Et ce chœur superbe qui traduisait en des accords tendres et suaves les prières qui s'élevaient des poitrines de tous les assistants! Et ces oiseaux,—les chantres du bon Dieu—qui, répondant à la musique des instruments accompagnateurs et au chant des gosiers humains, semblaient, comme le phénix d'autrefois, la réincarnation des esprits qui autrefois planaient sur ces lieux, des esprits qui revenaient en ce jour acclamer les pèlerins franco-américains, venus fouler un sol à jamais consacré par le passage des premiers et des plus grands Français d'Amérique! Et l'après-midi, cette toujours imposante cérémonie

LE COUCHER DU SOLEIL

A M. le docteur Joseph-Armand Bédard,
Président de la Société historique franco-américaine

Rien n'égale à mes yeux un soleil qui décline ;
Voilà pourquoi souvent sur la haute colline,
  A l'heure où le jour fuit,
Vous me voyez monter et m'asseoir en silence ;
Et là, les yeux fixés sur l'horizon immense,
  Rêver jusqu'à la nuit.

Quel spectacle, en effet, et pour l'œil et pour l'âme,
Que cet astre du jour tout couronné de flamme,
  Et si triste à la fois,
Qui, lorsque va finir sa brillante carrière,
Se laisse dépouiller de sa douce lumière
  Sans murmure et sans voix !

Les prés, le regardant, prennent des airs moroses ;
La nature s'émeut ; les fleurs, à peine écloses,
  Tombent sur le gazon ;
On dirait que le monde, en la nuit qui s'avance,
Voit s'éteindre à jamais sa dernière espérance
  Et son dernier rayon.

Moi, pendant ce temps-là, je contemple et j'admire ;
Et tandis que le jour baisse, pâlit, expire,
  Sur terre et dans les cieux,
Je sens que ma pensée, où règne la nuit blême,
S'illumine soudain d'une clarté suprême,
  Jour pur et radieux.

Georges-A. Boucher

du salut au saint-sacrement! Et ces chaudes paroles du disciple de Loyola (le père Loiseau)! Et ces accents émus du sénateur du New-York, le fils de l'Ile La Motte (M. Hill), qui venait renouveler ses forces sur la terre ancestrale! Et cette courte allocution du vaillant curé de Champlain (le "bon père" Chagnon), l'âme même depuis des années du mouvement franco-américain!

Le soir, à l'heure où

"Le soleil s'endort sur son char de rose,"

nous filons vers Plattsburgh, pour y jouir, pendant le reste de notre séjour, des larges bontés des pères Oblats.

* * *

II

Lundi, journée de Carillon.

Et vous, le tribun (M. Dubuque),—héros des luttes de quarante ans pour la cause sacrée;—et vous, le poète (docteur Boucher), qui avez chanté Québec et allez chanter toute l'épopée de Champlain;—et vous, l'historien à venir (plaise à Dieu!) qui avez tant de pages à buriner;—et vous les membres du conseil suprême de la grande fédération nationale, qui pouvez tant pour l'avenir des Franco-Américains, oublierez-vous jamais ce voyage sur le "Wave" (la vague qui remontait le cours des vagues), voyage que le grand découvreur Champlain et ses Français avaient fait il y a trois siècles?

Laissons à la photographie,—ce troisième œil de l'histoire,—le soin de décrire les splendeurs des paysages qui se déroulaient sous nos yeux, pendant que, dans la cabine d'avant, le poète improvisait des strophes à cœur-joie, que le tribun se préparait à un nouveau succès, et que l'historien méditait sa première page d'histoire franco-américaine. Et



Faveur du "Travel Magazine" de New-York

Ticonderoga, d'après une peinture faite en 1777

les strophes finies, le tribun et l'historien de les ouïr et de les applaudir. Où étais-tu donc, le Puvis de Chavannes franco-américain?



raveur du "Travel Magazine," de New-York

Le mont "Split Rock"

Et, dans l'arrière-cabine, le conseil suprême de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique,—réuni en assemblée trimestrielle,—délibérait et prenait des décisions d'une importance majeure pour le présent et pour l'avenir.

Chemin faisant, nous passons devant Crown Point, site du vieux fort Saint-Frédéric, et où, en ce moment, s'ouvre la série des fêtes officielles, pendant que, dans la rade, se balance le "Don-de-Dieu". Le navire de Champlain est venu de Québec même pour accompagner les Indiens de Caughnawaga, qui représentent le spectacle "Hiawatha". Nous aurons le bonheur de mettre pied sur ce navire avant les fêtes finies.

A Carillon enfin!

Aperçus en débarquant, les restes d'un des vaisseaux de Benedict Arnold, le traître exécré, qui après avoir tant mérité de la patrie, a succombé devant les trente deniers.



Le "Don-de-Dieu" à Crown Point



Le "Don-de-Dieu" descendant à Plattsburgh

Nos hôtes du jour, les membres de la Société historique de Ticonderoga, qui a pour président un valeureux fils d'Ecosse, M. le docteur Cummings, ont voulu d'abord nous faire voir les retranchements extérieurs des Français, la "French line". Revenus sur le lieu où la Société historique de Ticonderoga a généreusement décidé d'élever un fac-similé de la croix érigée par Montcalm, nous avons le bonheur de rencontrer M. Pell, qui a hérité de cette superbe



La mise en place

propriété, et qui, inspiré par son épouse (née Thompson) a noblement entrepris de restaurer le fort et les alentours à l'état de naguère. Déjà le fort prend des allures d'autrefois. Et, à M. Pell, qui nous fait voir des cartes anglaises donnant le plan du fort, nous avons le plaisir de montrer des cartes françaises, qui ne viennent que de traverser les mers, et qu'il ne connaissait pas encore, bien qu'il crût posséder tout ce qui s'est publié sur ces lieux.

Après tout, ce n'est pas un embarras que d'avoir deux langues à son service, deux cultures à sa portée, deux cordes à son arc!



Le radeau du spectacle "Hiawatha"



Le radeau, vu du mât du "Don-de-Dieu"



Le discours de bienvenue

La cérémonie du jour commence.

Sympathique discours de bienvenue par un membre de la Société historique de Ticonderoga, M. William Wallace Jeffers.



La bénédiction de la croix



Faveur du "Travel Magazine," de New-York

Le bateau d'Arnold

Et la cérémonie de la dédicace du fac-similé de la croix de Montcalm, qu'accomplit, l'âme tout émue, M. l'abbé Chagnon, assisté de l'aumônier général et de l'assistant aumônier général (l'abbé Larramée) de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique. L'âme tant émue, que le bon père a oublié de se munir d'eau bénite et est obligé de s'adresser à un brave Celte pour s'en procurer!



Le dévoilement

Et le dévoilement de la croix par le président général (M. Gatineau) de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, qui, tirant des rubans aux trois couleurs, fait tomber les drapeaux de Montcalm et de Washington qui recouvraient la croix, et que nous revoyons avec les inscriptions que Montcalm lui-même avait écrites:

> "Chrétien, ce ne fut point Montcalm et la prudence,
> Ces arbres renversés, ces héros, leurs exploits,
> Qui des Anglais confus ont brisé l'espérance;
> C'est le bras de ton Dieu, vainqueur sur cette Croix."
>
> Quid dux? quid miles? quid strata ingentia ligna?
> En Signum! en victor! Deus hic, Deus ipse triumphat."

Les drapeaux entrelacés tombent au pied de la croix et le chant de l'ode sacrée "O Crux, ave! spes unica!" termine cette touchante cérémonie religieuse.

La croix de Montcalm

Le fort Carillon

LAKE CHAMPLAIN AND VICINITY FROM MT DEFIANCE.

L'emplacement de la croix



Les pèlerins au fort Carillon
(char allégorique)

Et puis la cérémonie patriotique commence.

C'est tout d'abord le chant "O Carillon! je te revois encore", solo rendu avec âme par l'aumônier général de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique (l'abbé Rainville),



Le poète, le tribun et l'historien au fort Sainte-Anne
(char allégorique)



L'érection de la croix

chœur dirigé par le poète (le docteur Boucher), qui est en même temps musicien, et exécuté par une quinzaine de mâles voix franco-américaines, qui vont réveiller les échos de ces lieux historiques.

L'avez-vous jamais mieux compris, mes amis, les pèlerins franco-américains, ce cri de cœur du poète national:

> "O Carillon, je te revois encore,
> Non plus, hélas! comme en ces jours bénis
> Où dans tes murs la trompette sonore
> Pour te sauver nous avait réunis."

C'est une Franco-Américaine de Ticonderoga, Madame Slason (née Bessette), qui dit avec beaucoup d'art le poème anglais du révérend Gesner, qui explique comment les Français, ayant entendu le gazouillis des eaux, y ont vu un rapprochement avec le bruit du carillon et ont décidé de donner ce nom à leur fort.



Pendant l'improvisation

Et le tribun, fort de ses nombreux succès, soucieux de tenir haut le prestige de la Société historique franco-américaine, dont il est un des représentants en ce jour, se fait un devoir de faire valoir, dans les deux langues, ce que l'Amérique anglaise doit à la race française.

Et le secrétaire de la Société historique franco-américaine, s'inspirant des historiens américains et français, fait



Faveur de la Société historique de Ticonderoga

Les ruines du fort en 1831

le récit du combat de Carillon et rappelle ce que signifie la croix de Montcalm; ce qui lui permet de soumettre à la Société historique de Ticonderoga une périphrase anglaise des inscriptions bien supérieure à celle de Parkman, et qu'il doit à un confrère de la Société historique franco-améri-



Pendant le discours anglais

caine, un jeune Franco-Américain qui n'a jamais foulé le sol canadien.

Voici:

"Tis not to vaunt the valour of our battling hero bands,
Tis not to fix the glamour of a day this cross we raise;
But as a sacred sign of God's own victory it stands,
Proclaiming Him triumphant. His the emblem. His the praise!"
Charles J. Martell.

Et c'est le chant d'"America",—le chant de la patrie d'aujourd'hui, celui de tous les Américains, quelle que soit leur origine,—rendu par les chantres d'"O Carillon", qui clôt cette cérémonie à jamais gravée dans notre mémoire.



Faveur de la Société historique de Ticonderoga

Les ruines du fort Carillon

(Avant la reconstruction)

C'est l'heure du crépuscule. Le soleil est disparu. La nuit répand son manteau sur cette terre chérie. Déjà les premiers rayons de la lune commencent à poindre à l'horizon. Au pied de la colline, les pèlerins franco-américains, heureux et contents, attendent le moment du retour. Tout à coup, une note solitaire se fait entendre; tout près, là, dans l'ombre, un chantre ailé, le "whip-poor-will", lance ses accents émouvants; le "whip-poor-will", ce chantre des amers regrets et des plaintes déchirantes.

Hier, c'étaient les oiseaux de l'île La Motte, qui saluaient en chœur l'arrivée des pèlerins franco-américains; aujourd'hui, c'est l'oiseau solitaire de Carillon qui pleure leur départ.

L'oublierez-vous jamais, mes amis?

O Champlain! et vous Montcalm! et vous Lévis! et vous le grand évêque Laval! et vous le saint martyr Jogues! dormez en paix, car les enfants des compagnons de vos luttes et de vos sacrifices, et les enfants de leurs enfants, se souviennent, et se souviendront toujours!

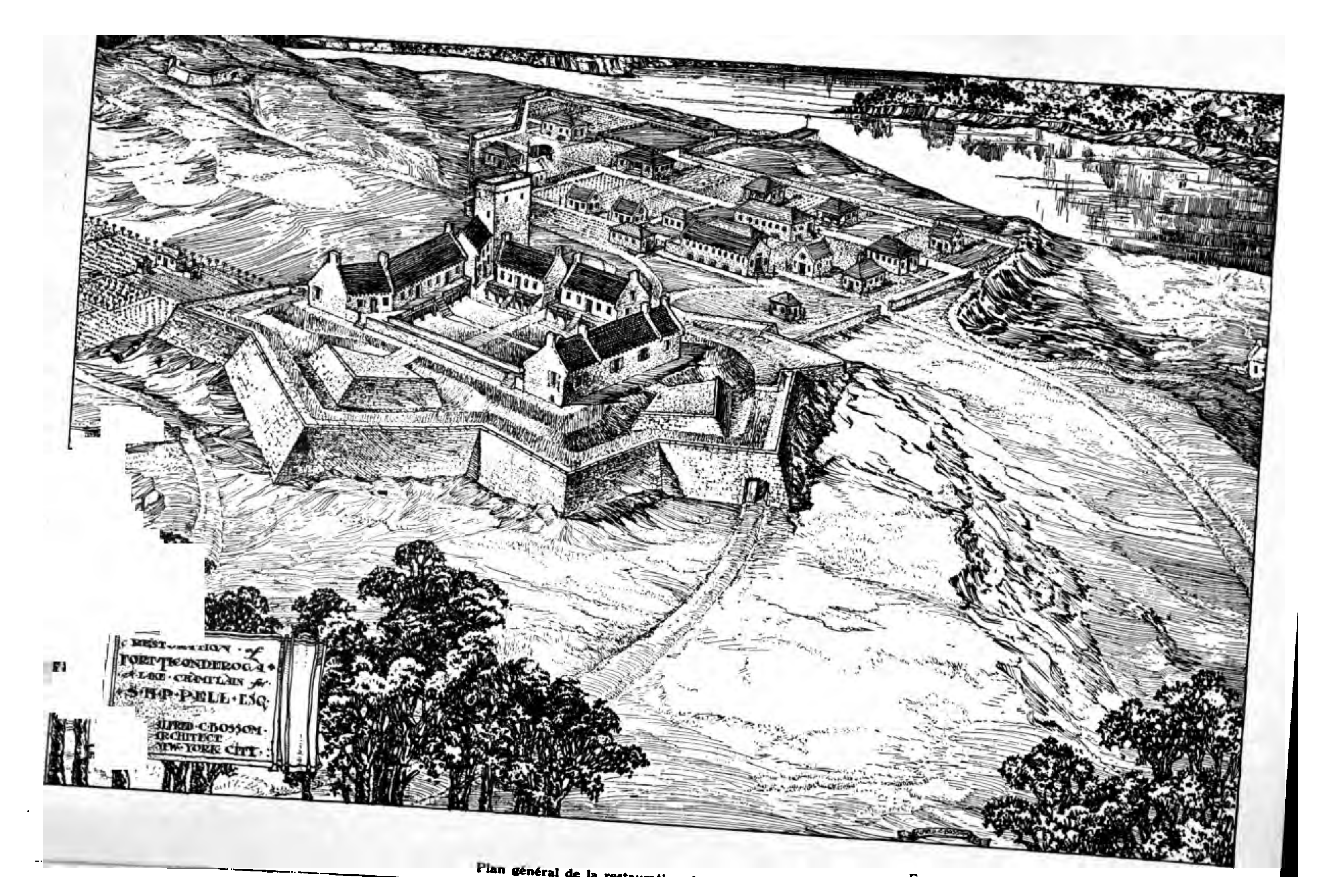
* * *

III

Et les enfants de leurs enfants se souviendront toujours!

Ah! comment pouvoir en douter après cette splendide manifestation d'intelligent patriotisme que vous nous avez donnée, ô mes chers jeunes Franco-Américains, manifestation qui est bien le digne couronnement de la **Grande Semaine!**

Et c'est à Woonsocket, foyer de l'action française dans la Nouvelle-Angleterre, qu'il m'a été permis, en ce dimanche mémorable, de revivre des choses vécues, bien douces, bien agréables; de sentir se ranimer en moi les vives raisons d'espérer pour l'avenir.



Plan général de la restaurati

Et c'est après être venu pour mettre la dernière main, avec le plus franc des Franco-Américains, à un travail,* qui, espérons-le, fera connaître à nos concitoyens de langue anglaise et ce que nous avons accompli en ce pays, et ce que nous sommes, et ce que nous voulons être; c'est, dis-je, venu en pareille mission, que je me trouve reporté par la pensée vers le passé... et transporté par l'espérance vers l'avenir.

Oui, quand je revois à l'autel, en ce jour de fête, le vénéré curé du Précieux Sang (M. l'abbé Dauray); quand j'entends la parole enlevante de l'aumônier (M. l'abbé Graton) de l'Association catholique de la Jeunesse franco-américaine: "Surge, adolescens!"; quand je revois, à la sortie du temple, le premier magistrat de son Etat (M. Pothier), comment ne pas reporter ma pensée vers les temps qui ne sont plus? jusques à ces journées ensoleillées d'août 1892, où, pour la première et l'unique fois, les élèves des collèges canadiens se réunirent en conventum, à Woonsocket même, pour y former des liens qui durent depuis, forts et doux.

Vous en souvient-il, M. le curé du Précieux-Sang, alors comme aujourd'hui le généreux protecteur de la jeunesse? Vous en souvient-il, M. l'aumônier, alors comme aujourd'hui l'ardent ami des jeunes? Vous en souvient-il, M. le gouverneur du Rhode-Island, qui n'aviez connu alors que les amertumes des défaites politiques, mais qui depuis avez vu le succès sourire à votre ténacité?

Et toi, le président et l'âme de ces agapes fraternelles d'il y a dix-sept ans,—toi, l'ami sincère et le collaborateur éprouvé des belles œuvres des années qui ont suivi,—toi qui, après avoir pieusement gardé la fosse du chantre de Carillon au Havre, viens enfin de trouver ton chemin de la Cannebière,—te souvient-il de ces journées, déjà lointaines, qui vit

*L'article "French Catholics in the United States", publié dans le "Catholic Encyclopedia", et rédigé en collaboration par MM. J.-L.-K. Laflamme, de Québec, David-E. Lavigne, de Woonsocket, et J.-Arthur Favreau, de Boston.



Plan de la restauration du fort

Faveur du "Travel Magazine," de New-York



Mon Champlain,
né le 25 juin 1908.

naître notre amitié? Et vous, l'oint du Seigneur,—qui deviez aller chercher à Rome même l'onction sacerdotale, et qui, il y a deux ans, deviez chanter les louanges de Champlain à Champlain même,—vous souvient-il de la rencontre qui nous lia d'amitié? Et toi, le compagnon et l'ami des regrettées années de collège,—que je devais retrouver à mes côtés au moment de l'acte le plus solennel de ma vie,—qui devais, il y a un an à peine, porter sur les fonts baptismaux mon dernier-né,—mon Champlain à moi!—te souvient-il de ces fêtes où nous donnâmes libre cours à la joie débordante de nos vingt printemps?

Mais c'est là le passé!

Et vous, les camarades de l'Association catholique de la Jeunesse franco-américaine, vous êtes le rayonnant avenir, plein de promesses, sur lequel nous fondons, nous les anciens d'hier et d'aujourd'hui, toutes nos espérances, tous nos rêves.

Soyez fidèles à la consigne:

De la **Grande Semaine,** souvenez-vous toujours!

* * *

Et voilà que ma tâche est finie.

Ce livre, dont l'idée a été conçue pendant la traversée de Rouse's Point à l'île La Motte; qui a reçu avant de venir au jour la bienveillante protection de l'ambassadeur français aux Etats-Unis, et le chaleureux accueil de l'ambassadeur du verbe français en Amérique,—et parlé, et écrit;—ce livre, où l'on retrouvera, comme dans un écrin, de purs joyaux, en vers et en prose, sortis des trésors des lettres franco-américaines, ciselés sous la poussée du souffle de la **Grande Semaine**;—ce livre, qui conservera tant de choses admirables tombées des lèvres et jaillies des plumes de nos amis de langue anglaise;—ce livre, qui aura du mérite parce qu'il sera l'œuvre, non pas d'un homme seul, mais de tant d'hommes au cœur généreux;—ce livre, enfin, prend corps et âme!



La tour du réservoir à Wollaston, près Boston.

Et si le livre n'est pas tout ce que j'aurais voulu, il restera quand même comme marque de bonne volonté.

Ma tâche est finie!

Et moi, aussi, ô poète, je monte sur ma chère colline, où je vais m'asseoir,—au pied de la tour qui domine la rade magnifique et surplombe la ville superbe,—et où je vais rêver...et dormir.

"La tête à l'ombre, les pieds au soleil."

J.-Arthur Favreau

Secrétaire de la Société historique franco-américaine

DEUX GRANDES FIGURES*

Chaque année ramène, depuis le commencement de ce vingtième siècle, de nouveaux anniversaires, toujours de plus en plus glorieux pour le nom français en Amérique. L'an dernier, c'était l'apothéose de Champlain à Québec, avec son merveilleux déploiement de tableaux historiques; et cette année encore, c'est le grand découvreur, l'infatigable géographe, dont les Etats du New-York et du Vermont célèbrent conjointement l'un des grands exploits!

Il semble que Champlain ait voulu attacher son nom à cette superbe étendue d'eau, au colossal roc sur lequel il jetait les assises de Québec, pour qu'à jamais l'on se souvienne! pour qu'à jamais, aux heures de défaillance nationale, son nom soit un cri de ralliement! pour que, à la pensée de ses travaux homériques, le souci de notre avenir ne soit plus qu'un problème, dont sa persévérance nous ait tracé, avec une rare intuition, la lente mais sûre solution!

Et toutes ces gloires françaises, tous ces grands souvenirs ne nous donnent-ils pas le droit d'espérer?

Et dans l'ordre éternel des choses, est-ce qu'une Providence spéciale n'aurait pas guidé ces pionniers de l'idée française en Amérique?—n'aurait pas trempé les âmes de leurs descendants au creuset de la persécution?—et n'en aurait pas poussé un si grand nombre vers l'Atlantique, pour qu'un jour le patrimoine des aïeux, si chèrement acquis, leur soit rendu agrandi?

---

*L'auteur de cet article avait été invité à faire le discours français à Ticonderoga, le 5 juillet, mais en a été empêché par ses occupations.



Les pèlerins au pied de la croix, avec le président et quelques membres de la Société historique de Ticonderoga

Et sur ce sol sacré de Carillon, l'évocation de cent cinquante années de luttes, d'une domination constamment menacée depuis la découverte de cette mer intérieure jusqu'à la défaite d'Abercromby, n'en justifie-t-elle pas l'espérance?

Deux chevaleresques figures françaises dominent, de toute la grandeur de leurs efforts, cette période héroïque: Champlain découvreur, élevant l'emblème du Crucifié, et Montcalm vainqueur, renouvellant ce suprême hommage d'humilité chrétienne!

Champlain, le précurseur!

Montcalm, le dernier des croisés d'Amérique!

Montcalm, immortalisant ce sol d'une victoire surhumaine pour les armes françaises! Montcalm, délaissé par un roi de France, et fièrement drapé dans les plis du drapeau fleurdelisé, ensevelissant avec lui à Québec le dernier espoir des colons français, mais léguant à leurs descendants l'orgueil de leur origine, et l'ambition d'en être dignes!

S'est-elle réalisée cette ambition? Et l'âme de Montcalm, flottant aujourd'hui au-dessus de l'ancien Carillon, secouée de souvenirs glorieux, vibre-t-elle à l'unisson de celle de ce petit peuple pour lequel il donna sa vie? Je le crois, car les aspirations de sa race furent toujours élevées comme les siennes, et l'œuvre de civilisation chrétienne et française, qu'il voulait accomplir, est restée l'idéal de cette race.

Comme Champlain et Montcalm, nous luttons pour la survivance de l'idée française. Et bien que le sort nous ait imposé une allégeance nouvelle, Français du Canada et Français des Etats-Unis, loyaux à nos drapeaux respectifs, nous avons su faire respecter cet idéal. Les ennemis d'autrefois honorent les vaincus, dont le tenace attachement au passé est une garantie de leur loyauté présente. Nos luttes pacifiques d'aujourd'hui sont sur le terrain de la pensée, de l'influence morale.



Faveur de la Société historique de Ticonderoga

LE MARQUIS DE MONTCALM

Les sociétés historiques des deux langues proclament ensemble les hauts faits d'armes des héros des deux races. Et à côté des reliques anglaises, dans le musée que M. Pell se propose de fonder, au fort Ticonderoga, les reliques françaises trouveront un abri permanent, et digne des grands souvenirs qu'elles évoquent.

Nous luttons pour la survivance de l'idée française! Mais que cette lutte soit toujours pacifique, qu'elle continue d'être une lutte d'émulation dans le progrès et dans le bien! Et héros anglais et héros français qui ont illustré Ticonderoga seront également fiers de leurs descendants!

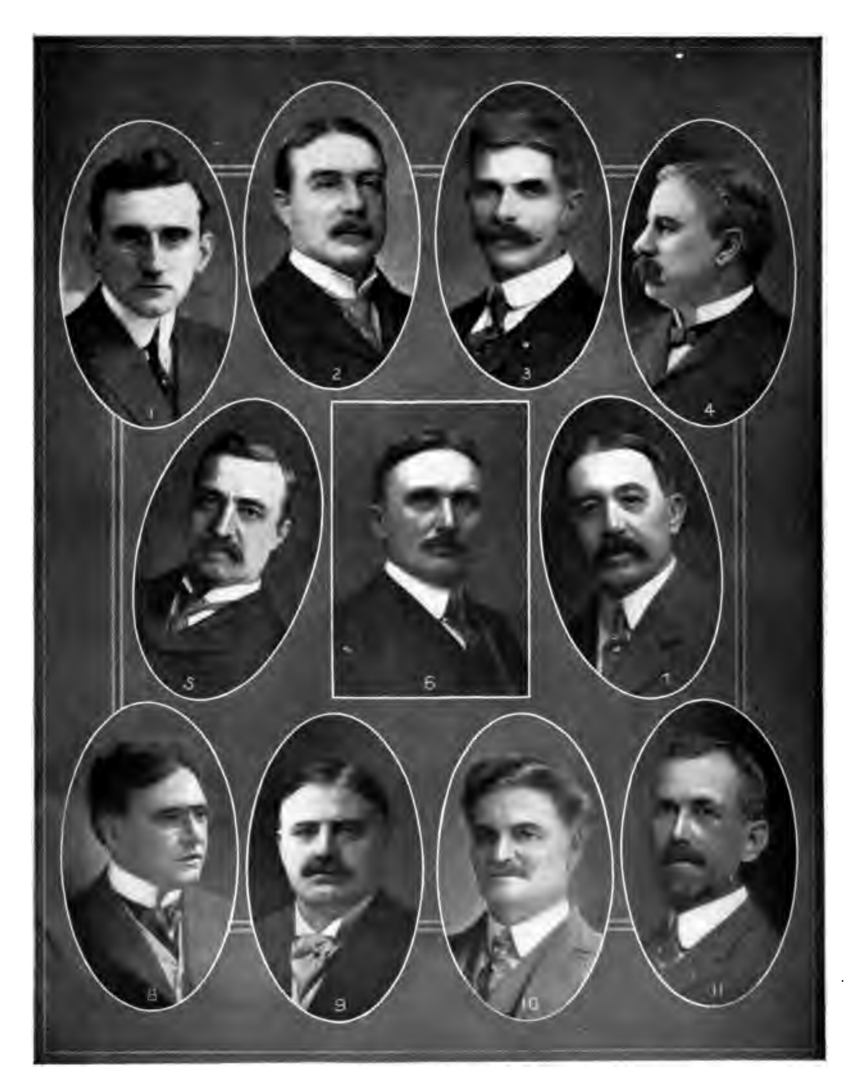
Et quand leurs âmes chevaleresques viendront planer au-dessus de ces fortifications reconstituées, elles sentiront que leurs défaites, comme leurs victoires, ne furent pas vaines, et que leurs noms sont également honorés des vainqueurs et des vaincus, sur cette terre de vraie liberté!

Grâces donc soient rendues à la Société historique de Ticonderoga de l'heureuse inspiration qu'elle a eue d'élever sur ce site la croix de Montcalm!

Tout s'efface devant ce geste magnifique: souvenirs amers de défaites, préjugés séculaires, pour faire place aux sentiments fraternels de solidarité, qui doivent animer les Américains de toute nationalité et de toute croyance!

Jos.-Armand Bédard

Président de la Société historique franco-américaine



LA COMMISSION DU NEW-YORK

1, M. James-A. Foley, de New-York. 2, M. Howland Pell, de New-York. 3, M. William R. Weaver, de Peru. 4, M. John-B. Riley, de Plattsburgh. 5, M. Henry-W. Hill, de Buffalo, secrétaire. 6, M. H.-Wallace Knapp, de Mooers, président. 7, M. Walter-C. Witherbee, de Port Henry, trésorier, 8, M. James-J. Frawley, de New-York. 9, M. James Shea, de Lake Placid. 10, M. Louis-C. Lafontaine, de Champlain. 11, Le juge John-H. Booth, de Plattsburgh.

LA LEÇON DES FÊTES

Ce troisième centenaire de la découverte du lac Champlain, fêté partout avec tant de pompe et d'éclat, qui attire même pendant trois jours le président des Etats-Unis, devrait réveiller nos sentiments français et nous couvrir de honte d'avoir eu la faiblesse de rougir d'être descendants de Canadiens français, de parler "le doux parler de France"; et nous faire prendre la ferme résolution de ne parler que le français au foyer, afin de conserver ce précieux héritage pour le transmettre à nos enfants.

Dans cette partie du New-York, nos ancêtres ont semé un peu partout des noms français: fort Saint-Frédéric, construit en l'honneur de Frédéric de Maurepas, marquis de Beauharnois; Ile aux Noix, Ile Valcour, Châteauguay, Au Sable, Champlain, Lac Placide, Lac Auger, Mont Trembleau, Mont Bouquet, Rouse's Point.

Et dire qu'il y a de nos jeunes gens, garçons et filles, qui rougissent de parler français, quand, après quelques heures d'étude de l'histoire des nôtres, même dans la Nouvelle-Angleterre et le New-York, ils auraient de quoi s'enorgueillir de notre passé.

Le congrès continental n'a-t-il pas voté des milliers d'âcres de terre dans ces parages aux Canadiens français qui avaient traversé la frontière pour aider à gagner l'indépendance? Solomon Juneau n'a-t-il pas fondé la ville de Milwaukee? Vital Guérin celle de Saint-Paul, Minnesota? Julien Dubuque la ville qui porte son nom dans l'Iowa? Joseph Robidoux celle de Saint-Joseph, la capitale du Missouri? Et jusqu'en Louisiane, Pierre Thibodeau a fondé Thibodeauville.



LA COMMISSION DU VERMONT

1, **M. Walter-H. Crockett, de St. Albans. 2, Le révérend John-M. Thomas, de Middlebury. 3, M. Horace-W. Bailey, de Rutland. 4, M. Lynn-M. Hays, de Burlington, secrétaire. 5, Son Excellence George-H. Prouty, de Newport, gouverneur de l'Etat, président. 6, M. Frank-L. Fish, de Vergennes, trésorier. 7, M. Arthur-F. Stone, de St. Johnsbury. 8, M. W.-J. Van Patten, de Burlington. 9, M. F.-O. Beaupré, de Burlington. 10, M. George-T. Jarvis, de Rutland.**

Si tous nos compatriotes, tant des Etats-Unis que du Canada, pouvaient comprendre toute l'importance de cette série de manifestations et saisir l'occasion de s'instruire sur notre histoire, en lisant et relisant les discours prononcés et les articles historiques publiés un peu partout, il se ferait un tel réveil de sentiments et d'amour pour tout ce qui nous reste de souvenirs de l'ancienne France, qu'il renaîtrait chez nous un ardent désir de nous proclamer les fiers descendants de la France de Henri IV et de Louis XIV.

Ah! quel bien cela fait au cœur que d'entendre des hommes comme Seth Low, Hamilton Wright Mabie, Elihu Root, le président Taft et les gouverneurs Hughes et Prouty rendre hommage aux vertus de nos ancêtres, à leur ardente foi, à leur persévérance à étendre la civilisation par l'évangélisation, à leur conduite héroïque dans les dangers et dans les combats!

Quelles inspirations nous trouverions dans tout ceci; que de conversions aux sentiments français et à la mentalité française! Que de Canadiens français qui, à Montréal et même dans la ville de Québec, ce boulevard de la race française en Amérique, parlant de préférence l'anglais au foyer, comprendraient la position humiliante où ils se trouvent par suite de l'ignorance de leur histoire.

Cette révélation des beautés de notre histoire, venant des descendants des Anglo-Saxons, nos anciens adversaires, n'est-elle pas de nature à nous faire rentrer en nous-mêmes et à nous faire monter la honte au front?

Le travail qui résulterait de cette espèce de résurrection nationale française tournerait tout à notre avantage; il serait fécond en produisant une génération de travailleurs intelligents, conscients de leurs forces, fiers de leur passé et marchant le front haut vers un avenir plus brillant.

Alexandre Belisle

Président de la Compagnie de publication Belisle.



Faveur du "Travel Magazine," de New-York

LE MONUMENT CHAMPLAIN

L'idée d'un monument à la mémoire de Champlain a été émise par M. Louis-C. Lafontaine, membre de la Commission du New-York, et c'est lui qui en a fait faire le dessin. Ce mémorial, destiné à remplacer le phare actuel sur l'ile La Motte, comporterait aussi un musée historique. Le phare aurait 150 pieds de haut, avec, à la façade, une statue de Champlain en bronze, haute de 20 pieds. La lumière du phare serait visible jusqu'à Saint-Jean, Québec, au nord, et jusqu'à Ticonderoga au sud. Ce serait un symbole de la civilization chrétienne que Champlain apporta dans la vallée du lac qui porte son nom.

LE GÉNIE*

A M. l'abbé Olivier Boucher,
Oncle et protecteur de l'auteur

I

Oui, je sais tout ce qu'il en coûte
A son orgueil comme à son cœur,
Pour montrer à l'homme sa route,
Pour nous ôter de l'âme un doute,
Pour nous rendre un monde vainqueur.

Oh! le martyre du génie!
Martyre de tous les instants,
Où la peine à l'être est unie,
Où la douleur est infinie
Comme l'âme de ces Titans!

Et pourtant qu'il souffre, cet homme!
La part que le bon Dieu lui fait,
De quelque malheur qu'on la nomme,
Est encor la meilleure en somme:
Il en peut mourir satisfait!

Et qu'est-ce après tout que la vie,
Pour qu'on le plaigne tant des jours?
Une année aussitôt suivie
D'une année aussitôt ravie;
Et c'en est fini pour toujours!

***Cette ode a été inspirée par la cérémonie à l'île La Motte, le 4 juillet.**

Et vient déjà l'heure suprême,
Qui de tous ses maux a raison;
Qui, prenant cet homme lui-même,
L'emmène, ceint d'un diadème,
Régner sous un autre horizon.

II

C'est l'heure où fleurit la semence;
Où, sur la terre comme aux cieux,
Sa moisson de gloire commence;
C'est l'heure du triomphe immense
Qui ne connaît ni temps ni lieux.

Oh! l'heure sainte et solennelle,
Que cette heure où, quittant la chair,
Par le seul élan de son aile,
S'élève en sa gloire éternelle
Cet homme à jamais grand et cher!

Alors tout change d'attitude:
Tandis qu'autour des autres morts
Hélas! se fait la solitude,
Auprès de ceux-ci, d'habitude,
On se livre à de saints transports.

Alors notre froideur succombe;
Et nous élevons des autels
O Champlain, au héros qui tombe;
Et, les deux pieds sur votre tombe,
Nous vous proclamons immortels!

Du génie, auguste puissance!
Unique pouvoir qu'ici-bas
La fortune ni la naissance
Ne donne en leur munificence;
Et seul bien qu'on ne détruit pas!

Quoi! et c'est moi, que la souffrance
Poursuivit aussi de ses traits;
Et qui, loin de ma Jeune France,
Peine et meurs sans votre espérance,
Oui! c'est moi, moi qui vous plaindrais!

Oh! le bien que cela doit faire,
Lors qu'on est même en paradis,
Que de se sentir, ô mystère!
Aimer et bénir sur la terre
Où soi-même on aima jadis!

*

Mais quand il a fui notre sphère,
Que nous reste-il donc à nous
De celui qui, sur cette terre,
Passa plus souvent solitaire,
Et qu'on nomme enfin à genoux?

Il nous reste encor, grandissante,
Son œuvre, qui vivra toujours;
Son œuvre qui, resplendissante,
Devient de plus en plus puissante,
A mesure que vont les jours.

Il nous reste encor sa pensée!
Sa pensée, immortel flambeau,
Qui, de la chair débarrassée,
Luit davantage, rehaussée
Par la grande nuit du tombeau!

Georges-A. Boucher



Faveur du "Harper's Weekly," de New-York

Le président Taft à Ticonderoga, avec le gouverneur Hughes à sa droite

LE PRÉSIDENT TAFT AUX FÊTES DE CHAMPLAIN*

A leur tour, les Etats-Unis, et tout spécialement les Etats du New-York et du Vermont, ont célébré par des fêtes magnifiques le troisième centenaire de Champlain. Sur les bords du lac qui porte le nom du découvreur, c'était comme un écho des fêtes de 1908 à Québec.

De ces fêtes, nous voudrions retenir ici quelques échos.

De très belles paroles ont été prononcées à l'adresse de Champlain et à l'honneur de la race française et catholique. Toute notre ambition serait d'en relever et d'en conserver quelques-unes dans les modestes pages de notre "Semaine".

Nous aurions certes beaucoup de belles choses à relever dans plus d'un discours, mais nous avons cherché la note américaine sur les lèvres de celui qu'on appelle l'homme au large sourire, le Président Taft lui-même. Nos lecteurs verront que cette note nous a été très sympathique, et que, à la différence de tant d'orateurs publics qui ont peur, semble-t-il, de manifester leur foi chrétienne, M. Taft, tout protestant qu'il est, n'hésite pas à rendre hommage à la valeur de la foi catholique aussi bien qu'au prestige de la vaillance française.

A Plattsburgh notamment, en présence du cardinal Gibbons et des sommités religieuses du pays, le Président des Etats-Unis a prononcé des paroles à l'adresse de l'Eglise catholique qui méritent d'être conservées à l'histoire. Je ne suis pas catholique—a-t-il dit—mais j'ai eu beaucoup à

*Cet article a paru d'abord dans la "Semaine religieuse", de Montréal.



Le président Taft à Cliff Haven

Avec le cardinal Gibbons (à sa droite), le gouverneur Hughes (à sa gauche), et M. Lemieux, directeur général des postes du Canada (debout à la droite du cardinal); sir Pelletier, lieutenant-gouverneur de la province de Québec, et M. Gouin, premier ministre de la province de Québec, (debout à la gauche du président).

faire avec l'Eglise catholique depuis dix ans. Je n'ai pas visité les pays qui m'auraient familiarisé avec les explorateurs français, mais j'ai connu aux Philippines les œuvres des Espagnols qui furent les émules de Champlain. Le Gaspé aborda aux Philippines avec quatre ou cinq moines Augustins et ils convertirent au christianisme tout l'archipel, alors de 500,000 âmes, aujourd'hui de 8,000,000, tous catholiques. "Sur le grand square public de Manille, s'écria textuellement M. Taft, s'élève une statue sculptée par un grand artiste de l'Espagne. Sur le socle se dressent Le Gaspé, sabre au poing, et derrière lui, un moine tenant haut la croix. Il y a dans ce monument une telle expression de force, de vie et de courage, que j'aimais, même les jours de chaleur torride, à m'arrêter devant lui pour admirer, comme je le devais, je crois, ce grand symbole, que le sculpteur a su rendre si vivant, de la loyauté à la patrie et de la foi en Dieu."

Puis, après avoir rendu hommage à la largeur d'esprit et à la tolérance de ses compatriotes pour toutes les confessions religieuses, le Président, rappelant sa mission à Rome, au Vatican, pour le règlement des questions religieuses des Philippines, a ainsi évoqué le souvenir de Léon XIII: "Il avait 92 ans, et je m'attendais plutôt à voir un homme sans force, dirigé par les conseils des cardinaux, qu'un homme actif ayant le contrôle de l'Eglise. Je fus agréablement désappointé. Même à 92 ans, il fut capable de subir mon discours de vingt minutes, d'en saisir tous les points, d'y répondre par un discours d'un quart d'heure, où il montra qu'il avait saisi l'importance de la question." Ce témoignage à la mémoire toujours chère du pape Léon, tombé des lèvres du Président des Etats-Unis, restera sans aucun doute dans les annales de l'histoire américaine. Nos coreligionnaires, et spécialement nos compatriotes, s'en souviendront!

D'ailleurs, dès le premier discours qu'il a prononcé—et c'était à Ticondéroga, autrement dit Carillon, un nom qui



Le président Taft passant les troupes en revue à Plattsburgh

nous est particulièrement cher!—le Président Taft avait rendu à notre Champlain et à la pénétrante et féconde valeur de notre race des hommages qu'aucun Canadien n'oubliera jamais.

"Champlain—a-t-il dit—est un homme que toutes les nations peuvent honorer. Il n'est pas de ceux dans l'histoire desquels vous deviez passer quelque chose sous silence. Sa vie tout entière peut être soumise à l'examen le plus minutieux et il possède au plus haut degré ces merveilleuses qualités des hommes du XVe, du XVIe et du XVIIe siècles, de ces Espagnols, de ces Anglais, de ces Français et de ces Portugais, qui ont si admirablement bravé les terreurs de la mer et navigué autour du globe dans de fragiles coquilles de noix, parce qu'ils voulaient porter l'étendard de la civilisation d'alors dans les forêts les plus éloignées et jusqu'au milieu des dangers des tropiques..."

"Il est vrai que Wolfe a vaincu Montcalm sur les Plaines d'Abraham—disait peu après le Président—mais il y a encore dans toute la région du Bas-Canada une population purement française, industrieuse, craignant Dieu, et loyale au drapeau sous lequel elle vit. Cela fait honneur non seulement à l'homme d'Etat prévoyant d'Angleterre qui a organisé le gouvernement du Dominion, mais aussi aux vertus industrielles et domestiques de la nation française."

M. Taft rappela ensuite que pendant seize ans il est venu passer l'été à la Malbaie. Très aimablement il exprima le regret que les hautes fonctions qu'il occupe ne lui permettent plus de quitter le territoire américain. Et toujours souriant—le Taft's smile!—il ajouta à peu près ce qui suit: "Pendant que j'étais au Canada, j'ai appris plusieurs choses. L'une d'elles c'est que si les Highlanders de Murray et autres soldats de l'Angleterre ont vaincu sur les Plaines d'Abraham, tout ne s'est pas terminé là. Bon nombre de ces soldats anglais descendirent le Saint-Laurent et se fixèrent dans les seigneuries françaises établies jusqu'à quatre

vingt milles en bas de Québec. Il y avait les Blackburns, les Warrens, les MacNeils, les Frasers, les Nairns et tant d'autres dont les noms rappellent les Highlanders de Murray. Que firent-ils? Ils eurent le bon esprit d'épouser des Françaises. Qu'arriva-t-il? Cette région est maintenant remplie de Blackburns, de Warrens, de MacNeils, de Frasers et de Nairns... dont pas un seul ne parle anglais!" Et le Président ajouta ce mot qui est à l'adresse des Canadiens un si délicat hommage: "Il y a d'autres moyens que l'emploi du canon pour conquérir un peuple!"

Ces paroles étaient prononcées à Carillon le 6 juillet exactement. Deux jours après le 8 juillet, dans la soirée, les officiers de la Saint-Jean-Baptiste de Montréal, réunis au Monument National, adoptaient spontanément une résolution de remerciements à M. Taft. Dès le 9 au matin, une dépêche partait pour Washington. Jamais démarche ne fut plus opportune.

L'abbé Élie-J. Auclair

Secrétaire de la rédaction à la "Revue canadienne", de Montréal

LA LANGUE QUE NOUS PARLONS*

(Premier article)

Lors des fêtes en l'honneur de Champlain, à Plattsburgh (New-York), mercredi, M. Jusserand, ambassadeur de France à Washington, a prononcé un discours très remarqué.

Remarqué et par les Américains et par les Canadiens français et les Franco-Américains.

Mais ce brillant discours de l'habile diplomate a donné lieu à une équivoque qu'il importe, croyons-nous, de faire disparaître.

D'après une dépêche de la Presse-Associée parue dans tous les journaux américains, M. Jusserand, après avoir fait en anglais l'éloge de Champlain, aurait parlé dans le "Canadian vernacular French" (le français des Canadiens).

Le correspondant du "Canada", de Montréal, qui assistait aux fêtes, s'exprime à ce sujet dans les termes suivants:

> "Puis, après quelques mots au sujet de Champlain, il (M. Jusserand) ajoute en français que la France se souvient toujours de ses fils qui parlent encore sa langue en Amérique, et qui ont conservé leur caractère national. Il félicite les Canadiens de leur esprit de constance et de leurs vertus familiales. Ils font bien de se multiplier, car la terre est aux vivants. Il leur souhaite de prospérer et de rester fidèles à la France, qui les aime comme ils l'aiment."

De son côté, le correspondant de "l'Opinion publique", de Worcester, qui assistait également à cette mémorable réunion, dit entre autres choses:

---

*Les deux articles suivants ont paru dans l'"Indépendant", de Fall River, Massachusetts.

"M. Jusserand fit une partie de son discours en français, ayant soin de prévenir à l'avance en anglais qu'il allait parler en "canadien". Il parla naturellement le véritable français, et chacun comprit l'allusion, montrant ainsi que la pure langue française et le "parler canadien" sont synonymes."

On voit par les citations qui précèdent que la version de la Presse-Associée ne s'accorde pas avec celles du "Canada" et de "l'Opinion publique".

Elle doit donc être fausse.

Car M. Jusserand est un ami des Canadiens français, et il les connaît trop bien pour prétendre qu'ils parlent une langue plus ou moins étrangère à la sienne.

La dépêche de la Presse-Associée ne rend pas justice aux Canadiens français.

La langue qu'ils parlent est bien le français du dix-septième siècle,—le français de Bossuet, de La Bruyère, de Racine, de Corneille, de Molière, etc., et il faut être ignorant ou préjugé pour oser dire le contraire.

La dépêche de la Presse-Associée aurait-elle été fardée dans le but de perpétuer aux Etats-Unis la stupide légende que "les Canadiens français parlent un jargon incompréhensible"?

Ou faut-il l'attribuer tout simplement à l'ignorance ou à la légèreté d'un correspondant qui ne sait pas le français?

C'est ce que nous aimerions à savoir.

La réponse de M. Jusserand

Ambassade de France à Washington.

13 juillet 1909.

Monsieur l'éditeur en chef,

J'ai lu, avec beaucoup de plaisir et d'intérêt, l'article que vous avez bien voulu consacrer aux très belles cérémonies de Plattsburgh, et je vous en remercie de tout cœur.

Pour ce qui est du malentendu que vous signalez, permettez-moi de le dissiper d'un mot. Le langage des Canadiens et celui des Français est le même langage, étant le français.

Je n'aurais jamais cru que nul pût se tromper sur le sens de mes paroles: puisque, quand j'ai dit aux Canadiens que j'allais parler leur langue, j'ai tout aussitôt parlé la mienne, qui est la même chose que la leur.

Non, nul doute n'est possible, et j'ai eu de trop nombreuses occasions de lire et admirer les écrits en vers et en prose d'amis canadiens, d'entendre leurs discours, de causer avec eux (et tout récemment encore, jusque dans la lointaine Moxee-Valley, dans l'Etat de Washington), pour n'en être pas convaincu: les berceaux de Québec et de Montréal, et les berceaux de Paris, Lyon ou Orléans, entendent tomber des lèvres maternelles les mêmes sons, entendent la même langue, le français dont ceux qui le parlent ont droit d'être fiers depuis mille ans.

Veuillez recevoir, monsieur l'éditeur en chef, l'assurance de ma considération très distinguée,

Jusserand.

(Deuxième article)

Cette lettre de M. Jusserand met les choses au point en ce qui regarde l'incident de Plattsburgh.

Elle fait aussi bonne justice de la légende qui veut que les Canadiens français ne parlent pas la langue de la France.

Nous en recommandons spécialement la lecture aux Americains d'origine anglo-saxonne, que certaines personnes intéressées ont pu mal renseigner sur ce sujet.

M. Jusserand est un diplomate de race et un auteur distingué dont les œuvres font les délices des lettrés de tous les pays du monde civilisé.

Sa compétence ne saurait donc être mise en doute.

Tous nos remerciements lui sont acquis, pour avoir bien voulu nous écrire et dissiper le malentendu que nous avions signalé.

Les Canadiens français l'admiraient jusqu'ici comme diplomate et homme de lettres: désormais ils l'aimeront comme un de leurs défenseurs les plus autorisés.

Puissent ses déclarations si franches et si catégoriques convaincre les Américains anglophones que les Canadiens français du pays natal et nos populations franco-américaines ne parlent pas un jargon, mais la belle et lumineuse langue de la France.

J. de Tonnancour.

Rédacteur en chef à l'"Indépendant", de Fall River, Massachusetts

(Troisième article)*

La France a joué un grand rôle dans la célébration du troisième centenaire de la découverte du lac Champlain. Il ne pouvait en être autrement, car ce fut un fils de France, Samuel Champlain, fondateur de Québec, qui fut le premier blanc à apercevoir les eaux limpides du lac Champlain. La grande presse américaine a publié de longs rapports des fêtes qui ont eu lieu sur les rives du lac et de nombreux discours qui ont évoqué les faits glorieux du passé. Elle a publié des articles de fond spéciaux où le rôle joué par la France, dans ses travaux pour l'extension de la civilisation et de la foi, était mis en vive lumière. Le "New York Sun", entre autres, dans son numéro du 9 juillet, publiait un magnifique article sur "Champlain et les Français". Dans cet article, l'écrivain rend un hommage éclatant au génie de la France, qui a devancé l'Anglais dans les explorations intérieures du nord de ce continent.

Nous citons le commencement de l'article:

"Dans un âge et à une époque où d'insensés pédants et des observateurs qui ne pensent pas, proclament la décadence de la France, il y a dans les fêtes de Champlain une signification qui mérite d'être mentionnée. Contemplant à Ticonderoga, à Crown Point et au lac George l'échec d'une entreprise coloniale française, il est encore permis d'admirer et de s'émerveiller du courage, le dévouement, le succès temporaire qui ont suivi la méthode française. Il est encore nécessaire d'admirer la grandeur des desseins français qui, presque dès leur début, s'emparaient d'un continent et non d'une côte maritime, et lançaient de la Nouvelle-Orléans comme de Québec des expéditions dont le but était d'établir un véritable empire, pendant que les colonies anglaises étaient toutes resserrées à l'est des Alleghanys. Au dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième ce fut la France, et non la Grande-Bretagne, qui avait des idées d'impérialisme."

L'écrivain du "Sun" poursuit en disant que si l'empire que la France voulait établir en Amérique ne s'est pas des-

---

*Cet article a paru dans l'"Opinion publique", de Worcester, Massachusetts.

siné, par la suite, la grandeur de ses projets s'est réalisée sur la moitié de l'Afrique. Il s'étend au long sur le vaste sillon tracé par la France dans l'Amérique du nord, battant le sentier aux Anglais qui arrivèrent à leur suite en nombre infiniment supérieur et leur disputèrent pied à pied les immenses territoires s'étendant du golfe du Mexique au fleuve Saint-Laurent. L'énergie déployée par la France en ces temps s'est transportée, au dix-neuvième siècle, sur le continent africain, et l'Algérie fut une des conceptions du génie français.

L'écrivain du "Sun" termine son article, si sympathique pour la race française, en disant que le triomphe des Français en Afrique est une marque de la virilité sans interruption ni diminution qui, après deux siècles, a produit des hommes de la même race qui ont pu renouveler sur un autre continent et de façon plus heureuse, les gloires de la Nouvelle-France de l'Amérique du nord.

Nous aurions voulu pouvoir nous en tenir là et laisser ainsi nos lecteurs sous l'impression des paroles élogieuses prodiguées par le grand journal de New-York à l'adresse de la nation française. Mais il y a une ombre malheureusement à ce tableau, et nous ne pouvons la laisser passer sous silence.

La veille de la publication de l'article en question, c'est-à-dire le jeudi 8 juillet, le même "Sun", dans le rapport des discours prononcés à Plattsburgh, travestissait les paroles de M. l'ambassadeur Jusserand, lorsque celui-ci annonça qu'il allait parler en canadien-français aux nombreux Canadiens français du Canada et des Etats-Unis qui étaient là. L'auteur du rapport dit que l'ambassadeur, pour prouver qu'il parlerait le canadien, s'est exprimé en "Canuck vernacular", c'est-à-dire dans le langage particulier du pays, donnant ainsi à entendre que les Canadiens ne parlent qu'un jargon ou une espèce de patois, ce qui est une assertion fausse et à maintes fois réfutée. Evidemment le rapporteur du "Sun" ne comprend pas un mot de français, car s'il l'eût

compris il se serait parfaitement rendu compte qu'en cette circonstance M. Jusserand s'est exprimé en un pur français, comme il a l'habitude de le faire et comme tous les Canadiens français lettrés s'expriment, sauf peut-être des intonations ou accentuations différentes.

Nous croyons que c'est une injure gratuite au représentant de France que de lui attribuer une forme de langage qu'il n'a pas adoptée et que d'ailleurs il lui aurait été impossible d'employer. M. Jusserand a tout simplement voulu dire qu'il allait s'adresser à ceux de son auditoire de langue française dans leur langue maternelle. Et il aurait été pour le moins étrange qu'il eût parlé en "Canuck", comme l'insinue le correspondant du "Sun". Il est probable que M. Rodolphe Lemieux, directeur général des postes du Canada, qui était présent et a parlé lui-même, en aurait été médiocrement flatté.

Nous estimons que M. l'ambassadeur Jusserand serait parfaitement justifiable de réclamer contre cette assertion du "Sun" en ce qui le concerne personnellement et d'exiger que ce journal se rétracte et rectifie sa malheureuse expression. *

J.-G. LeBoutillier

Rédacteur en chef à " L'Opinion publique," de Worcester, Massachusetts

*L'ambassadeur français a répondu à cet article dans les mêmes termes que ceux de la lettre citée plus haut.

La Grande Semaine

(Quatrième article*)

Dans l'un de ses compte rendus des fêtes du troisième centenaire de la découverte du lac Champlain, en racontant les événements de la célébration de Plattsburgh, la Presse-Associée rapportait la semaine dernière un badinage de l'ambassadeur de France auprès des Etats-Unis, M. Jusserand, par lequel ce distingué représentant de la mère-patrie, au moment d'ouvrir la bouche pour prononcer un discours en français, annonçait à son auditoire anglais qu'il allait parler ''en langage canadien''.

Comme bien l'on pense, son langage canadien, tout comme celui de M. Lemieux, était du français le plus pur.

Les vieux préjugés, enracinés profondément dans le terrain propice de l'ignorance américaine qui n'est peut-être pas généralement inexcusable, virent dans cette boutade l'expression sérieuse d'une distinction à faire, et trop souvent faite, entre notre parler et le parler des Français de France.

Ceux qui connaissent notre langage n'y virent qu'un trait d'esprit, et plus d'un une pertinente malice à l'endroit des étrangers qui prétendent qu'entre le parler de France et le parler du Canada français il existe une différence.

Les tenants de la théorie du ''Parisian French'' et du ''Canadian French'', prenant à la lettre la déclaration de l'ambassadeur, triomphaient.

Le triomphe fut de courte durée.

Dans une lettre qu'il vient d'adresser aux rédacteurs en chef de l'''Indépendant'', de Fall River, et de l'''Opinion publique'', de Worcester, M. Jusserand lui-même fait bonne justice de ces théories ignares.

Cette lettre devrait être reproduite par toute la presse américaine. Elle jetterait sur cette question du parler des

---

*Cet article a paru dans la "Tribune", de Woonsocket, Rhode-Island.

Canadiens français une lumière saisissante et délivrerait l'esprit de la nation américaine d'un faux préjugé de plus. La vérité sur ce sujet la rendrait libre.

Les maîtres et les maîtresses de nos "high schools", et les gradués de ces maisons, surtout, dont la demi-science clame le plus haut la distinction entre le "Parisian French" et le "Canadian French", s'ils aiment la vérité, s'en trouveraient particulièrement bien.

Puisse cette sotte monnaie courante se déprécier tout à fait et tomber en désuétude !

La lettre de M. Jusserand, entre les mains des Franco-Américains et des Canadiens français, leur constitue un argument d'autorité de la plus haute valeur pour défendre la bonne renommée de leur nationalité.

Elle tranche à jamais et d'une façon irrévocable la tête à cette fameuse légende d'un parler "canadien".

Nos concitoyens de langue anglaise ne sauraient récuser la compétence de l'ambassadeur de France dans l'espèce. Sa très haute autorité suffira, espérons-le, à les convaincre d'une indiscutable vérité que nos arguments avaient toutes les peines du monde à leur faire accepter.

Elle est bienvenue et elle sera partout bien reçue, cette précieuse lettre du distingué ambassadeur de la France. Nos compatriotes lui en doivent, et lui en garderont une éternelle et bien vive reconnaissance.

David-E. Lavigne

Rédacteur en chef à la "Tribune," de Woonsocket, Rhode-Island

LES FÊTES RELIGIEUSES

Les fêtes du troisième centenaire de la découverte du lac Champlain ont commencé le dimanche 4 juillet par des services religieux, célébrés dans les églises de toutes les localités des deux côtés du lac Champlain.

A CLIFF HAVEN

A Cliff Haven, près de Plattsburgh, une messe solennelle a été célébrée sur le terrain du Catholic Summer School. Mgr Hickey, évêque de Rochester, New-York, a officié, et le cardinal Gibbons, de Baltimore, a prononcé le sermon de circonstance. Bien que courbé sous le poids des années, le vénérable prélat a marché d'un pas alerte pour se rendre à l'autel rustique qui avait été érigé pour l'occasion.

La température était idéalement belle et le paysage fait de jolies villas blanches étagées sur les bords du lac bleu, était ravissant au possible. La procession du clergé fut à elle seule un imposant spectacle.

Les membres du chœur, et un grand nombre de citoyens ont fait escorte au cardinal, entouré de sa cour d'évêques et de chanoines tous revêtus de somptueux ornements.

L'autel rustique était décoré avec un goût exquis et il n'eût pas déparé les grandes cérémonies du troisième centenaire à Québec.

Un cordon de fleurs naturelles désignait les limites du sanctuaire et le trône de Son Eminence, aussi décoré de fleurs, était recouvert d'un dais de soie bleue lac.

*Le récit des fêtes religieuses est tiré des comptes rendus publiés dans la "Patrie", de Montréal, l'"Action sociale", de Québec, et l'"Opinion publique", de Worcester, Massachusetts.

L'autel proprement dit était fait de jeunes sapins entrelacés et jusqu'aux chandeliers qui étaient faits de sapins taillés. Le vert du feuillage faisait un admirable contraste à l'or, au rouge et à la pourpre des vêtements sacerdotaux.

Sur l'estrade, aux côtés du cardinal Gibbons, on remarquait Mgr McMahon, président du Catholic Summer School; Mgr Collins, de la Jamaïque; Mgr McSherry, de



Faveur de M. A.-C. Heard, d'Albany, New-York

LE CATHOLIC SUMMER SCHOOL

Capetown; Mgr Hickey, de Rochester; Mgr Coulton, de Buffalo; Mgr Lavalle, recteur de la cathédrale Saint-Patrice, New-York; Mgr Conroy, d'Ogdensburg.

L'abbé Burns, de Saint-Patrice, New-York, agissait en qualité de maître de cérémonie et l'abbé McShane dirigeait les enfants de chœur.

La présence du magnifique chœur de l'église Saint-Patrice, de Montréal, a ajouté à l'éclat de la cérémonie.

LE SERMON DU CARDINAL GIBBONS

Après la messe, le cardinal Gibbons se leva et prenant pour texte le passage de Saint-Mathieu, concernant la remise à Saint-Pierre des clefs du paradis par le Christ, Son Eminence fit un saisissant contraste entre la puissance de l'Eglise chrétienne et celle des royaumes de la terre. Il y a deux mille ans, dit-il, Rome était adonnée à l'idolâtrie et elle dominait l'univers lorsque le Christ, sans fortune, sans influence et sans situation sociale, commença sa mission, enseignant aux hommes l'obligation d'adorer leur créateur.

Puis il mit en relief le prodigieux succès remporté par les apôtres, dans l'accomplissement de la mission qui leur avait été confiée. Il démontra que la conquête du christianisme fut toute de douceur et s'il y a eu du sang versé, ce fut celui des apôtres et de leurs disciples et non celui des peuples conquis. Il est impossible de ne pas voir là le doigt de Dieu.

Le Christ n'avait pas d'armée; il n'avait pas non plus de savants pour écrire sa doctrine.

Parlant de la célébration du jour, le cardinal Gibbons traça un éloquent tableau de l'œuvre toute de sacrifice accomplie par Champlain, l'explorateur et l'apôtre, dont la mission était évidemment d'évangéliser les sauvages d'Amérique.

Le cardinal Gibbons a trahi au cours de son panégyrique de Champlain une vive ardeur patriotique. "Aucun citoyen américain ne doit rester indifférent aux problèmes moraux et politiques qui se rattachent à lui, parce que nous sommes tous sous les rênes d'un même gouvernement. Aimez l'Eglise parce qu'elle est la base de la société; intéressez-vous à Elle et ne vous en séparez jamais", s'est écrié l'orateur sacré en terminant.

* * *

Dans l'après-midi, a eu lieu la bénédiction solennelle du saint-sacrement et le soir une réception eut lieu en l'honneur du cardinal, au Catholic Summer School.

Le concert du chœur, venu de Montréal, a obtenu un plein succès avec ses chansons françaises et irlandaises.

A BURLINGTON

A Burlington, les fêtes du troisième centenaire se sont ouvertes par d'imposantes cérémonies religieuses. Mgr Cloarec, administrateur du diocèse de Burlington, vacant par suite de la mort de Mgr Michaud, a célébré la messe à l'église Saint-Joseph (paroisse franco-américaine), en présence d'un nombreux clergé et d'une grande assistance de fidèles.

Le révérend père Aubin a prêché le sermon de circonstance sur Champlain.

Mgr Racicot, évêque auxiliaire de Montréal, a donné la confirmation à cent enfants.

A la cathédrale de Sainte-Marie, Mgr Walsh, de Troy, N.-Y., a prononcé un sermon sur "Champlain et ses voyages d'exploration dans le Nouveau-Monde".

L'après-midi, à quatre heures, sur une estrade élevée sur le bord du lac à proximité de la gare, eut lieu la grande cérémonie religieuse de la journée, à laquelle assistèrent quatre mille personnes.

Sur une estrade élevée en face des gradins, Mgr Cloarec, administrateur du diocèse de Burlington, Mgr Racicot, évêque de Pogla, Mgr Burke, d'Albany, Mgr Conroy, d'Ogdensburg, Mgr Riley, de Schenectady, et plusieurs membres du haut clergé, avaient pris place en grand apparat, robes de pourpre romaine à liséré rouge, robe noire à liséré violet, etc.

Le chœur de la cathédrale et celui de Saint-Joseph, accompagnés de l'harmonium, chantèrent deux psaumes des

vêpres, après quoi Mgr Cloarec prononça, en français, une allocution sur Champlain. Puis Mgr Burke prononça, en anglais, l'éloge du découvreur du lac qui porte son nom.

La si jolie ville de Burlington était toute décorée d'oriflammes et girandoles qui furent illuminées le soir.

A L'ILE LA MOTTE

C'est sans contredit à l'île de La Motte, située presqu'à l'entrée du lac Champlain, qu'eut lieu la cérémonie religieuse dont les Franco-Américains conserveront les plus touchants souvenirs.

L'île de La Motte, qui a environ sept milles de long, est située à quelque distance du Vermont, et appartient à cet Etat. Elle porte le nom du brave capitaine La Motte, du célèbre régiment de Carignan, qui vint y établir une station en 1665, et y construisit un fort dédié à Sainte-Anne, pour se mettre en mesure de se protéger contre les féroces Iroquois et les Mohawks; ce fort fut définitivement abandonné en 1670.

Avant le capitaine La Motte, Samuel Champlain était venu planter une croix sur ce coin de terre, qu'on peut à juste titre appeler le berceau de l'histoire franco-américaine. En effet, c'est cette île qui frappa d'abord les regards du grand découvreur, lorsqu'il déboucha de la rivière Richelieu, dans les premiers jours de juillet 1609.

C'est sur l'île La Motte aussi que, cinquante-sept ans plus tard, soit en 1666, l'aumônier du régiment de Carignan célébra la messe pour la première fois sur le sol de la Nouvelle-Angleterre.

La desserte de l'île La Motte est confiée au curé d'Alburg, Vermont, mais les pères de Saint-Edmond y ont un monastère et une chapelle où il se fait de nombreux pèlerinages. L'emplacement de l'ancien fort Sainte-Anne est marqué d'une haie de cèdres. Un chemin de croix en plein air marque l'endroit de chacun de ses bastions. Sur la rive, à

quelques pas, s'élève une grande croix à l'endroit où Champlain avait tout probablement planté la première.

C'est par un temps superbe, qu'une messe pontificale a été célébrée en plein air. Environ quinze cents personnes ont assisté à cette belle manifestation.

Devant la modeste chapelle qu'ont érigée en l'honneur de la bonne Sainte-Anne les pères de Saint-Edmond, la foule des fidèles s'est tenue pieusement recueillie pendant près de quatre heures. Au premier rang, agenouillé sur un prie-dieu on pouvait voir le gouverneur de l'Etat du Vermont, M. Prouty, un protestant large d'esprit qui avait déjà donné la veille une autre preuve de sa sympathie pour les catholiques en assistant au centenaire de l'église de Swanton.

Mgr Roy, évêque auxiliaire de Québec, officiait, en l'absence de Mgr Bégin, qui avait d'abord accepté l'invitation des catholiques des Etats de New-York et du Vermont, mais qui, à la dernière heure, avait été retenu par une indisposition subite.

Mgr Cloarec, administrateur du diocèse de Burlington, était aussi présent à la cérémonie, ainsi que le révérendissime abbé mitré d'Oka, Don Antoine, qui assistait le célébrant. Mgr Lindsey, archi-diacre de Québec, et M. l'abbé C.-E. Laramée, curé de Redford, New-York, agissaient comme diacre et sous-diacre. M. l'abbé Marion, curé de Sainte-Anne d'Ottawa, était maître de cérémonie.

Le chœur de l'église Saint-Pierre, de Plattsburgh, New-York, composé d'hommes et de jeunes garçons, sous la direction de M. Wilfrid Tremblay, chanta d'une façon admirable la messe de Bartholomeus avec accompagnement d'orchestre.

La garde d'honneur Saint-Jean-Baptiste de Plattsburgh, commandée par M. J.-A. Gingras, a rendu les honneurs militaires au très saint sacrement.

Il était déjà plus de onze heures de l'avant-midi lorsque la cérémonie commença. Tout d'abord il y eut lecture d'une adresse par le R. P. Prével, supérieur-général de la

congrégation des pères de Saint-Edmond. Ce digne religieux était venu d'Angleterre principalement pour cette circonstance solennelle. Il a lu d'une voix vibrante une magnifique adresse où, après avoir rendu hommage à Mgr Roy ainsi qu'au gouverneur Prouty du Vermont, il retraça en termes heureux la sublime épopée de Champlain. (1)

Mgr Roy a répondu au discours de bienvenue du R. P. Prével. Dans une superbe improvisation, il fit revivre les principaux événements qui font à jamais illustre l'île de La Motte, d'abord sa découverte par Champlain en 1609, puis la première messe en 1666, et enfin la visite qu'y vint faire en 1668, Mgr de Laval, dans un frêle canot, pour confirmer les soixante soldats du fort Sainte-Anne.

Mgr Roy trouve providentiel que 241 ans après cette première visite de Mgr de Laval, dans un lieu sauvage, il préside, lui son successeur, à une aussi imposante cérémonie religieuse, devant une foule de fidèles aussi nombreux. "L'arbre du Christ", dit-il. "n'est jamais un arbre stérile, et il porte toujours ses fruits."

Le prélat salue ensuite les représentants de l'Etat civil, le gouverneur du Vermont principalement, et il se dit heureux que leur largeur de vue leur ait permis de s'associer à cette fête française et catholique. Il salue enfin ses compatriotes franco-américains qu'il connaît pour avoir vécu au milieu d'eux, ayant lui-même pratiqué le ministère pendant neuf ans, dans une ville bien américaine, celle de Hartford, dans le Connecticut.

Mais l'orateur de la circonstance devait être M. l'abbé Lecoq, supérieur des Sulpiciens de Montréal, un des membres certainement les plus éminents du clergé d'Amérique, et un maître incontesté de la parole sacrée.

LE SERMON DU PERE LECOQ

L'éloquent prédicateur avait pris pour texte de son sermon ces paroles du Psalmiste :

(1) On trouvera le texte de cette adresse à la suite du récit.

"Videbunt omnes termini terræ salutare Dei nostri." "Toutes les extrémités de la terre verront le salut qui vient de notre Dieu."

Cette parole, dit-il, est une prophétie. Elle prédit entre autres choses les audaces et les merveilles de la navigation.

Lorsque Jésus disait à ses disciples: "Vous serez mes témoins jusqu'aux confins de la terre", il savait, mais ses disciples ne savaient pas que le globe est en majeure partie couvert par les eaux et qu'il faudrait aux apôtres traverser des mers. La navigation a été faite, dans les desseins de Dieu, pour répandre en l'univers la foi chrétienne.

Il y a, en effet, quelque chose de grand et qui impose dans la navigation. Les anciens éprouvaient à sa pensée, une sorte de mystérieux effroi, et l'on se souvient qu'ils prêtaient au marin hardi un triple airain et un cœur de chêne. Dans la Sainte Ecriture elle-même, au psaume 106ème, par exemple, nous voyons la même admiration se trahir pour les navigateurs. Et de cette admiration si vive, on voit encore la trace aujourd'hui dans ce chant qui berce les enfants bretons:

C'est pour le cœur du brave
Que Dieu a fait les mers.
La terre est pour l'esclave
Endormi dans ses fers.

Or, Champlain fut un navigateur intrépide s'il en fût, puisqu'il n'hésita pas à traverser plus de vingt fois sur une frêle coquille, un océan inconnu.

Mais c'est encore là le moindre titre de gloire de Samuel de Champlain. Nous devons saluer en lui moins le navigateur et l'explorateur que le colonisateur et le civilisateur.

Il y a trois sortes de colonies. D'abord, il y a celles d'exploitation qui sont nées d'une pensée de trafic, comme celles de Tyr autrefois, et d'autres peuples aujourd'hui. Il y a ensuite celles d'expansion, qui sont nées d'une pensée de conquête et d'envahissement et qui ont presque toujours à

leur origine du sang. Enfin, il y a les colonies d'alliance et d'assimilation.

Champlain ne voulait ni des premières, ni des secondes. Il n'était ni un trafiquant, ni un conquérant. Ce qu'il voulait, c'était la pénétration pacifique de la civilisation dans une contrée sauvage et il a dit souvent lui-même, qu'il n'avait jamais versé le sang que par nécessité. De ses œuvres, qui ont été publiées, grâce à la munificence royale du séminaire de Québec, mais qui sont encore trop peu explorées, on pourrait extraire un petit traité de colonisation pratique.

Mais, continue l'orateur, je n'aurais pas parlé de toutes ces choses, pendant la sainte messe, si Champlain n'avait un autre titre, qui est après tout le seul qui nous concerne, c'est son apostolat, bien que le mot puisse paraître au premier abord exagéré.

Le grand découvreur canadien était mu principalement par une pensée chrétienne, cela apparaît manifestement dans plusieurs passages de ses œuvres, où il parle du "désir qu'il a d'amener ces peuples sauvages à la connaissance du vrai Dieu."

Le nom d'apôtre est sans doute bien grand à prononcer. Entendons-nous. Les vrais apôtres ce sont ceux qui ont reçu la mission d'enseigner. Les fils de Saint-François, de Saint-Ignace de Loyola ou de M. Olier, qui ont évangélisé les peuplades indigènes au prix de leur sang, voilà les vrais missionnaires.

Mais il ne faut pas oublier qu'il y a aussi un apostolat laïque, et Champlain le comprenait. Il se faisait d'abord missionnaire lui-même, dans la limite de ses moyens, et, pour achever son œuvre, il s'employait ensuite à faire venir les vrais missionnaires, les apôtres autorisés.

Et M. Lecoq cite à l'appui de cette affirmation, plusieurs passages des œuvres même de Champlain.

Ceci amène le prédicateur au point culminant de son discours.

Il y a, dit-il, des individus apôtres mais il y a aussi des collectivités, des races apôtres. On peut dire que la race canadienne ou franco-américaine est de celles-là. Et cela soit dit sans aucune intention désobligeante à l'endroit des Américains, qui sont, comme le disait le cardinal Merry del Val, deuxième dans l'Eglise, une "nation noble et généreuse".

Malheureusement, comme ces peuples dont parlait Champlain, ils souffrent de ne pas connaître la vérité, qui n'est intégrale absolue que dans la seule église catholique.

Mais ce n'est pas encore la leçon principale. N'oublions pas que les Américains sont pratiques et qu'ils jugent aux fruits. C'est donc aux catholiques de montrer devant eux ce qu'ils sont. "Le jour," a dit un penseur, "où les Chrétiens vivront leur christianisme intégral, il n'y aura plus de question sociale". Voilà la manière pour les Franco-Américains catholiques d'exercer l'apostolat. Qu'ils vivent leur catholicisme, non seulement dans de splendides manifestations, comme celles d'aujourd'hui, mais dans tous les actes de leur vie.

* * *

Avant la bénédiction apostolique que Mgr Roy donna par faveur spéciale du Saint-Père, il y eut un autre sermon, cette fois en anglais, donné par M. l'abbé Denis O'Sullivan, curé de St. Albans. L'orateur s'est placé un peu plus au point de vue américain. Il s'est rappelé que c'était le 4 juillet, et il a montré comment les deux races anglaise et française se fondant ensemble, avaient formé le grand peuple qui célébrait en ce jour la fête glorieuse de l'Indépendance.

* * *

Vers trois heures, avant la bénédiction solennelle du Saint Sacrement, le R. P. Loiseau, des Jésuites de Montréal, prononça une dernière allocution, toute nourrie de souvenirs historiques et en même temps, pleine d'enseignements pieux.

* * *

L'ALLOCUTION DU PERE LOISEAU

L'orateur rappela les principaux événements qui se sont déroulés dans la vallée du lac Champlain. Il fit un abrégé de l'histoire du Canada et le présenta avec une clarté, une précision tout à fait saisissante. Dans certaines parties de sa brillante allocution, il a réellement empoigné son auditoire.

Le R. P. Loiseau a parlé avec une vigueur superbe de la mission providentielle accomplie si merveilleusement par Champlain, par les Pères Jésuites et par les missionnaires Récollets. Après avoir parlé des grands événements historiques qui se sont déroulés sur cette nappe d'eau, l'orateur dit que le lac Champlain raconte les bienfaits de la Providence. Il faut donc se montrer reconnaissant envers elle et rester franc catholique, garder sa foi intacte, être fidèle à Champlain.

Montcalm, ce vaillant général et surtout ce grand catholique, nous a donné un bel exemple. C'est lui qui dans son rapport officiel dit que la victoire éclatante qu'il vient de remporter n'est pas due à son mérite, mais à la protection de Dieu.

L'orateur salue ensuite les sociétés franco-américaines et leur indique leur devoir, les engageant surtout à conserver intacte leur langue française, car, dit-il, la langue maternelle est la meilleure sauvegarde de la religion catholique.

* * *

La cérémonie religieuse était terminée, lorsque l'honorable Henry-W. Hill, sénateur de l'Etat de New-York, fut invité à dire quelques mots. Le sénateur est un de ceux qui ont le plus contribué à assurer le concours de son Etat à la célébration des fêtes de Champlain ; c'est lui qui a eu l'honneur de proposer le projet de loi à cet effet. Il fit un éloge magnifique du grand découvreur Samuel de Champlain, et il eut à l'adresse de ses auditeurs de race française des paroles d'une sympathie évidente. Il est le seul orateur non catholique qui ait pris la parole en cette circonstance.

Il était près de cinq heures lorsque les pèlerins reprirent le chemin du bord, pour regagner leurs navires.

* * *

L'ADRESSE A MGR ROY

Voici le texte de l'adresse présentée par le R. P. Prével à Sa Grandeur Mgr Roy :

Monseigneur,

Je suis heureux de l'honneur qui m'incombe de saluer, en ce jour et en ce lieu, dans la personne de Votre Grandeur le représentant du vénéré Mgr l'archevêque de Québec qui a dû, au dernier moment, sacrifier à ses souffrances et à sa fatigue le plaisir qu'il se promettait, nous écrit-il, de retrouver à l'île La Motte comme un prolongement des journées inoubliables de 1908 sur les bords du Saint-Laurent. Québec revient ainsi visiter maternellement cette chrétienté du Vermont qui vécut près de 150 ans sous sa tutelle dont les exigences d'un partage politique purent seules la séparer. A ce titre, Monseigneur, dans le deuil prolongé qui afflige le diocèse et puisque ces fêtes font revivre le passé, votre présence nous est un grand sujet de joie. Elle l'est encore à un autre point de vue : car elle donne aux honneurs dont le pays entoure notre Champlain le caractère

qui leur est essentiel. L'Amérique doit Champlain à la France et à l'Eglise. Le grand navigateur voulut enrichir sa patrie d'un continent et donner à Dieu un empire. On ne le saurait donc honorer dignement que la croix dans une main et le drapeau national dans l'autre.

Nous savons apprécier, M. le Gouverneur, votre haute pensée de venir, au milieu de nous, saluer dans notre glorieux patriote le premier pionnier de la civilisation dont les travaux ont profité tout d'abord à l'Etat dont les intérêts sont confiés à votre intelligente activité, et j'ose dire qu'au matin des solennités qui vous attendent dans la grande cité, votre place était ici, à la frontière, pour acclamer le génie qui apportait, il y a 300 ans, sur ces bords, dans les plis de son drapeau, la liberté dans la fraternité.

La présence de l'honorable Gouverneur du Vermont rappelle ici les prospérités de la vie civile, organisation, progrès, bien-être, richesse du sol et fécondité du travail. Mais la source vive de tous les biens, la base solide de toutes les institutions qui en assurent la durée, la force du droit, l'autorité de la loi, la justice du puissant, la confiance et l'esprit du faible, vous représentez tout cela, Monseigneur, parce que vous représentez la formation supérieure de la conscience, et que, sans cette éducation morale et religieuse des peuples, il n'y a de réel que l'ultimatum de la force, du plus fort, qu'il s'appelle le féroce Iroquois contre le faible Algonquin, ou qu'il s'appelle le canon civilisé d'un "Dreadnought" contre une chaloupe sans défense. Aujourd'hui, comme il y a 300 ans, comme toujours, il faut choisir: l'Evangile ou la barbarie.

Oh, sans doute, je salue à son passage sur ces cieux profonds, le capitaine hardi que fut Samuel Champlain lorsque, pour la première fois, en juillet 1609, entre ces rives inconnues, en vue de leurs bois impénétrables, dans le mystère d'un silence que craignent d'éveiller les pagaies timides des 24 canots qui l'escortent, il va forcer jusque dans leur

repaire de Crown Point les ennemis de ses alliés. Mais, il faut le dire, ce n'est pas à l'arquebuse de Champlain que nous devons la merveille de son œuvre de civilisation.

Que j'aime à voir le grand homme à Tadoussac, en 1603, et plus tard, en 1608, un an avant de franchir les rapides et de courir aux terribles chasseurs de chevelures; que j'aime, dis-je, à voir le grand homme, assis sur un tronc d'arbre, au milieu de ses Peaux-Rouges attentifs, se faire leur humble et patient catéchiste, leur parler du Père des cieux, de Jésus né de Marie, la Vierge, et mort en croix pour établir, même entre les Sauvages Indiens, à la place de la haine, de la vengeance, de la soif du sang, de la faim de chair humaine, le règne de la paix et de l'amour.

La civilisation, la voilà! Voilà le germe divin, la semence féconde de ces opulentes moissons qui s'appellent la nation canadienne. Champlain le savait: comme les pilotes des vaisseaux, les conducteurs des peuples, sous peine d'errer dans une mer semée d'écueils et de récifs, ne peuvent se passer des lumières du ciel. L'intérêt fait le vulgaire trafiquant, la haine fait le corsaire, l'audace fait le marin; si vous voulez caractériser Champlain demandez-en le secret à son intuition de Français et à sa foi de catholique. Aussi voyez-le à l'œuvre: il se donne; mais se donner ne suffit pas. Il lui faut des bras pour retourner les landes endormies sous la neige, des apôtres pour les âmes plus indéfrichées encore de ses enfants de la forêt; il court au foyer des grands dévouements et des généreuses ardeurs. Canadiens français, Franco-américains, vos pères, Bretons, Normands, Beaucerons, Basques, Flamands entendirent son appel. Mais avec eux voici venir les fils de St-François: le P. Dolbeau accourt avec les Récollets. Les fils de St-Ignace suivent de près et il me semble voir le doux martyr Jogues attacher à quelqu'un de ces arbres, creuser dans l'écorce de son pilori la croix rédemptrice et jeter aux échos étonnés les noms de Jésus et de Marie. Je vois là, tout près, dans les casemates

du fort Ste-Anne, le fils de M. Olier se multiplier auprès de nos soldats malades, M. Dolier de Casson à leur tête. Récollets, Jésuites, Sulpiciens, coopérateurs ou continuateurs de Champlain, vos noms sont inséparables du sien dans la mémoire reconnaissante de l'Amérique, en ce lieu, aux côtés de l'éminent représentant de l'illustre lignée des Evêques de Québec, il me semble lire, dans une page vivante, le sommaire de ces 300 ans de labeurs, de souffrance, d'héroïsme dont nous clôturons en ces jours le cycle glorieux.

Et comme si cette résurrection momentanée devait être frappante jusqu'au bout, ce sont des Français qui vous accueillent ici et vous souhaitent la bienvenue. Combien il manque à ces fêtes le regretté Mgr Michaud qui avait hérité du pieux Mgr de Goësbriand dans son amour de cette perle du grand lac, l'île minime peut-être entre ses grandes sœurs, par son étendue, mais non la moindre en touchants souvenirs puisque c'est de La Pointe au Sable que dut s'élancer le chef civilisateur de ces contrées. Combien nous lui fûmes reconnaissants de nous avoir confié à nous, religieux français, la garde du vieux fort, et, dans ce fort bâti par des soldats français, du lieu vénérable où, pour la première fois dans le pays, entre des mains sacerdotales françaises, s'éleva l'Hostie divine qui a le privilège d'attirer tout à Dieu.

Ces fêtes sont bien nôtres comme nôtre était le héros qui en est l'objet, et c'est de tout cœur que nous applaudissons à l'érection de tout monument qui, survivant à leurs enthousiasmes passagères, redira aux générations la reconnaissance d'un grand peuple pour son bienfaiteur: une lumière haut placée, en avant-garde à la pointe de l'île, éclairerait le point précis d'où Champlain, au sortir de la rivière des Iroquois, se dressant sur son canot, découvrit le beau lac et le salua dans l'éblouissement de ses horizons incomparables; une croix se plante sur le fort Carillon, et, désormais, du Sud au Nord, entre la croix de Carillon et la

croix de Ste-Anne, les eaux du lac Champlain porteront nos mariniers et leurs convois sous la protection du signe rédempteur. Pouvait-on monter encore dans l'idéal! Nous l'avons pensé. C'était de donner au colonisateur, en souvenir de sa foi, un sanctuaire pour le Dieu qu'il voulait faire régner sur ces bords et un abri pour ses fidèles. Ce sanctuaire, cet abri les voilà. Ils sont modestes, modestes comme dut l'être la première chapelle érigée en 1666, à deux pas d'ici, sur le bord du Lac; modeste comme il convenait à nos modestes ressources. Mais un jour viendra, Canadiens, où votre cœur de catholiques et de dévôts à la bonne Mère Ste-Anne nous aidera à rendre sa demeure moins indigne de sa destination sacrée.

Vous avez entre les mains, Monseigneur, le trésor des grâces célestes. Par un privilège inappréciable de son palais du Vatican, le Père Commun des Fidèles, vous charge de donner aujourd'hui aux pèlerins de l'île La Motte, le bienfait de la bénédiction apostolique. Souffrez donc que, à la suite des représentants officiels dûs au choix heureux de Monseigneur l'administrateur du diocèse, en présence du Révérendissime Père abbé d'Oka, un Français encore celui-là, qui sous les arpents de neige du Canada arrache des prodiges qu'il pouvait timbrer de la devise: "Cruce et aratro"; en présence de ce vaillant clergé, un Français salue du cœur plus encore que de la main toutes ces sociétés catholiques, tous ces étendards qui jettent aux échos ou claquent au vent le nom glorieux de la France, la vieille et toujours vénérée Mère Patrie; qu'il salue aussi, au nom de tous, le pavillon hospitalier des Etats-Unis, magnénime emblème de protection et de liberté. Enfin tous, debout, à l'ombre des couleurs fraternelles du Carillon et du Tricolore, entourés par tous ceux qui recueillent, sur ces bords, les fruits des rudes labeurs de notre Champlain; sous la tutelle de Ste-Anne, notre bonne Mère, dans l'émotion des grands souvenirs du passé; au seuil mystérieux d'un qua-

trième centenaire et en vue des horizons inconnus de l'avenir, nous demandons à votre cœur de Père, à votre puissante parole de Pontife, de faire descendre sur nous, sur ces peuples, sur cette terre imprégnée des sueurs et du sang de nos soldats, de nos prêtres, de nos missionnaires et de nos martyrs la bénédiction de Dieu, auteur de tout bien, de Celui par lequel le sol est fécond, les familles sont heureuses, les peuples sont grands, les nations et les races sont prospères et indestructibles.

LES FÊTES FRANÇAISES

Les organisateurs des fêtes du troisième centenaire ont cru devoir consacrer deux fêtes aux Franco-Américains. Ces deux manifestations eurent lieu le même jour, mardi 6 juillet, à Plattsburgh, dans le New-York, et à Burlington, dans le Vermont.

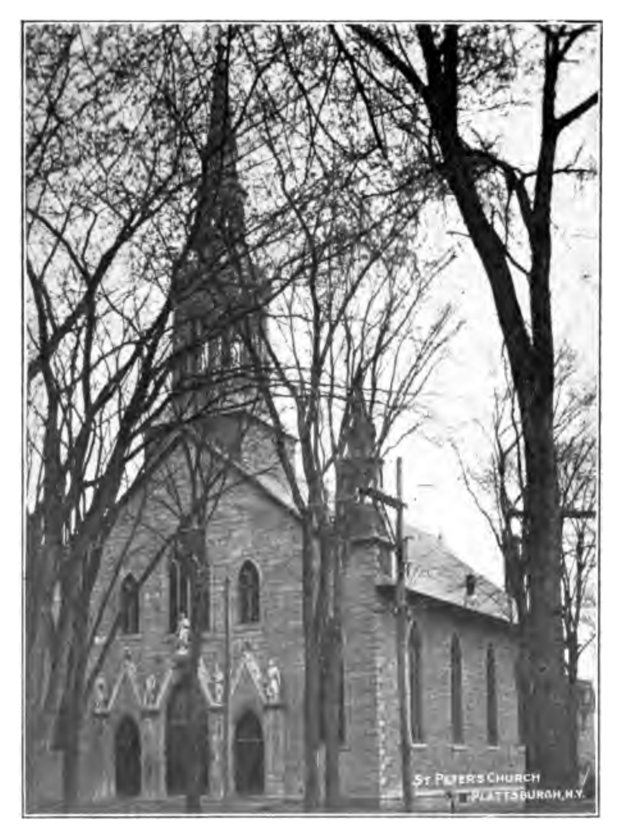
A PLATTSBURGH*

Fiers de s'affirmer, les Franco-Américains de Plattsburgh ont, à l'occasion du soi-disant "French Day", organisé un superbe programme, qui a remporté le plus grand succès.

Toute la ville était décorée sur le parcours que devait suivre le défilé; les maisons étaient comme tapissées de drapeaux et d'oriflammes. Les couleurs étoilées se mariaient joliment aux tricolores et aux drapeaux de Carillon, fleurs de lis sur fond bleu.

*Le récit de la fête française à Plattsburgh est tiré des comptes rendus publiés dans le "Canada", de Montréal, et l'"Action sociale", de Québec.

La fête débuta par une messe basse, à 9 heures, à l'église Saint-Pierre, messe dite par Mgr Racicot, coadjuteur du diocèse de Montréal, assisté par le R. P. P. Pelletier, O.M.I., curé de Plattsburgh. Le supérieur provincial des Oblats, le R. P. Dozois, prononça le sermon de circonstance. (1)



L'église Saint-Pierre à Plattsburgh.

Vers onze heures, arriva le train spécial venant de Montréal, avec de fortes délégations des sociétés canadiennes-

---

(1) On retrouvera ce sermon à la fin de ce récit.

françaises de la métropole, environ cinq cents personnes. La société Saint-Jean-Baptiste, entre autres, était représentée par M. L.-G.-A. Cressé, président de la section Saint-Jacques.

Les délégués se rendirent à l'église Saint-Pierre, point de départ du défilé:

Voici quels étaient l'ordre et la composition de ce dernier, qui se forma en face du collège Saint-Pierre.

Le commandant en chef, M. le docteur J.-H. Larocque; la fanfare du 5e régiment d'infanterie, suivie d'un bataillon du régiment; puis, espacés par des chars allégoriques: la fanfare de Plattsburgh, l'Union Saint-Jean-Baptiste de Champlain, la fanfare de Keeseville, la société Saint-Jean-Baptiste de Plattsburgh, la fanfare du collège Saint-Pierre, les collégiens, un corps de clairons, la garde Pie X, de Montréal, une délégation de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, et la garde d'honneur Saint-Jean-Baptiste.

Les chars allégoriques, qui ont pris part au défilé, étaient les suivants:

1. Le "Don de Dieu", la caravelle que montait Samuel de Champlain.

2. La découverte du lac Champlain.

3. La bataille de Crown Point; représentant Champlain avec ses alliés, les Algonquins, mettant en déroute les Iroquois.

4. A la cour du roi de France, Henri IV. Champlain fait connaître à son souverain les résultats de son voyage en Amérique. Le roi et la reine portent de magnifiques costumes de l'époque.

5. Le père Jogues, le hardi jésuite qui évangélisa dans la région du lac de 1642 à 1643, et fut tué par les Mohawks en 1643.

6. Le fort Sainte-Anne, bâti par les Français en 1665 sur l'île La Motte et dont le nom rappelle le capitaine La



Çhars allégoriques dans le défilé français à Plattsburgh

Motte, sieur de Chazy, qui fut tué par les Indiens un jour qu'il s'était éloigné du poste pour chasser.

7. Expédition du marquis de Tracy, vice-roi de la Nouvelle-France, qui envahit le territoire des Iroquois en 1666, et s'arrêta quelque temps à l'île La Motte.

8. Le fort Carillon, bâti par les Français, devenu plus tard le fort Ticonderoga.

9. Montcalm et ses troupes. Le vainqueur de Ticonderoga est représenté avec ses deux meilleurs lieutenants, de Lévis et Bourlamaque.

10. La Fayette, Rochambeau, d'Estaing, souvenir du rôle que la France a joué dans l'histoire de l'Amérique.

Comme on le voit ce défilé constituait une belle résurrection des héros de France, un brillant témoignage rendu à des gloires purement françaises.

Le défilé se terminait par des voitures transportant des membres du clergé et des laïques étrangers.

Après avoir parcouru les principales rues de la ville, le défilé, qui fut très admiré et applaudi, revint au collège Saint-Pierre. Une foule considérable s'était rendue là pour entendre les discours français. Le principal orateur fut M. Hugo-A. Dubuque,(1) de Fall River, Massachusetts.



LE R. P. PELLETIER, O. M. I.
curé à Plattsburgh

(1) On retrouvera le discours de M. Dubuque à la fin de ce récit.

Le R. P. Pelletier, O.M.I., dit aussi quelques mots sur la fête du jour, et M. L.-G.-A. Cressé exprima la satisfaction qu'éprouvaient tous les Canadiens de voir combien patriotes et fidèles au pays demeurent les Franco-Américains.

Dans l'après-midi, il y eut banquet pour les gardes mili-



Le collège Saint-Pierre à Plattsburgh

taires et les clubs visiteurs, aux quartiers généraux de la Garde Saint-Jean-Baptiste. Puis il y eut défilé dans les rues, avec les clubs de crosse National II et Canadien de Saint-Henri, suivi de concours athlétiques.

SERMON DU R. P. DOZOIS, O.M.I.

A Plattsburgh, N.-Y., le 6 juillet.

''Memento dierum antiquorum...; interroga patrem tuum et annuntiabit tibi; majores tuos, et dicunt tibi. Deut. 32.7.'' Consultez les siècles anciens...; interrogez votre père et vos aïeux et ils vous diront des choses merveilleuses.

Les fêtes de Champlain sont belles, splendides, religieuses. Les rives de notre beau lac frémissent d'allégresse et d'enthousiasme. Nous en sommes au jour canadien-français et je vous remercie cordialement d'avoir choisi l'église des Oblats de Marie Immaculée pour y faire votre démonstration religieuse. Que le Dieu de l'autel préside aux démonstrations patriotiques de toute la journée.

Le texte des SS. Livres que vous venez d'entendre revient tout naturellement à nos mémoires et il m'impose le doux devoir de vous dire un petit résumé de notre histoire.

I—Qu'est-ce que nous disent nos pères?

II—Ce que nous devons faire pour être dignes d'eux.

(a) Nos pères nous disent qu'ils ont été des pères par le courage, par le patriotisme et par leurs sentiments religieux. Par le courage: Quel courage ne fallait-il pas avoir dans l'âme pour laisser le plus beau pays du monde, la France, pour s'aventurer sur les mers avec de frêles navires, et pour s'enfoncer dans les forêts barbares d'un nouveau pays? Par le patriotisme: Champlain laissait sa douce France pour fonder une France nouvelle—étendre ou plutôt reculer les bornes de son pays, donner à sa mère un enfant robuste et vigoureux, voilà l'ambition du père de la patrie canadienne.

Par les sentiments religieux: Le roi très-chrétien avait rêvé d'étendre le royaume du Christ et ce rêve devint celui de Champlain. Dieu ne pouvait qu'approuver pareils sentiments, aussi conduisait-il à l'échec ceux qui passaient en Amérique avec des idées de lucre et de richesses.

La Providence veille sur son Eglise: sachant bien ce qui devait arriver à la France aux jours de honte qu'elle traverse actuellement, elle se préparait ici une France chrétienne et catholique.

La tâche de nos pères était pénible. Elle ne sera pas au-dessus de leur valeur. L'histoire nous les montre tenant d'une main la charrue et de l'autre l'arme dont ils ont besoin pour se défendre contre les barbares. Ils passent à travers mille et mille difficultés. Dieu seul connait les angoisses qu'ils eurent à endurer. Celles qu'ils souffrirent de l'abandon de la mère patrie ne fut pas la moindre. Après avoir lutté corps à corps avec toutes sortes d'ennemis nos ancêtres sont impitoyablement abandonnés par un roi mou et sans entrailles qui méprisait les quelques arpents de neige du Canada. La cession ne découragea pas nos pères: ne faisant qu'un avec leur clergé ils luttèrent encore, ils luttèrent contre leur nouveau maître et ils lui arrachèrent toutes les libertés qu'on leur marchandait et qui leur avaient été promises. Et nos pères, devenus parlementaires émérites, ont l'honneur de nous léguer intacte le dépôt de la foi, de la langue française et des traditions de la famille. Nos pères peuvent nous dire du fond de leurs tombes: vous avez été chrétiens et apôtres. Le Canadien français n'a-t-il pas été chrétien et apôtre aux Etats-Unis? Dieu bénit le catholicisme américain, c'est évident. Les Canadiens sont pour beaucoup par leur zèle à fonder et à soutenir les écoles catholiques et par leur générosité à bâtir et à entretenir les églises dans l'élan que nous admirons tous et que nous bénissons.

(b) Nous avons à rester dignes de nos pères. Et que faire? Garder leur foi, leur langue et leurs traditions. Le Canadien, où qu'il soit, doit être catholique et catholique pratiquant. Un Canadien qui ne pratique pas sa religion, ce n'est pas un Canadien.

Le Canadien doit garder sa langue. Vous ne la garderez pas sans luttes mais vous la garderez si vous l'aimez (et comment pourriez-vous ne pas aimer la plus belle langue du monde?) si vous la parlez, si vous la faites parler à vos enfants. Vous la garderez si vous êtes fermes dans vos justes revendications; vous la garderez si vous ne permettez pas qu'on vous l'arrache. Nos traditions sont chrétiennes et nous y tenons par le plus intime de l'âme. C'est notre gloire.

Tous ces trésors seront à l'abri si nous sommes zélés pour nos écoles, pour nos églises et si comme nos ancêtres nous savons résister à l'ennemi. Hélas, il nous est parfois pénible d'avoir à croiser le fer avec ceux à qui nous ne demandons que la paix. Nos ancêtres ont lutté contre la France elle-même, imitons-les. Appuyés sur la justice de notre cause, nous triompherons, nous aussi.

DISCOURS DE M. H.-A. DUBUQUE

Plusieurs facteurs ethniques ont contribué à la formation et au développement de la civilisation américaine. Le rôle de la France n'a pas été le moindre dans la colonisation de l'Amérique septentrionale, et son intervention généreuse dans la guerre de l'indépendance américaine lui assure une place importante dans l'affection et la gratitude de la plus grande république du nouveau monde. Déjà les Etats de l'Ouest avaient, par l'érection de monuments aux découvreurs et aux explorateurs français et canadiens, aux pionniers et aux fondateurs de villes et d'Etats de même origine, exprimé leur appréciation de ces intrépides précurseurs de la civilisation et du christianisme dans les forêts et les déserts de ce nouveau continent. Les expéditions des hommes du nord, des Gallois et des Basques aux dixième ou onzième siècles, étaient peu connues en Europe, avant la retentissante découverte de Christophe Colomb en 1492.

Le voyage de Jacques Cartier poursuivi jusque sur les rives du Saint-Laurent, en 1534, n'eut pas le don d'éveiller suffisamment les convictions de l'Europe, car ce n'est qu'en 1598 que Champlain visita Cuba, le Mexique et Panama où il prévit l'utilité d'un canal interocéanique à travers l'isthme. Il vint dans l'Amérique du nord en 1603, soit près d'un siècle plus tard que Cartier dont il est appelé à reprendre les desseins, et il fonda la ville de Québec en 1608.

L'apothéose de Samuel de Champlain par les Etats-Unis devait attendre trois siècles avant de se manifester officiellement; mais bien avant que les pouvoirs publics de la nation américaine eussent jugé à propos de consacrer d'une façon impérissable leurs sentiments d'admiration et de gratitude envers le père de la Nouvelle-France, Champlain avait été universellement loué par les historiens anglophones, tandis que l'élément français du nouveau monde lui vouait un culte particulier que les années n'ont fait qu'accentuer davantage. C'est donc avec une joie très vive que nous, les Américains d'origine française, avons décidé de participer à ces fêtes, et d'unir nos acclamations enthousiastes à celles de nos concitoyens d'autre origine. La date de 1609 rappelle l'événement important de la découverte du lac Champlain qui, par son décor naturel si pittoresque, et la limpidité cristalline de ses eaux, fait l'orgueil des deux Etats contigus de New-York et du Vermont; mais pour nous, qui sommes toujours orgueilleux du sang français qui coule dans nos veines, nous y voyons non seulement la grande figure du découvreur de ce "grandissime lac", comme il le nomme lui-même, mais encore l'œuvre tout entière du fondateur de la Nouvelle-France.

Nous trouvons dans celle-ci une nouvelle inspiration de fidélité au pouvoir souverain de la patrie que nous habitons; car, dans l'œuvre grandiose de Champlain on le voit consacrer toute son habileté et son énergie à faire un inventaire minutieux de la faune et de la flore des régions qu'il ex-

plore; il fait des efforts constants pour renseigner la métropole sur la qualité des terres, des bois, les ressources des rivières et des forêts. Mais plus que tout cela, son courage indomptable est constamment mis à l'épreuve au milieu des périls sans nombre sur mer et sur terre; et partout on reconnaît l'homme pondéré, juste, tolérant, l'incarnation de la loyauté même.

Les historiens américains s'en étonnent quelque peu, car ils n'étaient pas habitués à juger ainsi ses compatriotes. Ils peuvent à peine croire à l'existence de vertus aussi remarquables chez ce grand capitaine saintongeois. Cependant, si Champlain est remarquable à cet égard, il n'est pas un type sans modèle dans l'histoire de France. Au contraire, on y voit dans sa littérature, dans son œuvre scientifique et artistique, chez ses grands marins et généraux militaires, chez ses hommes d'Etat, briller les qualités qui ont attiré les regards vers Champlain dans l'œuvre de la colonisation de l'Amérique du nord. Il serait trop long d'énumérer, dans une simple allocution, tous les détails de la vie de ce héros du XVIème et du XVIIème siècles Il nous suffira de jeter un regard d'ensemble sur sa vie si bien remplie, pour en comprendre le grand mérite au double point de vue de la colonisation et de l'histoire.

Champlain, quelque grand qu'il fut, avait des compagnons fidèles qu'il savait diriger; il ne pouvait certes pas accomplir seul une œuvre qui fait honneur à l'humanité tout entière. Savoir mettre à profit les ressources à sa disposition est déjà un grand mérite; mais en doubler la valeur, dépasse les bornes de l'ordinaire, et Champlain l'a accompli en maintes circonstances.

Sa première bataille, près de Ticonderoga, (l'ancien site de la bataille de Carillon), sur les rives du lac Champlain le prouve, lorsque seul avec deux compagnons, armés tous les trois d'arquebuses, armes à feu de l'époque, il met en déroute les Iroquois bien plus nombreux que ses troupes in-

disciplinées de Hurons et d'Algonquins qui le suivent. Quand on songe à ces mers et à ces fleuves inexplorées, aux dangers multiples des forêts vierges d'alors, aux bêtes fauves et à ces enfants des bois non moins féroces qui les peuplent, on s'étonne que Champlain ait pu vaincre tant d'obstacles, entreprendre tant de travaux difficiles, et les mener à bonne fin, avec une persévérance qui ne se dément jamais. Mais Champlain était ce que les modernes appelleraient un "surhomme". Il sentait en lui une foi invincible dans sa destinée, et dans l'œuvre de colonisation qu'il avait entreprise.

Et que l'on ne vienne pas nous dire que le Français n'est pas colonisateur? La France n'a-t-elle pas ces races si vigoureuses, aux qualités inappréciables d'intelligence, de courage et d'énergie, les Normands, les Bretons, les Picards et les Poitevins. Elle en a bien d'autres sans doute, doués également de grandes qualités, mais j'indique ici seulement celles qui surtout devaient implanter dans le nouveau monde les traditions et la civilisation de la France.

Celles-là vinrent seconder l'œuvre de Champlain. Elles ouvrirent une large trouée dans la forêt pour y jeter les assises d'un nouvel empire. Et maintenant que leurs descendants sont associés avec des hommes d'autre sang, ils n'en continuent pas moins leur concours inestimable à l'œuvre commune, au maintien des libertés civiles et religieuses qui dans l'évolution des temps forment le ciment d'union et de concorde dans la civilisation américaine.

Ils ont suivi ce conseil de Sully-Prudhomme:

> "Viens, ne marche pas seul dans un jaloux sentier,
> Mais suis les grands chemins que l'humanité foule!
> Les hommes ne sont forts, bons et justes qu'en foule;
> Ils s'achèvent ensemble, aucun d'eux n'est entier."

J'avais donc raison de dire dans mon exorde que bien des facteurs ethniques avaient concouru dans la composition

de la nation américaine. L'élément français, à commencer par Champlain, a contribué une part très large au développement de nos ressources, à la découverte de nos grandes routes fluviales, témoin l'œuvre de Joliet et La Salle sur le Mississipi, à l'évangélisation des indigènes, et à la création d'une série de postes importants, qui étaient autant d'étapes sur une grande route partant de Québec pour aller finir à la Louisiane et plus tard à l'océan Pacifique.

Ces postes devinrent à leur tour des villes florissantes telles que Chicago, Ill., Pittsburg, Penn., Détroit, Mich., Milwaukee, Wis., Dubuque, Iowa, St-Louis, Missouri, etc.

Nous sommes à l'époque des coureurs des bois qui n'étaient que les imitateurs de Champlain lui-même, sans son but arrêté, sans ses qualités de stabilité, et ses attaches à une société policée, mais qui partageaient avec lui l'esprit d'aventure, d'intrépidité et d'infatigable endurance.

Le majestueux lac que Champlain a découvert, mesdames et messieurs, est l'un des plus beaux trésors du territoire américain. Les Etats de New-York et du Vermont ont raison d'en être orgueilleux et de vouloir perpétuer sous une forme durable le souvenir de son illustre découvreur. L'œuvre de Champlain avait été immortalisée bien avant ce jour, par les historiens, et par la vénération dont sa mémoire a toujours été l'objet, sans distinction de race ou de croyance. Mais désormais, l'admiration collective des Etats de New-York et du Vermont, que dis-je, des Etats-Unis même, vient ajouter une consécration suprême à l'œuvre géniale du père bien-aimé de la France nouvelle.

Nous pourrons donc sans crainte le proposer comme modèle à la jeunesse américaine; puisque personne ne peut lui contester le premier rang sous le rapport de la plus scrupuleuse intégrité, du plus grand courage moral et physique, de cette fidélité à toute épreuve quelle que soit la charge qu'il occupe, de cette intelligence et de cette perspicacité toujours en éveil, de ces qualités maîtresses si bien prati-

quées en Amérique, l'énergie, la hardiesse et la persévérance; de cette espèce de confiance en son étoile qui lui fait défier le danger, de cette détermination de vaincre et de survivre.

Pour lui, servir sa patrie est une passion qui ne l'abandonna jamais; et, à une époque où la tolérance en matière religieuse n'était pas encore passée dans les mœurs, comme de nos jours, il en donne le plus frappant exemple. On ne peut se défendre d'admirer chez lui encore cette notion du devoir, cette consciencieuse application à une tâche difficile, cet inébranlable espoir en l'avenir. Comme historien on ne l'a jamais vu déroger aux règles de la plus stricte impartialité. L'Amérique a donc raison d'inscrire son nom en lettres d'or dans ses annales.

Sa renommée et la qualité des services qu'il a rendus à l'humanité semblent grandir avec les années; et les générations futures l'honoreront toujours comme le bienfaiteur et le héros qui a salué l'aurore de la colonisation en Amérique, présidé au berceau des premiers établissements européens sur cet hémisphère, et buriné les premières pages de l'histoire de ce nouveau continent.

LES NOTRES A PLATTSBURGH*

Plattsburgh n'a que 10.000 habitants et, cependant ce n'est pas une ville banale. Assise sur la rive ouest du lac Champlain, tout l'été, de ses ormes et de ses érables, elle reçoit la brise qui souffle du large. C'est à la fois une petite campagne et une petite ville, parce qu'il y a du gazon, du feuillage, de l'espace: de l'espace dans les rues et entre les maisons, très éloignées généralement les unes des autres. L'air y circule comme dans les champs de la province de Québec.

*Ceci est tiré d'un article paru dans le "Bien Public", de Trois-Rivières, P. Q.

Détail intéressant pour nous, les Canadiens-français forment à peu près la moitié de la population de Plattsburgh. Un bien petit nombre d'entre eux seraient encore des nôtres, sans la sage direction qui leur fut donnée par les Pères Oblats établis là depuis 1853. Aujourd'hui, comme il y a cinquante ans, ces religieux, avec un zèle qui ne se lasse pas, veillent à la conservation de la langue de leurs ouailles, en même temps qu'ils leur enseignent les vérités de notre foi.

Outre la paroisse des PP. Oblats, Plattsburgh compte maintenant deux autres paroisses catholiques, l'une de langue anglaise et l'autre de langue française; ce qui donne un total d'environ 6,500 catholiques. Cette ville est donc en majorité catholique.

Plattsburgh est digne d'attention aussi à cause de l'organisation de ses écoles. A côté du High School américain et de l'Ecole Normale où l'on donne l'enseignement neutre, les catholiques ont leurs propres écoles. Les Frères de La Mennaie et les Sœurs Grises sont chargés respectivement de l'éducation des jeunes garçons et des jeunes filles qu'ils forment à la piété et préparent avec un remarquable succès aux examens de l'Etat de New-York.

Et la langue des nôtres à Plattsburgh? Elle est sensiblement altérée. Si les Canadiens-français ne tiennent compte des conseils qui leur sont donnés à l'église et à l'école; s'ils ne parlent leur langue maternelle dans la famille d'abord, avant bien longtemps, beaucoup auront disparu dans le grand tout américain, et il n'y aura peut-être que des vieillards à comprendre le langage des aïeux venus de la vieille province de Québec. Ce serait un grand malheur!...

Puisse le souvenir des actions héroïques du père de la Nouvelle-France stimuler l'orgueil national! Que sur les bords du lac Champlain, l'amour de la langue française et de la religion catholique dure et dure toujours, lorsque se seront tus les derniers échos des fêtes de juillet 1909.

VIATOR.

Plattsburgh, 14 juillet 1909.



Faveur de M. Lynn M. Hays, de Burlington, Vermont

La ville de Burlington

ODE

Aux Franco-Américains de Burlington*

Allons! encore un chant, ma lyre;
Ma lyre, allons! un dernier chant,
Où passe un peu de ce délire,
Un peu du souffle que m'inspire
Ce rassemblement si touchant!

Amis, j'aurais pour votre fête
Préféré des vers plus joyeux;
Une ode gentille et bien faite,
Pleine d'une grâce parfaite
Et du franc rire de vos yeux.

J'aurais voulu telle ode étrange,
Où Français, Anglais, Rouges-Peaux
Eussent trinqué, noble mélange;
Où l'on eût reconnu la frange
De tous ces flamboyants drapeaux;

Une ode où, par un art habile,
On eût même parfois cru voir
Rayonner votre belle ville,
Avec son grand lac immobile,
Comme dans un petit miroir.

Oh! quel poème on pourrait faire,
Charmant et superbe à la fois,
Si seulement, sachant se taire,
A cette lumière si claire,
On pouvait accorder sa voix!

*Cette pièce a été inspirée par la fête à Burlington, le 6 juillet.

Et j'aurais voulu que cette ode
N'eût rien de chagriné surtout;
Qu'on en chassât le triste mode;
Que la gaieté plus à la mode
Seule en fît les frais jusqu'au bout.

Mais à rire en vain je m'apprête;
J'ai je ne sais quel pleur au cœur,
Et, sitôt que ma lyre est prête,
Ce pleur, qui remonte et m'arrête,
Change en soupirs mon chant vainqueur.

Je deviens rêveur quand je songe
A cette gloire de Champlain:
Ton petit homme de Saintonge,
Quand j'y pense, Seigneur, me plonge
Dans un monde de pensers plein.

Mais qu'est-ce, ô mon Dieu, que la gloire?
Ce sentiment qui peut encor,
Naissant d'une seule mémoire,
Remporter pareille victoire,
Enlevant tout en son essor!

Et cet homme, ta créature,
Cet être qui ne vit qu'un jour,
Pour qu'il vainque ainsi la nature
Et survive à sa pourriture,
Qu'est-il? qu'est-il, ô Dieu d'amour?

L'homme, fait de boue et de flamme,
Est la merveille de ce lieu;
Par son corps que le ver réclame,
Soit! l'homme n'est rien; mais par l'âme,
Par sa pensée, il est un Dieu!

Georges-A. Boucher

LA FÊTE FRANÇAISE À BURLINGTON*

Les citoyens canadiens français de Burlington ont payé le 6 juillet un juste tribut à la mémoire de leur compatriote, Samuel Champlain. Cette journée de la semaine de célébration du tricentenaire de la découverte du lac, qui porte le nom du courageux explorateur, fut consacrée aux sociétés françaises qui ont amplement profité de l'occasion



Faveur de M. Lynn M. Hays, de Burlington, Vermont
Le parc de l'hôtel-de-ville

qui leur était offerte. Des orateurs distingués du dehors se sont fait entendre dans le parc de l'hôtel de ville durant la matinée, et les différentes sociétés se formèrent alors en un long cortège qui défila dans les rues, après quoi il y eut réception.

Les exercices littéraires, qui étaient fixés pour 10 heures du matin dans le parc de l'hôtel de ville, furent retardés de

---

*Ce récit est traduit du "Burlington Free Press".

près d'une heure parce que deux des orateurs principaux n'étaient pas encore arrivés. M. J.-Adélard Caron, de Woonsocket, R.-I., le Dr Georges-A. Boucher, de Brockton, Massachusetts, et leurs amis ne sont arrivés en ville qu'à 11 heures, alors que les exercices étaient commencés depuis quelque temps. Ils furent à temps cependant pour prendre leur part telle que prévue au programme.

Peu avant 11 heures le comité de réception, les orateurs, les hôtes et la fanfare militaire Sherman prirent leurs places sur l'estrade. Le chœur au complet de l'église Saint-Joseph, sous la direction de M. C. Beaupré, était aussi présent. Le comité de réception était composé de MM. A.-H. Duhamel, président, Jules Simays, secrétaire, Zotique Gravel, C. Beaupré, Louis Boivin, A.-R. Saint-Pierre, F.-X. Joachim, J.-N. Lemieux et U. Beauregard.

Après un morceau entraînant exécuté par la fanfare, M. Zotique Gravel, qui agissait comme maître de cérémonies, présenta le maire Burke, qui parla à peu près en ces termes:

LE DISCOURS DU MAIRE

"Il n'est pas du tout hors de propos de répéter ce qui a été dit hier relativement à l'agréable devoir de souhaiter la bienvenue à tant d'invités en cette ville. En dressant le programme quelqu'un suggéra qu'une journée entière fût mise à part pour les sociétés françaises et les citoyens français de Burlington. Il n'y eut pas une voix dissidente.

"Les deux grands événements qui absorbent maintenant notre temps et notre attention, la fête de l'Indépendance et l'anniversaire de la découverte de Champlain, sont aussi importants pour les Français que pour les autres, car le premier commémore la naissance du pays qu'ils ont adopté et l'autre marque l'action d'un grand Français. Champlain fut réellement un grand homme et tous les Français devraient lui faire honneur. Son œuvre a une immense signification pour le pays et pour le christianisme et c'est presque un devoir de la célébrer d'une manière digne.

"Les Canadiens français composent près d'un tiers de la population de Burlington et quelques-uns des hommes de ce sang sont au nombre des principaux citoyens de la ville. Conséquemment c'est un devoir agréable pour moi de souhaiter la bienvenue aux visiteurs et de leur offrir le droit de cité, afin qu'ils puissent emporter un souvenir et des impressions favorables."

A cet instant la délégation de Saint-Hyacinthe, accompagnée de la fanfare de la Société Philarmonique de Saint-Hyacinthe, arriva et la nouvelle musique prit place sur l'estrade qui avait été occupée par la fanfare Sherman. Suivit ensuite, par le chœur de Saint-Joseph, le chant "O Canada!" Le chœur était accompagné du corps de musique de Saint-Hyacinthe et dans son ensemble l'effet était réellement enchanteur. Non seulement cette fanfare joue avec une grande force et capacité, mais le chœur chante avec une expression et une âme vraiment merveilleuses.

L'orateur suivant fut M. Aimé Amyot, président général de l'Union Saint-Joseph de Saint-Hyacinthe. Il a dit qu'il ne s'était pas préparé pour parler et il ne pouvait qu'exprimer brièvement son appréciation de la cordiale réception qui avait été faite, non seulement pour lui-même, mais aussi pour les cinq cents personnes qui étaient venues de Saint-Hyacinthe à Burlington. M. Amyot, dans son petit discours, a montré qu'il était un orateur capable et expérimenté.

M. l'abbé J.-T. Barré, de Stanbridge, exprima aussi le plaisir qu'il avait de prendre part aux exercices du jour et il donna l'assurance du profond intérêt qu'il y portait.

La fanfare joua alors une marche pendant laquelle M. J.-Adélard Caron, de Woonsocket, R.-I., secrétaire général de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, M. le Dr Georges-A. Boucher, de Brockton, Mass., et leurs amis arrivèrent de Plattsburgh. Ils prirent leurs places sur l'estrade et le Dr Boucher prononça son discours et lut son poème. Le poème et le discours avaient pour thème l'histoire de la vallée du lac Champlain, les épreuves et le courage des premiers voyageurs et le glorieux accomplissement de leur œuvre en ces jours primitifs. Le Dr Boucher décrivit, avec un réalisme saisissant, les difficultés que Samuel Champlain avait à surmonter et son merveilleux caractère, il mentionna les épreuves des premiers colons, et il a comparé la beauté naturelle de notre vallée avec celle du Saint-Laurent.

Le défilé de la fête française à Burlington

Le Dr Boucher n'est pas seulement un orateur délicat et plein de feu, mais il a des capacités peu ordinaires pour la poésie. Son poème avait de l'ampleur et du rythme et une facilité d'expression qui lui ont valu un tonnerre d'applaudissements lorsqu'il eut terminé.

M. J.-Adélard Caron parla ensuite. Après avoir parlé assez au long des difficultés qui se dressèrent sur la route de Champlain dans son voyage de découverte et de la force de son caractère en surmontant les obstacles, M. Caron dit en substance:

LE DISCOURS DE M. CARON

"Nous sommes véritablement les enfants spirituels de Samuel Champlain, de même que des hommes de son sang, et nous héritons des problèmes et des difficultés qui l'ont confronté. La seule manière que nous ayons de faire face à la tâche qui nous est dévolue est de mettre notre confiance en Dieu et de faire ensuite de notre mieux. Cette célébration est une chose très excellente pour les Français et les Américains également, car elle sert à les réunir et à promouvoir le respect et la confiance réciproques.

"Comme citoyens des Etats-Unis nous avons un devoir à accomplir envers notre pays; nous avons aussi un devoir égal comme catholiques et comme Français. Mais le drapeau américain est assez large pour abriter tout le monde, et les devoirs que je viens de mentionner peuvent être accomplis comme il faut et noblement par chaque homme.

"C'est le devoir des Canadiens français de garder leur langue et leurs traditions, mais cela peut se faire sans qu'il soit porté atteinte à leur devoir comme Américains et sans négliger la langue de ce pays. C'est le devoir de tout citoyen canadien français de défendre le drapeau, si c'est nécessaire, et de montrer sa loyauté en offrant sa vie si son pays d'adoption le demande."

Le Défilé

Le grand cortège dans les rues des organisations locales et de l'étranger fut le principal événement de la célébration. La procession formait une longue et splendide colonne et la ligne de marche, qui était très étendue, était bordée d'une multitude témoignant de son admiration. Les chars allégoriques étaient particulièrement beaux. Dans leur

nombre on a particulièrement remarqué une représentation allégorique de la découverte du lac et de la vallée de Champlain. Bien qu'il n'y eût pas de prix d'offerts pour les chars allégoriques, le suffrage populaire aurait accordé le premier rang au char de Champlain, qui avait été construit et décoré sous les auspices de la Société Saint-Jean-Baptiste de Burlington.

Voici l'ordre du défilé:

Officier ordonnateur en chef, Napoléon L'Heureux; aides, Olivier Martin, John G. Bacon, Frank Robillard; peloton de police; fanfare Sherman; société Saint-Joseph de Burlington avec char allégorique; délégation des Artisans canadiens d'Hochelaga; délégation des Artisans canadiens No 50 de Montréal; délégation des Artisans canadiens No 350 de Montréal; délégation des Artisans canadiens de Lévis, P. Q.; délégation des Artisans canadiens No 144, de Québec; Chevaliers de Colomb de Burlington; Chevaliers de Colomb de Saint-Jean, P. Q.; fanfare Eagle; "Eagles", Aerie No 793 de Burlington; société Saint-Jean-Baptiste de Burlington, avec char allégorique; société Saint-Jean-Baptiste de Montpelier, Vermont; Alfa Camp, M. W. A., avec char allégorique; délégation de l'Alliance Nationale de Montréal; délégation de l'Association Saint-Jean-Baptiste de Montréal; délégation de la Chambre de Commerce Française de Montréal; délégation de l'Union Saint-Pierre, de Montréal; Cour Saint-Joseph, Forestiers Catholiques, de Burlington, avec char allégorique; Cour Champlain, Forestiers Catholiques, Essex Junction; Cour Fanny Allen, Forestiers Catholiques, Winooski, Vermont; délégation de la Cour Saint-Lambert, Montréal et de la Garde des Forestiers d'Amérique, de Nashua, N.-H.; char industriel de Swift & Company; fanfare Philarmonique de Saint-Hyacinthe; Union Saint-Joseph de Saint-Hyacinthe; garde d'honneur Saint-Jean-Baptiste, de Central Falls, R.-I.; Conseil Saint-Laurent, Union Saint-Jean-Baptiste, de Winooski; Conseil de Goësbriand, Union Saint-Jean-Baptiste de Burlington; délégations des conseils suivants de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique: No 1, Lowell, Mass.; No 135, Pittsfield, Mass.; No 135, Holyoke, Mass.; No 216, Woonsocket, R.-I.; No 1, Holyoke, Mass.; No 63, New-Haven, Conn., et de Ware, Mass.; membres du clergé, le maire, conseil de ville, les orateurs du jour et autres personnages distingués en voiture.

Les nôtres à Burlington*

Burlington fut constituée le 7 juin 1763. La ville a une étendue de 36 milles carrés et est divisée en 72 parties de 320 âcres chacune. La population, en 1791, était de 332; elle était de 18,640 en 1900. La guerre de 1812-15 donna l'occasion aux Américains de prouver leur vaillance contre l'Angleterre. Trois navires anglais durent en effet battre en retraite devant le feu nourri des canons américains placés au "Battery Park".



Faveur de M. Lynn M. Hays, de Burlington

La tour au parc Ethan Allen

L'une des institutions principales de Burlington est l'orphelinat dirigé par les sœurs de la Charité, fondé le 3 mai 1854 par Mgr de Goësbriand.

En 1830 il n'y avait aucune église catholique à Burlington: le premier prêtre qui vint s'y fixer fut M. l'abbé J. O'Callaghan; aujourd'hui il y a deux églises canadiennes françaises. Le premier évêque fut Mgr de Goësbriand, consacré le 29 juillet 1853.

La première église canadienne, paroisse Saint-Joseph, fut fondée en 1850. Le curé actuel, Mgr Cloarec, est en même temps administrateur du diocèse, depuis la mort de Mgr Michaud.

L'autre église canadienne, paroisse Saint-Antoine, fut fondée en 1902; M. l'abbé Plamondon en est le dévoué pasteur.

Les institutions scolaires de Burlington sont: l'académie Sainte-Marie, ouverte en 1889, et dirigée par les sœurs de la Miséricorde; l'école de la cathédrale, l'école Saint-Joseph, dirigée par les sœurs du Sacré-Cœur; l'école Nazareth.

Burlington compte un nombre considérable de sociétés de secours mutuels, d'institutions universitaires, de maisons de refuge. Le fait est qu'il est surprenant de trouver dans une ville relativement si peu considérable en population un nombre aussi élevé de maisons d'éducation. C'est que l'on compte par douzaines des Américains aussi fortunés que généreux.

*Cet article est reproduit de l'"Etoile", de Lowell, Massachusetts.

LES FÊTES CIVIQUES*

Les fêtes civiques proprement dites se sont ouvertes le lundi 5 juillet, à Crown Point et à Burlington, et se sont terminées le vendredi 9 juillet, à l'île La Motte.

Les fêtes du 5 juillet

C'est à Crown Point, lieu historique resté célèbre par la bataille que Samuel Champlain et ses alliés indiens les Algonquins livrèrent aux Iroquois, que s'est ouverte la deuxième journée des fêtes célébrant le troisième centenaire de la découverte du lac Champlain.

Au milieu des ruines de l'ancien fort Saint-Frédéric, en présence d'une foule considérable, M. Charles E. Hughes, gouverneur de l'Etat de New-York, a prononcé un discours dans lequel il a brièvement



Faveur de M. A.-C. Heard, d'Albany, New-York

L'ancien fort à Crown Point

exposé le but des fêtes actuelles. Des allocutions historiques ont été prononcées également par M. Seth Low, ancien maire de New-York, et le juge Albert-C. Barnes, de Chicago.

M. Clinton Scollard, de Clinton, N.-Y., a lu un poème de circonstance.

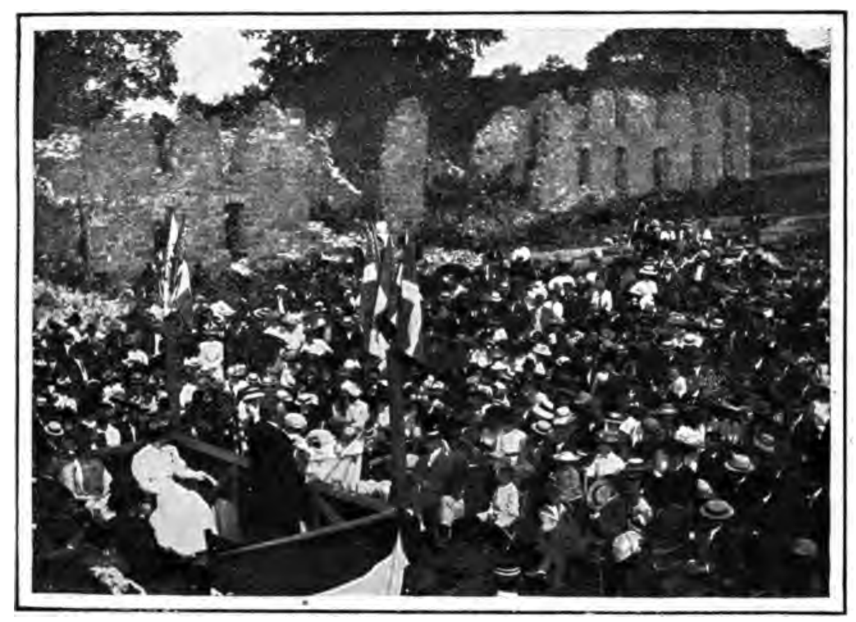
Le discours du gouverneur Hughes

Le gouverneur Hughes, après avoir parlé de la haute signification historique de ces fêtes et avoir rendu hommage au vaillant explorateur français, a dit:

*Le récit des fêtes civiques est tiré des comptes rendus publiés dans le "Canada" et la "Patrie", de Montréal, l'"Action sociale", de Québec, et l'"Opinion publique", de Worcester, Massachusetts.

"Sur cette région favorisée de la nature, Français et Anglais ont cherché à établir leur domination. Chacun de ces peuples considéra l'autre comme un obstacle à son ambition, un rival dans ses projets de conquête.

"Mais le sort avait décidé que ni les Anglais ni les Français ne s'établiraient ici; sur les ruines de ces ambitions ont été posées les fondations de la république sous le drapeau de laquelle nous nous réunissons aujourd'hui. Amie de la France et de l'Angleterre, notre république offre aux enfants de ces deux nations autrefois rivales les mêmes avantages et nos conquêtes pacifiques sont un bienfait pour l'humanité tout entière."



Faveur de " Harper's Weekly," de New-York

Pendant le discours de M. Low à Crown Point

Le discours de M. Low

M. Low, ancien maire de New-York, et actuellement président de l'Université Columbia à New-York, a dit, entre autres choses:

"Cette célébration nous reporte à la France de Henri IV et à l'Angleterre de Jacques Ier... Malgré les erreurs qu'elle a commises, la vieille France a laissé beaucoup de dignes monuments de ce côté-ci de l'océan. On les retrouve dans les noms que portent le lac Champlain, la rivière Saint-Laurent, la ville de Saint-Louis et la Louisiane; et partout, on trouve des villes prospères portant des

noms français, non seulement au Canada, mais aux Etats-Unis également. Ces témoignages épars de l'ancienne domination française font honneur à l'esprit d'entreprise, à l'endurance et à l'héroïsme des fondateurs de la Nouvelle France, et à cette bande de découvreurs qui n'eurent pas de repos avant qu'ils eussent découvert tous les grands lacs et parcouru le Mississippi depuis sa source à son embouchure.

"De plus, on retrouve dans la province de Québec les descendants en droite ligne des premiers colons de la Nouvelle France. Ils retiennent par traité toutes leurs vieilles lois et leurs vieilles coutumes, et ils ont toujours constitué un élément loyal et utile de la population du Canada. Les manufactures de la Nouvelle-Angleterre rendent un constant témoignage à leur industrie et à leur fidélité; et le distingué premier ministre du Canada, sir Wilfrid Laurier, est aussi l'un des descendants de ces colons. Il est donc absolument vrai que la France nouvelle, "quoique morte, se fait



Faveur de M. Herbert-F. Sherwood, de New-York

La course en canots à Crown Point

encore entendre." En vérité, elle vit encore dans les noms de ses fondateurs, et dans la personne de leurs descendants, et elle contribue à la vie d'aujourd'hui des influences que nous ne voudrions pas laisser s'éteindre."

Le discours du juge Barnes

Le juge Barnes, qui est né à Chimny Point, sur le bord du lac Champlain, a déclaré que Crown Point est incontestablement l'endroit où Samuel Champlain a livré bataille aux Iroquois et il a ajouté:

"C'est donc ici que devrait être élevé le monument à la mémoire du grand explorateur français, dont le but a toujours été la gloire de son pays et le triomphe de la foi chrétienne."

On sait que les commissions des Etats de New-York et de Vermont ne se sont pas encore mises d'accord sur la question de l'emplacement à choisir pour le monument Champlain.

Le gouverneur de l'Etat de New-York et Mme Hughes sont arrivés à Crown Point le matin, venant de Plattsburgh, par le yacht "Valcour", appartenant à M. John C. Sibley.

Lorsque le yacht a accosté le débarcadère, le gouverneur a été reçu par M. Witherbee, chez qui il s'est rendu en voiture. Un déjeuner a été offert par M. Witherbee au gouverneur et à plusieurs membres des commissions des fêtes des Etats de New-York et de Vermont.



Faveur de M. Herbert-F. Sherwood, de New-York

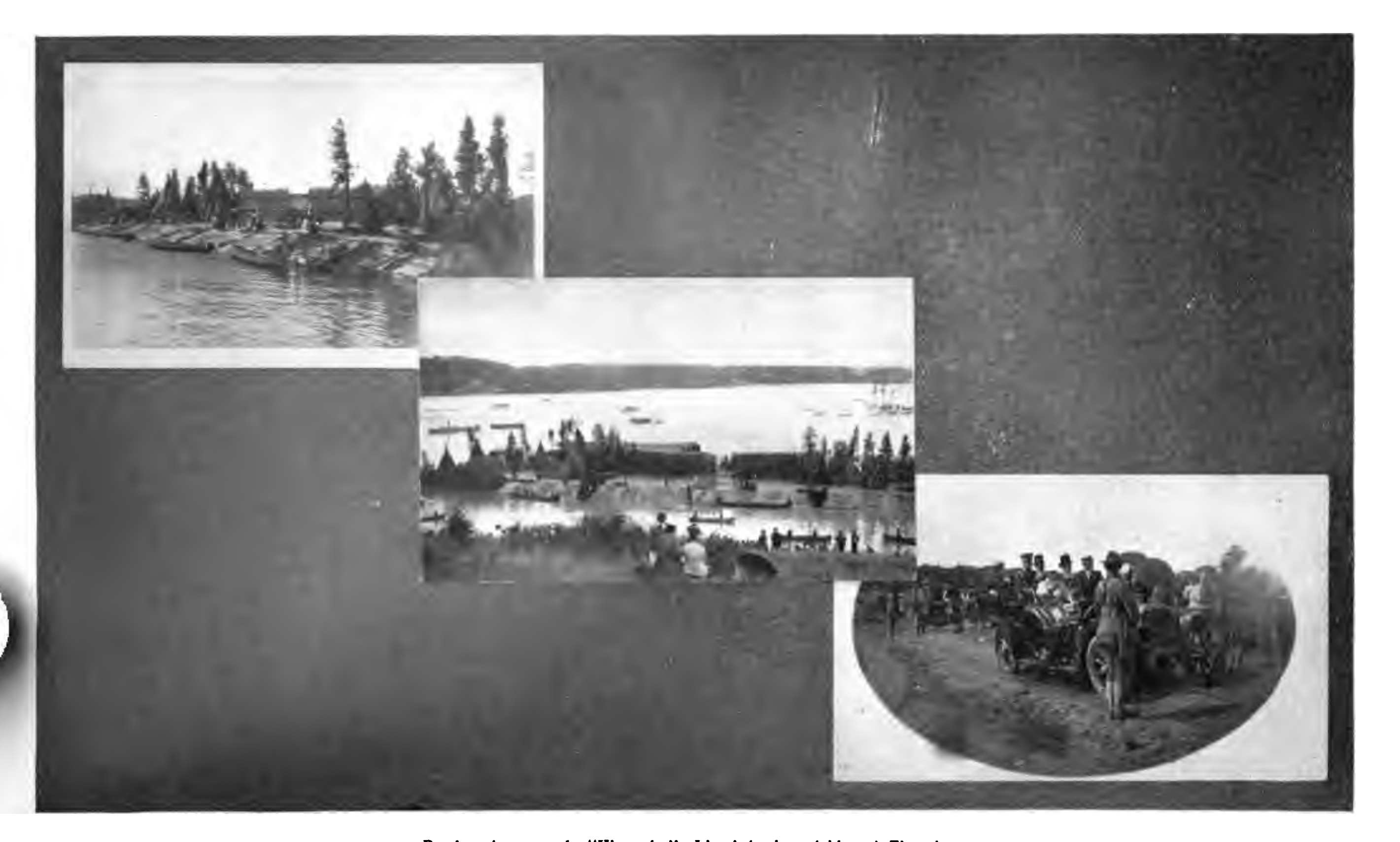
Le spectacle "La bataille du lac Champlain"—Champlain vient de faire feu

M. Robert Taft et Mlle Helen Taft, fils et fille du président, étaient également présents aux cérémonies.

Après le déjeuner, M. Hughes et les autres invités sont remontés à bord du "Valcour" et ont assisté au premier spectacle indien donné sur une grande île flottante bâtie pour la circonstance. Les Indiens de la réserve canadienne, en grand costume, avec les plumes multicolores et les peintures de guerre, ont donné une intéressante représentation de "Hiawatha", se terminant par la fameuse bataille de Champlain.

A une courte distance de l'île flottante était ancré un navire à silhouette étrange; c'est la reproduction de la caravelle de Champlain, "Don-de-Dieu", qui figura déjà aux fêtes du troisième centenaire de la fondation de Québec.

Le 10e régiment de la milice de New-York a été passé en revue par le gouverneur dans l'après-midi.



Pendant le spectacle "Hiawatha"—L'arrivée du président à Ticonderoga

Les fêtes du 6 juillet

A Ticonderoga

Les ambassadeurs de France et d'Angleterre, un amiral japonais et le président Taft étaient réunis le 6 juillet, dans un même esprit de paix, sur les champs historiques de Ticonderoga, où Français, Anglais et Américains, ont donné des preuves d'héroïsme. Le spectacle était impressionnant. Dix milles personnes ont applaudi aux sentiments de patriotisme et de paix, exprimés par les meilleurs orateurs de l'Amérique et par les représentants du Japon, de la France et de la Grande-Bretagne.

Pour la première fois, le président Taft relevait de sa présence la célébration du troisième centenaire. Il apparut avec son excellent sourire et le bon caractère que tous lui connaissent.

Les fêtes du 6 juillet ont eu lieu sur le site historique de la bataille de Cariilon. A dix heures, la célébration s'ouvrit par une revue du 10e régiment par MM. Hughes, gouverneur de New-York, et Prouty, gouverneur du Vermont. Puis il y eut une bataille simulée



Faveur de "Harper's Weekly", New York

L'amiral japonais à Ticonderoga

autour des lignes actuelles des anciens retranchements français, les sauvages venus de Caughnawaga montant à l'assaut du fort.

Dans l'après-midi, après un défilé à travers la ville, toute décorée de drapeaux américains et de fleurs de lys, on se rendit sur l'emplacement du fort Cariilon, et plusieurs intéressants discours furent prononcés en présence d'une foule énorme.

Vers trois heures, le président Taft arriva par convoi spécial, accompagné, entre autres, des ambassadeurs de France et d'Angleterre. Son arrivée fut saluée d'une salve de 21 coups de canon, et la foule l'applaudit à outrance.

Il y avait environ vingt mille personnes présentes. Le président fut reçu par les gouverneurs Hughes et Prouty.



Faveur de la Société historique de Ticonderoga

Le lac George (ancien lac du Saint-Sacrement)

L'ambassadeur Jusserand

L'ambassadeur Jusserand, dans son discours, fut très heureux dans l'expression de ses sentiments de paix et de bon vouloir à l'égard de l'Amérique, de la Grande-Bretagne et du monde entier. Il a mentionné avec émotion le fait que la France et la Grande-Bretagne célèbreront bientôt la paix qui a régné entre elles pendant un siècle.*

L'ambassadeur Bryce

Il parla dans le même sens et déclara que, bien qu'il fût entouré de scènes martiales et d'hommes de guerre, il est un homme de paix.



Faveur de M. Herbert F. Sherwood, de New-York

Le lac Champlain, vu du quai au fort Ticonderoga

"Avant d'avoir visité le vieux fort là-bas, dit-il, je n'avais jamais compris combien de souvenirs sont réunis autour de ces ruines, mais je ne puis m'empêcher de croire que le Créateur avait destiné ce magnifique endroit à autre chose que des batailles, et je crois qu'il ne sera plus jamais le théâtre d'une bataille."

M. Bryce déclara que les Anglais et les Français en se battant autour de Ticonderoga, rencontrèrent les uns dans les autres des adversaires dignes d'eux. Il les admire, dit-il, pour leur courage dans la défense de la cause pour laquelle ils se battaient, mais il espère que jamais, au grand jamais, ils ne recommenceront.

*On retrouvera le discours de M. Jusserand à la fin de ce livre.



Faveur de la Société historique de Ticonderoga

Le rocher de Rogers, sur le lac George

Le président Taft

prononça ensuite un brillant discours, où il rendit hommage à la mémoire de Champlain et fit l'éloge du Canada et du peuple canadien. (1)

Avant les discours, M. Hamilton Wright Mabie, écrivain distingué, a lu un superbe travail sur "L'histoire du lac Champlain", (2) et M. Percy MacKaye a lu une ballade de sa composition sur "Ticonderoga".

Peu après les discours, le parti présidentiel quittait la ville pour aller visiter le fort Saint-Frédéric, lieu de la célébration de la veille.

Pendant ce temps, les fêtes continuèrent. Le grand drame indien "Hiawatha" fut représenté. Ce "pageant", où revivent les coutumes des Indiens avec leurs conseils de guerre, leurs danses et leurs expéditions, fut rendu avec succès. Les acteurs sont tous des Indiens, environ 150, venus de Caughanawaga, d'Oka, de Saint-Régis et d'Onondaga.



Faveur de "Harper's Weekly", de New-York

L'ambassadeur anglais **L'ambassadeur français**

Dans la soirée, il y eut nouvelle représentation de "Hiawatha" et le tout se termina par un superbe feu d'artifice.

---

(1) On retrouvera un résumé du discours du président à la page 65.

(2) On retrouvera des extraits de ce travail à la fin de ce livre.



Faveur de M. A.-C. Heard, d'Albany, New-York

L'hôtel et le lac Champlain

ODE*

A Monsieur J.-J. Jusserand, ambassadeur de France aux Etats-Unis

I

Hélas! et quand même la vie
Serait plus cruelle pour eux!
Quand même leur sort qu'on envie,
Auquel un grand cœur seul convie,
Les rendrait souvent malheureux!

Du moment que l'espèce humaine,
Profitant des nobles efforts
Que font, chacun dans son domaine,
Ces hommes à l'âme romaine,
S'en trouve mieux sous maints rapports;

Du moment qu'un Dieu juste et sage
De cette façon le leur rend;
Du moment qu'ils ont en partage
Le temps pour ces biens de passage,
Pour ces courts plaisirs qu'on leur prend!

Oui, bienheureux l'homme qui pense,
Et, possédé d'un fier instinct,
Pour quelque haut but se dépense;
Car la gloire est sa récompense:
Aux siècles futurs il atteint!

II

O Champlain ! et que vous importe,
Rentrés dans votre éternité,
Tous vos maux que la mort emporte ?
Tel souci, qu'on laisse à la porte,
Vaut-il cette immortalité ?

Que vous importe la mort même,
Qui frappe et ne vous atteint pas ?
Car, dis, cette gloire suprême,
Par tous rendue à vous qu'on aime,
Est-ce bien la mort ici-bas ?

Est-ce la mort que cette flamme
Qu'on voit monter de toutes parts ?
Et ce grand bruit qui vous acclame,
Doux concert dont vous êtes l'âme,
Sorti de cent peuples épars ?

Est-ce la mort que cette foule,
Qui, dès qu'on prononce vos noms,
Comme une vaste et lourde houle,
S'émeut, superbe, et hurle, et roule,
Pleine de chants et de rayons ?

Et ces drapeaux qui font envie,
Et ce délire, saint transport,
Et ces voix dont l'âme est ravie,
Enfin et toute cette vie,
Est-ce la mort ? est-ce la mort ?

Ah! si seulement des années
Perçant l'obscure profondeur,
Vous, de ces fêtes éloignées
Et de votre gloire baignées,
Vous aviez prévu la splendeur!

Si seulement votre paupière.
Qui pénètre tant de brouillards,
Avait, dès cette heure première.
Entrevu toute la lumière
Dont vous inondez nos regards!

Mais non! sans l'immense délice
Qu'une semblable vision
Eût versé dans votre calice,
Plus grand est votre sacrifice,
Plus noble votre ambition.

III

Champlain, ce qui chez vous étonne,
Ce qui touche plus tendrement,
Ce n'est pas tant l'œil qui rayonne,
Ni même le verbe qui tonne.
Hélas! que votre dévouement!

Champlain. ce que chez vous l'on aime
Et l'on admire tour à tour.
C'est ce sacrifice suprême.
Ce parfait oubli de soi-même,
Qui dans vos actes se fait jour.

C'est l'attachement à la cause
Pour qui vous donnez tous vos jours;
Et par lequel, divine pose,
Quelque destin qu'on vous propose,
Vous l'acceptez tout et toujours.

Désintéressement étrange,
Qui fait qu'en ce monde moqueur
On vous prendrait plutôt pour l'ange
Qui n'a des hommes, pur mélange,
Que l'intelligence et le cœur!

Désintéressement sublime,
Qui fait que, d'une idée épris,
Vous allez droit à cette cime,
N'ayant pour l'intérêt qui prime,
Et pour l'obstacle, que mépris!

Tel, en cette foule rebelle,
Passe, sourd aux bruits qu'il entend,
Et sans être remarqué d'elle,
Cet homme, à son devoir fidèle,
Qui vole où la douleur l'attend.

Et tel, sur la plaine liquide,
Ignorant la nuit et l'écueil,
Vogue le marin intrépide,
Fixant et l'astre qui le guide,
Et le port où sourit l'accueil.

Georges-A. Boucher

Les fêtes du 7 juillet à Plattsburgh

C'est à Plattsburgh qu'a été transportée le 7 juillet la scène principale des fêtes Champlain. Toute la ville était pavoisée à profusion; il n'était pas un magasin, pas une maison d'habitation dont la façade ne fût décorée de drapeaux. Le petit parc de la ville était brillamment décoré, et non-seulement le drapeau étoilé des Etats-Unis flottait de tous côtés, mais encore les pavillons anglais et français et même la vieille bannière des rois de France, blanche aux fleurs de lys d'or, et la croix de Saint-Louis étaient déployés dans toute la localité.

La première partie du programme des fêtes, très intéressante, a été la réception du président Taft au "Catholic Summer School" de Cliff Haven.

C'est une place de villégiature, propriété de l'institution, où différentes villes américaines ont des cottages, portant leur nom et qui servent de résidence aux familles de chaque Etat, qui y vont passer une vacance à Cliff Haven. Il y a sur les lieux une chapelle et une grande salle publique, où se donnent, à différentes heures, des conférences et des cours.

Situé sur le lac Champlain que borde, à cet endroit, une superbe lisière de forêts, c'est un délicieux village, coupé de belles routes, et peuplé de cottages très pittoresques, tous entourés de beaux gazons.

C'était donc, en cette jolie place, que la population catholique de Cliff Haven recevait l'avant-midi, le président Taft.

Vers dix heures, le président et les invités arrivaient en automobiles, dans le village tout pavoisé de drapeaux américains.

Il se rendit à la salle Auditorium, où tous s'étaient réunis. Des salves d'applaudissements accueillirent son entrée et toute la salle se leva, agitant d'innombrables drapeaux. C'était comme une mer de drapeaux étoilés.

Il fut reçu par le cardinal Gibbons et conduit à l'estrade d'honneur, où il prit place, avec les invités, parmi lesquels se trouvaient le gouverneur Hughes, l'honorable Rodolphe Lemieux, directeur général des postes au Canada, sir C.-A.-P. Pelletier, lieutenant-gouverneur de la province de Québec, sir Lomer Gouin, premier ministre de la province de Québec, le colonel H. Verret, le capitaine V. Pelletier et l'état-major du président.

Les assistants chantèrent l'hymne "America" et Mgr MacMahon, directeur du "Summer School", souhaita la bienvenue aux distingués visiteurs. Il dit que la devise de l'école était "Dieu et patrie". Tel était le but de leurs ambitions. Le cardinal Gibbons leur était un exemple vivant de loyauté et de respect pour l'autorité. Il présenta ensuite le gouverneur Hughes.

Le discours du gouverneur Hughes

Salué d'applaudissements prolongés, le gouverneur Hughes dit en souriant: "Si Champlain avait pu vous voir!" Il fit ensuite un remarquable discours, très applaudi.

Mlle Taft et ses amis

Les diplomates à Cliff Haven

Au débarcadère

Les diplomates à Plattsburgh

Après avoir exprimé le plaisir de se retrouver à Cliff Haven, il dit que la découverte de Champlain avait un intérêt particulier, par le fait que c'était la foi qui l'avait inspirée. L'explorateur français était un soldat loyal et vaillant, mais avant sa loyauté au roi de France, il mettait sa louyauté à la croix. En restant dans la vérité, on peut dire de lui qu'il avait la bravoure du soldat et la piété du moine. Le pays qu'il a découvert, fut convoîté par deux grandes nations, mais aujourd'hui, grâce à Dieu, le drapeau qui flotte seul maître sur ces territoires, c'est le drapeau étoilé des Etats-Unis.

Et c'est un drapeau de progrès et de liberté. Liberté pour tous; on a mis de côté la bigoterie et l'intolérance pour donner à chacun une complète indépendance religieuse.

Il présenta ensuite, avec quelques mots d'éloge, le président des Etats-Unis.

Le discours du président

En se levant, M. Taft reçoit une ovation. Tout le monde est debout, applaudissant frénétiquement, agitant des drapeaux. Deux petites filles lui présentent des bouquets de fleurs au nom de l'école. Le président sourit à tout cet enthousiasme. C'est le bien connu 'Taft's smile", si populaire aux Etats-Unis. Et c'est de fait, un sympathique sourire, que celui qui éclaire la bienveillante et noble figure du président.

Quand les applaudissements eurent enfin cessé, M. Taft prononça un discours très heureux, fréquemment applaudi, et des plus importants au point de vue catholique. Jamais encore aucun président n'avait montré officiellement autant de sympathie et de cordialité pour les catholiques des Etats-Unis.*

Le discours du cardinal Gibbons

Le cardinal Gibbons fit aussi un court discours après le président. Il a approuvé ce que le président venait de dire au sujet de la liberté religieuse comme étant une vérité et il a exprimé sa profonde gratitude pour la présence du président et du gouverneur, mais il a dit qu'il ne voulait pas leur en imposer en faisant un discours.

Le cardinal a plaisamment exprimé l'opinion qu'après cette semaine passée par le président à faire presque constamment des discours, son avoir-du-poids "ne sera pas aussi considérable que maintenant".

La réception finie, le président et ses hôtes remontèrent en automobile et se rendirent à l'hôtel Champlain, où le président reçut les membres de la législature de New-York et les représentants des gouvernements étrangers.

Pendant ce temps, il y eut, sur le lac, représentation du drame "Hiawatha" par les Indiens.

---

*On retrouvera un résumé du discours du président à la page 6[illegible] de ce volume.

Les chars français

Les arcs de triomphe

Les troupes canadiennes

Les scènes du défilé à Plattsburgh

Fêtes de l'après-midi

Dans l'après-midi, eut lieu la partie spectacle des fêtes. De bonne heure, la ville se remplit d'excursionnistes. Les trains et les bateaux, venant de toutes les directions, versèrent des flots de visiteurs dans la cité. 20,000 personnes s'entassèrent dans les rues, toutes décorées avec profusion. Une grande partie s'aligna en rangs pressés, sur les trottoirs, pour voir le défilé, pendant

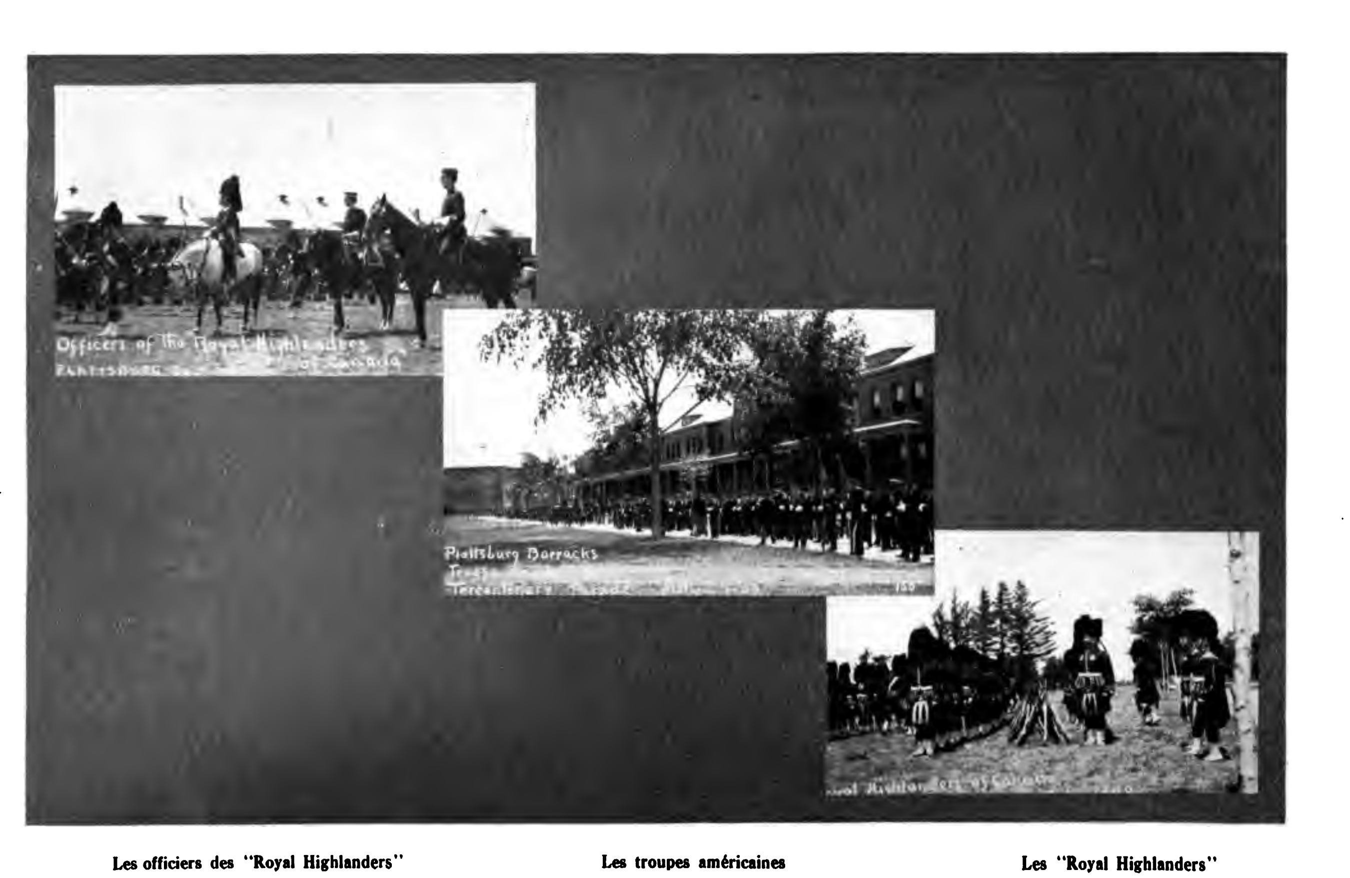


Faveur de M. Herbert-F. Sherwood, de New-York

L'Indien qui jouait le rôle de "Hiawatha"

qu'une partie se rendait assister à des concours athlétiques, et que sept à huit mille se rendaient aux casernes de Plattsburgh pour assister à la grande revue des troupes par le président Taft et qui devait suivre une série de discours.

Vers trois heures, le président arriva. Son arrivée fut saluée par une salve de 21 coups de canons. Il était accompagné des gouverneurs Hughes et Prouty, des ambassadeurs Jusserand et Bryce; de l'honorable R. Lemieux, sir Lomer Gouin, sir C.-A.-P. Pelletier, l'honorable Elihu Root, sénateur Bumstead, etc., etc.



Les officiers des "Royal Highlanders" Les troupes américaines Les "Royal Highlanders"

La revue à Plattsburgh

Les régiments défilèrent alors devant l'estrade, dans l'ordre suivant: 15e régiment de cavalerie, 24e régiment d'infanterie et le 5e régiment de cavalerie des Etats-Unis, tous très applaudis et le président saluant au passage du drapeau. Puis vinrent, réellement superbes et très admirés, deux régiments canadiens: les gardes à pied du gouverneur, et les "Canadian Highlanders". Il y eut ensuite le défilé des chars allégoriques, arrangés par la société Saint-Jean-Baptiste, lors de ses fêtes de mardi. Voici la liste des chars: La caravelle "Le Don-de-Dieu", la découverte du lac Champlain, Champlain et Henri IV, le Père Jogues, le fort Sainte-Anne, le marquis de Tracy, le fort Carillon, Lafayette et Rochambeau.

Venaient ensuite la garde Saint-Jean-Baptiste, la société Saint-Jean-Baptiste et les différents corps de métiers.



Faveur de M. Herbert-F. Sherwood, de New-York

Les Indiens revenant de l'assaut du fort Ticonderoga

Le gouverneur Hughes ouvrit alors la série de discours, en rappelant le souvenir des nations qu'évoquaient les fêtes. Aujourd'hui, les luttes d'autrefois ne sont plus que des luttes pour le progrès et le maintien de la paix.

Le gouverneur Prouty, du Vermont, apporte aux citoyens de l'Etat de New-York, les saluts de ceux du Vermont.

Les gouverneurs de New-York et du Vermont, dans leurs discours, ont échangé quelques plaisanteries sur la rivalité entre les deux Etats riverains du lac Champlain.

M. Jusserand, ambassadeur de France, leur a donné aimablement la réplique et provoqué les rires de toute l'assistance par cette spirituelle remarque:



La garde du gouverneur général du Canada

La revue à Plattsburgh

"Messieurs, Champlain a découvert les deux côtés du lac en même temps. Il a jeté les yeux sur une rive, puis sur l'autre; il a vu l'Etat de New-York et l'Etat du Vermont, et il les a aimés tous les deux."

M. Jusserand exprime aussi la gratitude du peuple français pour cette belle fête en l'honneur d'un Français, et termine par les paroles fort aimables, en français même, adressées aux nombreux Franco-Américains qui se trouvaient dans l'auditoire. (1)

L'ambassadeur Bryce dit que le fait caractéristique du siècle, c'est l'amitié entre des nations. Où il y a cent ans régnait la guerre, aujourd'hui en ces mêmes lieux paradent des régiments anglais et américains.

L'honorable Rodolphe Lemieux fait un discours heureux et très applaudi, où il rappelle le séjour du président au Canada, en villégiature, pendant seize années.



Faveur de M. Herbert F. Sherwood, de New-York

Le chef "Cheval Américain"

Le discours historique: "Les Iroquois et la lutte pour l'Amérique", a été prononcé par le sénateur Elihu Root. (2)

Après lecture d'un grand poème de circonstance par M. Daniel L. Cady, de New-York, le président Taft prend la parole. Il est longuement acclamé. Il dit qu'il sera très court devant parler au banquet du soir. Il félicite les citoyens de Plattsburgh de leur belle fête. Il fait un éloge des différents orateurs. Il remercie l'hono-

(1) On retrouvera le discours de M. Jusserand à la fin de ce récit.

(2) On retrouvera des extraits du discours du sénateur Root à la fin de ce livre.



L'officier commandant — Le départ du prçsident — L'escorte du' président

La revue à Plattsburgh

rable M. Lemieux de lui avoir rappelé son séjour au Canada. Car il y a vécu des jours heureux. "Les Américains, ajoute-t-il, n'ignorent pas qu'à côté d'eux grandit un Etat destiné à devenir plus grand encore, et ils ont l'esprit assez large pour l'admirer, sans en être jaloux."

Il termine en félicitant le peuple d'admirer un homme comme Champlain et de vouloir marcher vers l'avenir et le progrès.

Il y eut ensuite revue et défilé des troupes.

La revue a été la plus imposante cérémonie de la journée. A la sonnerie du 'Garde à vous", les cinq régiments, massés à quelque distance de la grande tribune officielle, ont pris leur alignement. A ce moment, la musique du 5e d'infanterie attaque le "Star Spangled Banner", le drapeau de la caserne descend le long de son mât de pavillon, tandis que le président, les invités et tous les assistants, face au drapeau, se tiennent debout et découverts jusqu'au moment où s'éteignent les derniers accords de l'hymne national américain.

Le défilé a eu lieu ensuite par régiment, musique en tête, dans l'ordre suivant: 5e régiment et 24e régiment d'infanterie, l'escadron du 15e de cavalerie—représentant l'armée des Etats-Unis—la milice de New-York, les gardes à pied du gouverneur général du Canada, et le 5e Royal Highlanders, d'Ottawa, représentant le Canada.

Le Canada a pris une large part aux diverses cérémonies de cette journée, et les troupes canadiennes ont été fort admirées à la revue. Le régiment de Highlanders en veste écarlate, bonnet à poil, plaid et "kilt", ainsi que le régiment des gardes à pied du gouverneur général, faisaient contraste par leurs brillants uniformes avec les deux régiments d'infanterie et l'escadron de cavalerie des Etats-Unis, en modeste bleu sombre.

Le banquet du soir

Au banquet donné le soir à l'hôtel Champlain, le président Taft, répondant à la santé des Etats-Unis, a déclaré que les Etats-Unis constituent la nation la plus conservatrice au monde "parce que nous avons eu la plus large expérience en matière d'autonomie."

Le président a affirmé la reconnaissance du peuple américain envers le Canada pour avoir envoyé ses troupes prendre part à la célébration en l'honneur de Champlain, et a signalé l'esprit d'amitié qui a rendu possible aujourd'hui le spectacle des troupes de deux grandes nations marchant dans la procession sous les ordres d'un seul commandant,—le colonel Calvin Cawles, du 5e régiment d'infanterie. Le président a aussi félicité l'Etat de New-York pour la façon généreuse dont il a organisé la célébration et la manière dont le programme a été exécuté.

M. Jusserand a répondu à la santé de la France, et M. Bryce à celle de la Grande-Bretagne et de l'empire britannique.

L'honorable M. Lemieux répondit à la santé du Canada et prononça un magnifique discours.*

---

*On retrouvera le discours de M. Lemieux à la fin de ce récit.

A la santé de la province de Québec, sir Lomer Gouin répondit par un intéressant discours. En voici un résumé:

Le discours de M. Gouin

M. Gouin remercie, au nom de Québec, les organisateurs d'avoir consacré un toast à cette province qui fut comprise dans le territoire découvert par Champlain. Il n'est peut-être pas d'endroit plus évocateur des anciennes guerres que les rives du lac Champlain. Mais les fêtes d'aujourd'hui ont pour but de rappeler non les exploits militaires, mais l'exploit pacifique de la découverte du lac par Champlain.

Nommer Champlain c'est rappeler le héraut de la chrétienté et de la civilisation française, et c'est aussi nommer le roi des explorateurs et le fondateur de Québec.

La France a glorifié ce marin qui lui a donné un empire.



Les pèlerins au spectacle—Photographiés sur l'ile flottante, avec le directeur, M. Armstrong

Le Canada a célébré en lui l'an dernier, le fondateur du pays par des fêtes inoubliables.

Aujourd'hui le peuple américain salue en lui le découvreur de ce lac et des territoires avoisinants. Champlain mérite bien ces honneurs, car il est un de ces grands hommes qui ont construit pour l'éternité. Car, tout idéaliste qu'il fût, il était aussi un soldat intrépide, infatigable, ayant pour lui la persévérance et la confiance. Et l'histoire a réalisé ce qu'il avait rêvé.

L'orateur termine en remerciant les Etats-Unis d'avoir honoré ce soir la province de Québec et leur offre en son nom le souhait de continuer de montrer aux nations le chemin de la liberté et du progrès.

* * *

Le gouverneur Prouty répondit à la santé du Vermont, et le gouverneur Hughes à celle de l'Etat de New-York.

DISCOURS DE L'AMBASSADEUR JUSSERAND

Aux casernes de Plattsburgh, le 7 juillet*

M. le Président, vos Excellences, Mesdames et Messieurs:

Je n'ai qu'un mot à dire, et c'est pour exprimer la gratitude de la France pour la façon admirable dont vous avez honoré la mémoire de l'un de ses fils, Samuel Champlain. (Applaudissements.) L'occasion est vraiment mémorable. Votre Commission a fait des merveilles et cette brillante assemblée est assez d'éloges et de gloire pour mon compatriote, Champlain.

Vous avez ici les gouverneurs de deux Etats; vous avez mon ami l'ambassadeur d'Angleterre, et vous en avez un que vous tous aimez et admirez, comme je le fais, le président Taft. (Applaudissements.) Vous savez qu'il est convenable que le président Taft soit ici pour commémorer l'anniversaire de Champlain, parce qu'il a dans son grand cœur un sentiment colonial. Il sait ce que c'est que de planter le drapeau d'un pays dans une terre lointaine et d'essayer d'améliorer ce pays. (Applaudissements.) Je ne sais pas—j'espère que oui—je ne sais pas si avant-hier il a lu les œuvres de Champlain (rires), mais je suis sûr que l'esprit de Champlain, et ce qu'il y avait de meilleur en lui, est dans la poitrine du président Taft. (Applaudissements.)

Champlain, la première fois qu'il est venu, sentit que l'homme qui vivait sur le sol, qui fût-il, méritait de l'amitié, méritait de l'aide; que qui fût-il, il avait quelques bonnes qualités, et que ces bonnes qualités devraient être développées, que l'homme ne devrait pas être détruit, mais devrait être aidé. Champlain avait ce sentiment, votre président a

*Traduit du "Plattsburgh Star".

ce sentiment. Et il y a des gens de l'autre côté des mers, dans un archipel très éloigné, qui le savent et le sentent et qui pendant des siècles béniront son nom. (Applaudissements.)

Une autre grande qualité que Champlain avait: il détestait une querelle inutile; il détestait une guerre inutile. Lorsqu'il devint l'ami des Hurons et des Algonquins, et fit la guerre aux Iroquois,—comme je n'en doute pas il sera démontré clairement par l'ancien secrétaire de la guerre, l'ancien secrétaire d'Etat et votre honoré sénateur, Elihu Root—lorsqu'il fit cette guerre il l'a faite parce qu'il ne pouvait agir autrement. Si ce n'eût été de ses amis, les Hurons et les Algonquins, il n'aurait pas eu d'amis du tout, et lorsque les Hurons vinrent à lui et lui demandèrent de venir à leur secours, il a dit qu'il irait parce qu'ils lui avaient rendu des services et il demanda à plusieurs de sa suite s'ils viendraient, et très peu seulement le trouvèrent agréable, deux seulement vinrent et le reste demeura en arrière. Et qu'arriva-t-il? Ces Indiens dirent: ceux-là, ce ne sont pas des hommes; ils viennent faire la guerre, et ils ne font la guerre qu'aux castors et aux peaux. Mais dans une circonstance mémorable Champlain montra qu'il ne voulait pas avoir de querelles inutiles, car d'abord lorsqu'il découvrit ce lac, il regarda des deux côtés, au New-York et au Vermont, et il découvrit les deux ensemble et en même temps. (Rires et applaudissements.)

Maintenant pour vous adresser la parole j'ai très peu de qualités, j'en ai une ou deux, l'une comme représentant de la France et l'autre en ce que dans cette partie du pays, où il y a tant de Canadiens de sang français—eh bien, je puis dire que je parle le langage canadien; je le parle, et si vous me le permettez, je vous le montrerai immédiatement.

L'ambassadeur prit alors la parole en français, disant que la France se souvient toujours de ses fils, qui parlent encore sa langue en Amérique, et qui ont conservé leur caractère national. Il

félicite les Canadiens de leur esprit de constance et de leurs vertus familiales qu'il a été à même de constater au cours d'un récent voyage qui l'a conduit de la Californie jusque dans l'Etat de Washington, et où il a rencontré de nombreux Canadiens français, chefs de familles nombreuses. Les Canadiens français, s'écrie-t-il, ont conservé toutes les bonnes qualités de leurs ancêtres français, et des vertus que trop de Français d'aujourd'hui ont perdues. Les Canadiens français font bien de se multiplier, car la terre est aux vivants. L'ambassadeur leur souhaite de prospérer et de rester fidèles à la France, qui les aime, comme ils l'aiment.

Puis il conclut en anglais, disant:

Maintenant je me retire, et j'aurais dû me retirer plus tôt, renouvelant simplement, au nom de la République française, l'expression de notre gratitude pour ce qui a été fait en cette terre amie des Etats-Unis pour honorer la mémoire de notre grand Français, Samuel Champlain. (Applaudissements.)

TOAST: "LE CANADA"

Réponse de M. R. Lemieux, directeur général des postes, au banquet à Plattsburgh, le 7 juillet

Monsieur le Président, Excellence, Mesdames et Messieurs:

Permettez-moi, au début même, de vous remercier cordialement de m'avoir ménagé l'honneur et le plaisir d'être présent au milieu de vous en cette circonstance. Pareilles manifestations établissent d'heureux liens internationaux, font naître et développent la bonne entente et les sentiments d'amitié entre peuples. C'est donc un grand honneur et un véritable bonheur pour moi d'occuper une modeste place dans l'important programme de vos fêtes. Toute autre raison à part, l'honneur qui m'est accordé de rencontrer le premier magistrat de votre grande république suffit, à mes yeux, pour me rendre cette circonstance à jamais mémorable. Non pas, certes, que M. le président Taft soit un étranger pour moi ou pour le peuple canadien en

général, car, abstraction faite des premières figures de notre propre gouvernement, nous, Canadiens, portons le plus vif intérêt au grand citoyen auquel, de quatre ans en quatre ans, vos suffrages confient les destinées d'une population de quatre-vingt-dix millions d'hommes que la communauté d'origine rapproche de notre peuple. A nos yeux, ces périodiques manifestations de vos volontés figurent dans l'histoire au nombre des plus frappants exemples du sage et judicieux emploi que savent faire de la liberté des hommes libres, exemples qui n'ont de parallèle que dans la facilité avec laquelle, grâce à notre mécanisme gouvernemental quelque peu différent du vôtre, nous pouvons choisir nos gouvernants et nous orienter vers nos propres destinées.

C'est ainsi que nous avons appris à connaître M. Taft presque aussi intimement que si nous le comptions parmi nos propres nationaux; c'est ainsi que nous avons appris à l'admirer et à le respecter. Nous l'avons suivi au cours de son illustre carrière comme avocat, juge, diplomate, homme d'Etat et nous nous sommes réjouis avec vous quand les précieux services qu'il a rendus à l'Etat et à l'humanité lui eurent valu le plus insigne honneur qu'il soit donné à un peuple de conférer.

Reportons maintenant notre pensée vers les grandes solennités qui nous réunissent en ce moment. Ai-je besoin de vous dire combien ma fierté s'honore du fait que mes ancêtres sont venus de cette "doulce" et chevaleresque terre de France, d'où partit le grand navigateur, qui, il y a trois siècles, fut le premier des européens dont le navire sillonna les eaux du beau lac Champlain?

Il y a un an, nous célèbrions, au Canada, le troisième centenaire de la vieille cité de Québec, fondée par Champlain, et qui réclame ainsi le titre de cité-mère du Dominion.

Ne vous étonnez pas que les Canadiens aient été fiers et heureux d'honorer la mémoire de Champlain et que nos compatriotes de sang anglais aient rivalisé d'enthousiasme

avec leurs concitoyens d'origine française pour rendre hommage à l'intrépide marin français, fondateur d'une nation. Comment pourrions-nous ne pas contempler avec un légitime sentiment de fierté nationale l'œuvre de cet homme qui a veillé avec une si paternelle sollicitude sur le berceau de cette petite colonie de Québec? Comment ne pas admirer l'indomptable courage et l'héroïque persévérance de l'homme qui, vingt fois, traversa l'Atlantique, à une époque où un seul trajet était une aventure propre à faire frémir les plus audacieux? Ce n'était pas alors un voyage luxueux de six jours à peine sur d'immenses et solides paquebots, palais flottants, dotés de toutes les améliorations modernes, riches installations, menus recherchés, lumière électrique, journaux, marconigrammes; c'était des mois entiers écoulés dans de frêles navires de soixante ou quatre-vingts tonneaux, dans toute la gêne et au milieu de tous les dangers, inévitable cortège de pareille navigation. Soit qu'on envisage dans Champlain l'explorateur, l'apôtre, le soldat, l'homme d'Etat ou même l'historien, son nom brillera toujours dans les fastes d'Amérique comme un des héros de la civilisation sur ce continent.

Nul n'a eu au même degré que Champlain la claire vision des grandes destinées réservées à l'Amérique. Il est donc naturel et convenable que les populations des Etats-Unis se joignent au peuple canadien pour célébrer ce troisième centenaire. A la genèse même de leur histoire, l'existence des deux peuples est pour ainsi dire entrelacée, ils nouent les relations de la nature la plus intime et la plus étroite.

Ce fut des Etats-Unis, il y a plus d'un siècle, que partit le premier contingent d'immigrés qui vint grossir le chiffre de notre population, et ce noble groupe devint la souche de la race anglaise au Canada. Les années s'écoulèrent et au cours de la dernière génération les nouvelles et fertiles régions de l'Ouest attirèrent avec la puissance de l'aimant toute une légion de robustes jeunes Canadiens, enfants

d'Ontario, animés de l'esprit du progrès, en même temps que se déversait dans les grandes villes manufacturières de la Nouvelle-Angleterre tout un flot de population sorti de Québec et des provinces Maritimes. Nous vous rendions ainsi, avec usure, la population dont vous nous aviez fait le prêt à l'origine même.

Ces Canadiens, nous le constatons avec orgueil, ont trouvé leurs voies dans toutes les carrières que leur offrait votre pays et partout ils ont joué un rôle utile. Ils constituent actuellement un des plus importants éléments ethniques de l'immense population de votre République.

Aujourd'hui c'est encore l'étoile du Canada qui est à l'ascendant et c'est encore vers nos parages que s'oriente le mouvement de votre population. Il y a cinq ou six ans que, de vos Etats de l'ouest, commençait à se déverser au-delà de la ligne frontière vers les prairies de notre Ouest canadien, récemment ouvertes à la colonisation, tout un flot d'immigrants que nous avons accueillis à bras ouverts, et, d'année en année, ce flot s'est tellement grossi des eaux tributaires recueillies sur son passage que, l'an dernier ou il y a deux ans, il s'est transformé en un puissant torrent qui ne cesse de rouler ses ondes impétueuses à travers les régions encore inoccupées de l'occident canadien qui vont ainsi se peuplant de cultivateurs aisés et experts dans l'art agricole, au chiffre annuel de soixante à soixante-dix mille. En présence de ce flux et de ce reflux de population, est-il étonnant que nos relations soient si étroites et marquées au coin d'une intimité qui se rencontre rarement chez des peuples voisins?

Trouverait-on ailleurs au monde deux pays comme les Etats-Unis et le Canada, entre lesquels existe une telle multiplicité de rapports internationaux, d'intermariages, d'échanges de visites entre amis, de prêts et d'emprunts entre les banques; deux pays, dis-je, où les journaux luttent à armes si courtoises, et où se rencontre pareille similarité

dans les relations sociales et commerciales; deux pays où les opinions, l'éloquence parlée et écrite, la littérature, les cultes, bref, tout ce qui constitue l'ensemble de notre vie quotidienne, d'année en année, offre une aussi étroite connexité que celle qui existe entre votre peuple et le nôtre?

Jamais encore, l'excellence, la cordialité des relations entre les deux peuples n'a été plus prononcée qu'aujourd'hui. En thèse générale, je ne sache pas que ces relations laissent à désirer; mais, pour notre propre compte, nous sommes bien décidés à ne rien faire qui puisse en atténuer la cordialité.

Quant à la situation commerciale, elle est susceptible de développement, et infailliblement ce développement devra prendre de vastes proportions. Quand on songe qu'il y a aujourd'hui au Canada sept millions d'habitants dont le genre de vie est presque similaire au mode d'existence des citoyens des Etats-Unis et qui, dans l'ensemble, jouissent d'autant de confort et de prospérité que tout autre groupe semblable de population au monde, il n'y a rien de chimérique à affirmer que nos achats annuels chez vous devraient atteindre le chiffre de $50.00 par tête de notre population. Ce serait encore là une bien minime fraction de notre dépense annuelle. Et si nous achetons chez vous jusqu'à concurrence de ce chiffre, assurément, nous devrions vous vendre des marchandises à peu près dans la même proportion; or des achats et des ventes jusqu'à concurrence de $50.00 par tête, pour une population de sept millions d'habitants, représenteraient un commerce global de près de $700,000,000. L'année dernière, notre commerce global avec les Etats-Unis a atteint le chiffre de $324,169,425 et les deux tiers de ce chiffre représentent nos achats chez vous. Certes, vous en conviendrez, la situation commerciale est susceptible de développement ici, et ce développement du commerce aurait pour résultats l'accroissement de la prospérité pour les deux pays et la création de relations plus étroites et plus intimes entre les deux peuples.

En effet, on ne saurait commercer avec un peuple sans le connaître et on ne cherche pas querelle aux clients avec lesquels on fait pour un gros chiffre d'affaires. Multiplions donc nos relations commerciales et resserrons nos liens d'amitié, comme il sied à des peuples intelligents que rapproche la communauté d'origine et de langue, dotés, en outre, d'une littérature en commun. Quant aux différends —mais, je me trompe, "différends" n'est pas le mot propre —quant aux questions de réglementation qui peuvent surgir entre nous, il va sans dire qu'il faut les soumettre à l'arbitrage, comme nous le faisons en ce moment: au cours de l'année, nous avons déjà signé cinq traités et le sixième est à l'étude, chaque nouvel arbitrage, chaque nouveau traité créant un nouveau lien entre les deux peuples.

Je ne sais trop si on ne pourrait pas affirmer, comme l'ont prétendu certains érudits en matière d'histoire, que ce sont les Etats-Unis qui, dans une certaine mesure, ont provoqué chez nous, Canadiens, les premières manifestations de la vie nationale.

Votre grande révolution ouvrit de nouveaux horizons sur les affaires à tous les intéressés, et notre première forme de gouvernement autonome au Canada, remontant jusqu'en 1791 suivit de près la création de votre République. Il est difficile de saisir et de rattacher tous les fils de l'histoire; mais la lutte que vous avez soutenue, sous la direction de ces maîtres esprits, Washington, Franklin, Jefferson, Hamilton, lutte marquant une grande étape dans votre vie nationale, a, sans doute, exercé son influence et eu son retentissement sur les nouvelles colonies canadiennes que la France venait de céder à la Grande-Bretagne. En tout état de cause, c'est alors que fut jetée dans le sol la semence de la vaste confédération qui germa plus tard et qui s'étend aujourd'hui de l'Atlantique au Pacafique. C'est alors que nous fîmes notre premier pas en matière de gouvernement autonome; puis, au cours des années, se succédèrent, non

pas sans que nous nous soyons heurtés contre de graves obstacles, d'autres démarches qui nous assurèrent notre pleine et entière autonomie dans toutes les affaires de notre ménage national.

L'ardu problème des pouvoirs d'ordre fiscal fut bientôt définitivement solutionné et comme nous le savons maintenant, c'était bien la seule solution possible: concession d'une parfaite autonomie fiscale, comportant nécessairement le droit de mettre la Grande-Bretagne sur un pied d'égalité à l'égard des autres pays devant l'impôt, autonomie dont nous nous sommes servis depuis un certain nombre d'années pour faire un accueil privilégié aux marchandises de la métropole sur nos propres marchés.

Vint enfin, il y a une quarantaine d'années, le couronnement de notre édifice politique par la confédération de nos provinces demeurées jusque-là dispersées et sans cohésion, et c'est de là que date réellement l'entrée de vos voisins du nord dans leur carrière comme nation.

Nous vous avons parfois donné de nos nouvelles, depuis cette époque. Aujourd'hui, la circonstance me prescrit la brièveté, aussi bien ne tenterai-je pas de vous mettre sous les yeux un tableau complet du Canada actuel, mais puisque le "toast" auquel j'ai l'honneur de répondre, "Le Canada" m'y convie, vous me pardonnerez bien si je vous invite, en terminant, à jeter un coup d'œil sur ce que nous faisons et ce que nous nous proposons de faire, pour le développement du merveilleux héritage qui nous est échu en partage. Depuis plus de vingt ans, un grand réseau transcontinental relie l'extrême Est à l'extrême Ouest; l'ouverture de cette grande artère a imprimé une énorme impulsion au commerce, aux transports de tout genre, aux voyages, à la civilisation; elle a révélé à notre propre peuple et au monde entier la richesse de notre domaine national et l'immensité des ressources à développer. Il y a vingt ans, la construction de ce réseau semblait être notre suprême effort. Nous

étions presque épouvantés de notre audace. Nous soupçonnions à peine la puissance latente de nos ressources infinies. Aujourd'hui, tout est changé; les années de prospérité et de développement nous ont donné une foi robuste en nous-même et inspiré confiance en nos propres forces. Au lieu de nous contenter d'un seul transcontinental, il nous en a fallu un deuxième et un troisième, et, en ce moment, les trains circulent sur les trois réseaux. Dans un an ou deux, ces trois rubans d'acier avec leurs innombrables raccordements et lignes tributaires auront littéralement couvert notre vaste domaine septentrional des mailles de leurs réseaux.

Nous avons ouvert des foyers à des centaines de mille immigrants recrutés dans le vieux monde et à des centaines de mille colons venus de votre propre pays. Nous avons édifié nombre de villes populeuses et prospères en des endroits dont l'existence, il y a vingt ans, dix ans et même il y a cinq ans à peine, n'était connue que de l'explorateur et du trappeur. Nous avons créé de grands ports maritimes sur l'Océan Pacifique; nous voulons maintenant créer un autre port au centre même du continent et à l'avenir, effectuer nos transports de grains par voie maritime de nos immenses champs producteurs de blé jusqu'à Liverpool.

Nous le savons, le développement de nos immenses ressources n'est qu'à son début; et, il est presque impossible de tracer des limites aux champs ouverts à notre activité nationale, aux sommets qu'il est possible d'atteindre, à la somme de bonheur que nous pouvons apporter à l'humanité, pourvu que nous ayons foi en nous-mêmes et que nous orientions tous nos efforts vers l'accomplissement des belles destinées qui sont évidemment réservées à notre pays. Mais nous ne saurions réaliser cet objectif qu'en travaillant de concert avec vous, en coopérant avec notre voisine et amie, votre grande république, dont l'exemple a déjà exercé une si puissante influence sur nous et stimulé en tous sens notre

activité. En travaillant, côte à côte, à l'ombre du drapeau honoré et aimé, à l'application des nobles idéals, que nous avons hérités d'ancêtres ou puisés dans une littérature qui sont pour les deux peuples un même objet d'orgueil et d'intérêt, nous aurons augmenté la somme du véritable bien-être de notre peuple et celle du bonheur de l'humanité.

Les fêtes du 8 juillet à Burlington

Les fêtes du troisième centenaire de la découverte du lac Champlain ont passé, du soir au lendemain, de l'Etat de New-York à celui du Vermont. Les fêtes de Plattsburgh, après celles de Crown Point et de Ticonderoga, ont marqué l'apogée et le couronnement de la célébration sur la rive gauche du lac. Maintenant, dans les



Faveur de M. Lynn M. Hays, de Burlington, Vermont

L'entrée du parc Ethan Allen

jours qui vont suivre, le Vermont va tenter d'éclipser son rival. Car ces deux Etats se jalousent sur bien des sujets. Actuellement, ils se disputent chacun l'honneur d'avoir le premier été foulé par Champlain.

Mais, aujourd'hui, la rivalité est amicale, et ne tend qu'à faire mieux que le voisin pour honorer le grand découvreur, Samuel Champlain.

A tout seigneur, tout honneur, c'est Burlington, la plus importante des villes vermontoises, qui ouvre la série des fêtes. L'active et progressive métropole du Vermont, si joliment située sur la rive du lac, n'a rien négligé pour le succès de la célébration. Ses larges rues sont décorées à profusion. Des drapeaux étoilés couvrent tous les murs et claquent à tous les mâts. La ville est envahie d'excur-

L'arrivée du président

L'illumination

Le président au Club

La fête à Burlington

sionnistes; toutes les rues débordent de visiteurs, attirés par les fêtes, la revue militaire et le sourire du président Taft.

Le voici justement qui arrive, salué par les applaudissements et les hourras de la foule.

Avec son large sourire, si connu, qui éclaire sa large figure sympathique, il y répond en soulevant son démocratique chapeau de paille. Et c'est délicieux, ce chapeau de paille, qui repose des traditionnels huit reflets autoritaires, dignes et froids.

L'accompagnent les gouverneurs Prouty, du Vermont; Hughes, de New-York; les ambassadeurs Bryce, d'Angleterre; Jusserand, de France; l'honorable Rodolphe Lemieux, ministre des postes du Canada; sir A.-C.-P. Pelletier, lieutenant-gouverneur de Québec; sir Lomer Gouin; l'honorable James-E. Burke; plusieurs membres de la législature de New-York et du Vermont; sénateur J.-B.-P. Casgrain; le colonel H. Verret; le capitaine Pelletier, etc., etc.



Faveur de M. Lynn M. Hays, de Burlington

L'Université du Vermont, à Burlington

Il y eut, sur une estrade en face du square public, où s'écrasaient des centaines de personnes, les discours d'usage.

Le gouverneur Prouty souhaita la bienvenue au président et aux invités, au nom du Vermont, et le maire Burke leur fit les mêmes souhaits au nom de Burlington.

Présentant le gouverneur Hughes, de New-York, le gouverneur Prouty dit que c'était le Vermont qui avait eu l'idée des fêtes, comme de tout ce qui est bon, mais sans l'aide de New-York, elles n'auraient jamais eu le succès actuel. En conséquence, il remercie cet Etat de sa coopération.

Le gouverneur Hughes dit que c'était une grande émotion pour un New-Yorkais de parler sur le sol du Vermont. Il lui était impossible de ne pas reconnaître l'accueil fait par les Vermontais à leur plus cher ennemi. Puis il parla longuement des relations de ces deux Etats.

Le discours du président

Avant les discours

Le président à la revue

La fête à Burlington

M. Jusserand se dit fier de parler aux citoyens du Vermont, car si la France ne fut pas la mère, elle fut la marraine de cet Etat, puisque c'est elle qui l'a baptisée. La France revit en bien des noms de villes, de rivières ici. Car c'est elle qui a semé la semence de la civilisation. Si elle n'a pas récolté tous les fruits, elle en a récolté, ce qui, pour elle, vaut mieux que la possession d'un territoire, l'amitié des Etats-Unis. Il conclut en disant que le rôle d'un ambassadeur c'est de supprimer les obstacles dans le chemin des relations internationales, mais il est heureux de dire qu'il n'en existe pas entre le pays de la Liberté, de l'Egalité et de la Fraternité et le pays de l'unité et de la liberté.

L'ambassadeur Bryce fait un long discours où il passe en revue les grands découvreurs d'Amérique. Il raconte le courage de Champlain dans son entreprise. Puis après un résumé des grands événements, qui se sont succédé en ces territoires, il conclut en disant aux Vermontais d'être fiers de leur Vermont et de le conserver dans toute sa beauté.

L'honorable Rodolphe Lemieux est salué d'applaudissements et son discours d'un beau patriotisme canadien français est celui qui soulève le plus les applaudissements de la foule.

M. Bliss Carman lit alors un poème de circonstance. Très original.

Le discours du président

De belle humeur, le président prononça ensuite, dans la note gaie, un discours très applaudi. Il se déclare fier de compter trois générations d'ancêtres, citoyens du Vermont, car c'est un territoire de rude honnêteté et de vraie liberté. "Je ne suis pas dans le théâtre, dit-il, et je n'avais pas bien compris jusqu'ici ce que c'était qu'une représentation continuelle. Maintenant, je le sais, et il y a toute la différence du monde entre y jouer et y assister. J'ai essayé de supprimer les divergences qui existaient entre le gouverneur du Vermont et celui du New-York, en suggérant une solution au problème du site du futur monument de Champlain. On pourrait créer un bureau composé des ambassadeurs français et anglais et du chef des Etats-Unis et nous pourrons nous engager à ne satisfaire personne. Cela me rappelle le citoyen à qui l'on demandait comment s'épelait le nom du cirque Saskatchuqualie. Il répondit: Les uns l'épellent d'une façon, les autres, de l'autre, mais d'après moi, il n'y a pas de véritable manière de l'écrire."

Il ajoute que la réunion se fait pour louer les vertus d'un explorateur français et féliciter la France de leur avoir donné naissance. Il termine en disant que le caractère unique de cette fête est qu'elle réunit dans un sentiment d'amitié, trois grandes nations: la France, les Etats-Unis et l'Angleterre, sans oublier sa belle fille le Canada.

Après les discours, il y eut défilé et revue des troupes et des sociétés patriotiques. Y ont pris part: le 5e régiment d'infanterie des Etats-Unis, les gardes à pied du gouverneur général d'Ottawa et autres organisations militaires.

Dans l'après-midi, après le lunch au club "Ethan Allen", le président assista pour la première fois à la représentation du spectacle indien "Hiawatha", donnée sur "l'île flottante", près du quai du "Champlain Yacht Club".

Le soir, dans la salle du gymnase de l'université, il y a eu grand banquet en l'honneur du président des Etats-Unis, sous la présidence du gouverneur Prouty.

Les orateurs étaient à peu près les mêmes qu'au banquet de jeudi à l'hôtel Champlain et les discours ont en somme porté sur les mêmes sujets.

Les discours au banquet n'étaient pas encore terminés lorsque le président partit pour prendre le train en route pour Washington, à 10h. 20. M. Jusserand est aussi reparti dans la soirée pour Washington.

* o *

Pendant cette journée inoubliable, la ville de Burlington était toute resplendissante, pavoisée et ornée de décorations, et jamais probablement dans son histoire elle n'a contenu autant d'étrangers.

La fête du 9 juillet à l'île La Motte

Après une semaine de discours, de calvacades et de banquets, les fêtes du troisième centenaire se sont terminées vendredi sur l'historique île La Motte.

Sur les rives boisées de l'île des milliers de visiteurs s'étaient rassemblés pour écouter les discours par le gouverneur Prouty du Vermont, le gouverneur Hughes de New-York, le lieutenant de vaisseau Benoist d'Azy, attaché naval de l'ambassade française à Washington, qui était chargé par l'ambassadeur Jusserand de représenter la France; le R. P. Prével, supérieur des pères de Saint-Edmond, et M. Wendell P. Stafford, juge de la cour suprême du District de Columbia.

M. Henry-W. Hill, de Buffalo, New-York, sénateur de l'Etat, secrétaire de la commission des fêtes, s'était joint au gouverneur Prouty pour recevoir les visiteurs. Quoique fixé depuis longtemps dans l'Empire State, le sénateur Hill est né dans le Vermont et il a passé toute sa jeunesse dans l'île La Motte.

Le discours du gouverneur Hughes

"Je ne puis vous dire combien je suis heureux d'être arrivé à l'endroit d'où Champlain fit sa découverte", a dit le gouverneur Hughes comme introduction à son discours. "Je l'ai cherché pendant toute la semaine. Nous avons commencé par visiter le champ de carnage, puis après avoir entretenu l'orgueil de Plattsburgh et nous être inclinés devant la pompe de Burlington, nous nous trouvons enfin à l'endroit voulu.

Puis, d'un ton plus sérieux, le gouverneur de l'Etat de New-York a ajouté: "Il convenait que nous arrivions à l'endroit dont le nom avec celui de Champlain, a rempli les discours de la semaine et que comme lui nous ne devons jamais oublier."

Le juge Stafford, un autre fils du Vermont, a esquissé, dans son éloquent discours, l'histoire de la vallée de Champlain et il a fait un tableau saisissant des horreurs des guerres de plus de cent ans qui ont ensanglanté ces parages.

Il convenait qu'une parole française se fît entendre à la fin des fêtes. Le choix ne pouvait mieux tomber que sur l'éloquent supérieur des pères de Saint-Edmond, qui a répété le succès oratoire qu'il avait remporté à la fête religieuse de dimanche. *

C'est le révérend John-M. Thomas, président du Middlebury College, Vermont, qui prononça la prière avant le commencement et à la fin des discours. Avant les discours une grand'messe solennelle avait été chantée dans la chapelle du sanctuaire par Mgr Burke, évêque d'Albany, New-York.

L'une des cérémonies les plus impressionnantes de la journée fut le dévoilement d'une tablette sur le bord du chemin, non loin du sanctuaire, dont l'immense socle est érigé sur un monticule faisant face au lac. C'est un don à l'Etat par les femmes des sociétés patriotiques du Vermont, et la tablette porte l'inscription suivante:

En l'honneur du premier blanc qui fortifia cette île en 1666.
En mémoire des sacrifices et de la valeur du colonel Seth Warner
et du capitaine Remember Baker, éminents fils des
montagnes et patriotes.
Et
Pour commémorer la campagne du général Montgomery, qui campa
près de cet endroit avec 1200 hommes en 1777, cette tablette
est érigée par les sociétés patriotiques des
femmes du Vermont.
1909.

Mme Clayton N. North, de Shoreham, régente d'Etat des Filles de la Révolution américaine, présenta le monument à l'Etat, et il fut accepté par le gouverneur Prouty. Le discours de dédicace fut prononcé par le président Thomas du Middlebury College.

Mme Elvira Sarah Warner Parker, de St. Albans, arrière-petite-fille de Ethan Allen, était présente. Elle a placé une couronne sur le monument.

La fête à Vergennes

A Vergennes, Vermont, revient l'honneur d'avoir inauguré les fêtes du troisième centenaire, le 3 juillet 1909. Ici il y a entente cordiale des autorités religieuses et civiles ; sur le même programme, dans la même journée, il y a services religieux, puis spectacles et amusements.

Vergennes est la plus petite et une des plus anciennes villes des Etats-Unis. Perchée sur une colline, à quelques milles du lac Champlain, elle se mire dans les eaux limpides de la rivière à la Loutre (Otter Creek). C'est à trois lieues d'ici que, en 1731, s'élevait, à l'ombre du fort Saint-Frédéric, un village français assez

*On trouvera le discours du R. P. Prevel à la fin de ce livre.

considérable, et il n'y a aucun doute que les Français ont été les premiers à fouler ce sol qui porte aujourd'hui un nom français. Vergennes est le nom d'un comte français, ministre des affaires étrangères en France, qui, comme Lafayette, Rochambeau et tant d'autres vint au secours des colonies américaines alors que la situation en était presque désespérée. En reconnaissance de ce service et pour transmettre son nom aux générations futures, l'Etat du Vermont donna le nom de Vergennes à la petite ville qui venait de recevoir sa charte de la législature en 1788.

Dès les premières années de sa fondation il y eut des Canadiens français à Vergennes ; et, en 1810, un quartier de la ville était appelé "Canadian village". Aujourd'hui les descendants de ces Canadiens français forment un tiers de la population; et, s'il fallait faire l'étymologie de plusieurs noms soi-disant américains, on constaterait peut-être que la moitié de la population de Vergennes est de descendance française.

Mûs par un sentiment de fierté, de respect et de reconnaissance, dès qu'on parla de fêtes en l'honneur de Champlain, les citoyens de l'antique cité furent intéressés. Américains et Franco-Américains, catholiques et protestants, tous étaient prêts à travailler pour faire de cette fête une manifestation digne du grand chrétien et explorateur.

Donc à quatre heures du matin, le 3 juillet, quatre hérauts à cheval parcourent les rues de la ville, annonçant au son du cor l'arrivée du grand jour. A six heures le canon gronde, à neuf heures les cloches de l'église Saint-Pierre carillonnent gaiement et à la même heure une bande de sauvages Algonquins, venus du Canada, reproduisent sur la place publique la danse du Calumet et d'autres danses indiennes. Durant ce temps-là l'église se remplit ; précédés de la fanfare, la société Saint-Jean-Baptiste, les Forestiers Catholiques, la Garde d'Honneur de Rutland, les représentants officiels et les autres invités prennent place dans la nef. L'autel est resplendissant de lumières et de riches fleurs; dans la nef, on aperçoit des banderolles aux couleurs pontificales, et, ici et là, le drapeau Carillon Sacré-Cœur. A dix heures le sanctuaire est rempli d'un grand nombre de membres du clergé. M. l'abbé N. Proulx, curé de Rutland, célèbre la messe; M. l'abbé J.-D. Shannon, curé de Middlebury, agit comme diacre, M. l'abbé O. Lizotte, curé de Fairhaven, comme sous-diacre, et M. le curé Charles Pontbriand, de Lyndonville, comme maître de cérémonies. A l'orgue on chante la messe royale harmonisée de Philie. Le sermon est prononcé en anglais par M. l'abbé J.-A. Lynch, curé de Pittsford, Vermont. Un Français n'aurait pu vanter davantage les rois chrétiens de France, Champlain, Jeanne d'Arc et les pionniers du Canada ; de beaux sentiments, de nobles idées exprimées dans un langage pur et facile, avec une phrase classique. Qu'il est agréable aux Franco-Américains d'entendre, au sortir de l'église, les airs canadiens, rendus pour la première fois dans nos murs par une fanfare américaine ! A Vergennes, un jour de fête, on ne s'arrête pas pour dîner.

La messe est à peine finie que commencent les sports : des joutes de baseball, des régates sur la rivière, des courses, etc. A deux heures a lieu le défilé. C'est un spectacle tel que Vergennes n'en vit jamais ; plusieurs fanfares, des sociétés religieuses et ci-

viles, tant de Vergennes que des villes voisines, et des chars allégoriques. Quelles belles scènes! C'est Champlain recevant sa commission à la cour du roi de France, c'est Champlain remontant le lac, c'est le comte de Vergennes avec Lafayette et Washington, c'est Columbia en 1909 ! A trois heures, dans le parc, discours et chants patriotiques. M. le curé Vézina présente les orateurs. L'honorable John Barrett, de Washington, directeur du Bureau International des Républiques américaines, par le éloquemment du merveilleux développement de l'Amérique depuis 1609. Plusieurs hommes éminents lui succèdent : le sénateur W. Stewart, l'honorable D.-J. Foster, membre du Congrès, et le juge Bliss. Un chœur composé de 250 voix, sous la direction du professeur Mannès, de New-York, fait entendre "Champlain", une cantate composée pour cette fête, puis tous chantent "America".

Au banquet du soir, c'est l'honorable F.-L. Fish qui préside. Le lieutenant-gouverneur Mead répond à la santé du Vermont ; le révérend Thomas, président du collège de Middlebury, est très intéressant dans ses remarques sur Champlain. Le sénateur Stewart, un vieillard octogénaire, est un orateur plein de feu et reçoit beaucoup d'applaudissements. L'honorable D.-J. Foster répond au toast "le Président des Etats-Unis" ; M. le curé Vézina: "Our celebration", et M. H.-H. Branchereau: "The French race, what it has done for America". C'est un régal littéraire et lorsque sonne l'heure de la séparation, c'est avec regret qu'on se quitte. A l'extérieur, c'est un spectacle féérique : mille lampes de couleurs variées illuminent les arches, les maisons sont illuminées, dans les airs des fusées volantes filent dans toutes directions. Longtemps on contemple ce spectacle éblouissant puis, peu à peu, les gens rentrent chez eux, fatigués, mais fiers de leur petite ville.

(L'abbé) Louis-Albert Vézina

Président du Comité exécutif de la fête.

LA FÊTE À CARILLON

Le lundi 5 juillet*

C'est peut-être à Carillon, dans ce lieu dont le souvenir, grâce aux vers de Crémazie, chante dans toutes les mémoires canadiennes, joyeux parce qu'il rappelle une victoire, et triste parce que ce fut la dernière de Montcalm, qu'a eu lieu la fête la plus émouvante et la plus symbolique de toutes celles qui se sont succédé à l'occasion du troisième centenaire de sa découverte, à tous les endroits historiques, sur les deux rives du lac Champlain.

C'est la Société historique de Ticonderoga qui a eu cette excellente idée d'organiser une fête sur le site même du champ de bataille de Carillon. A cet effet, elle lança des invitations aux différentes sociétés anglaises et françaises de la Nouvelle-Angleterre et lundi après-midi, le 5 juillet, la célébration se faisait à Carillon. Préparée à la dernière heure, la fête fut très simple, et peut-être à cause de cela, plus pathétique et plus impressionnante. Pas de fanfare, pas de parade, seulement quelques discours évocateurs du passé, et cela suffisait à faire vibrer les cœurs, dans ce lieu si éminemment historique, où dorment dans leur gloire les vainqueurs de Carillon.

La fête eut lieu sur le champ de bataille même. Le président de la Société historique, le docteur W.-A.-E. Cummings, qui fut l'âme dirigeante de la célébration, n'ayant pu s'y rendre qu'au dernier moment, ce fut M. William Wallace Jeffers qui prononça le discours de bienvenue.

---

*Le récit de la fête à Carillon est tiré en partie des comptes rendus publiés dans le "Canada", de Montréal, et l'"Opinion publique", de Worcester, Massachusetts.

Le discours de bienvenue

"Au nom des citoyens de Ticonderoga, la Société historique de Ticonderoga vous souhaite la bienvenue sur ce champ de bataille. Nous vous souhaitons la bienvenue, parce que nous sommes chez nous et que vous êtes nos hôtes. Nous ne réclamons point un droit exclusif à ce champ de glorieuse mémoire. Beaucoup d'hommes ont bravement combattu ici et y sont morts noblement. Les pionniers américains, les soldats anglais, les montagnards écossais et les Français vaillants ont sanctifié ce lieu par des actions g.o-rieuses. Au point de vue de l'histoire, ce terrain vous appartient à vous, nous appartient à nous, appartient à tout homme dans les veines duquel il coule du sang français, écossais, ou anglais, ou qui se plaît à honorer de nobles actions.

"Nous sommes réunis ici aujourd'hui, non pas pour nous glorifier du succès des armes françaises, décidemment pas pour nous réjouir de la défaite des Anglais et du terrible massacre des valeureux Ecossais; mais pour rendre un tribut d'honneur au plus grand des héros de Ticonderoga, l'organisateur habile, l'exécutif puissant, le chef intrépide, le chrétien pieux—MONTCALM.

"Et comme il a érigé ici un témoignage d'action de grâces pour la victoire qu'il a remportée par les armes, puissions-nous élever cet emblème sacré, non seulement en souvenir de sa valeur et de sa piété, mais aussi comme action de grâces pour les victoires de la paix, pour les milliers de foyers heureux qui parsèment les bords de ces lacs où s'alimente le Saint-Laurent, et pour ces sentiments d'amitié sacrés qui nous permettent de nous assembler ici animés d'une même pensée.

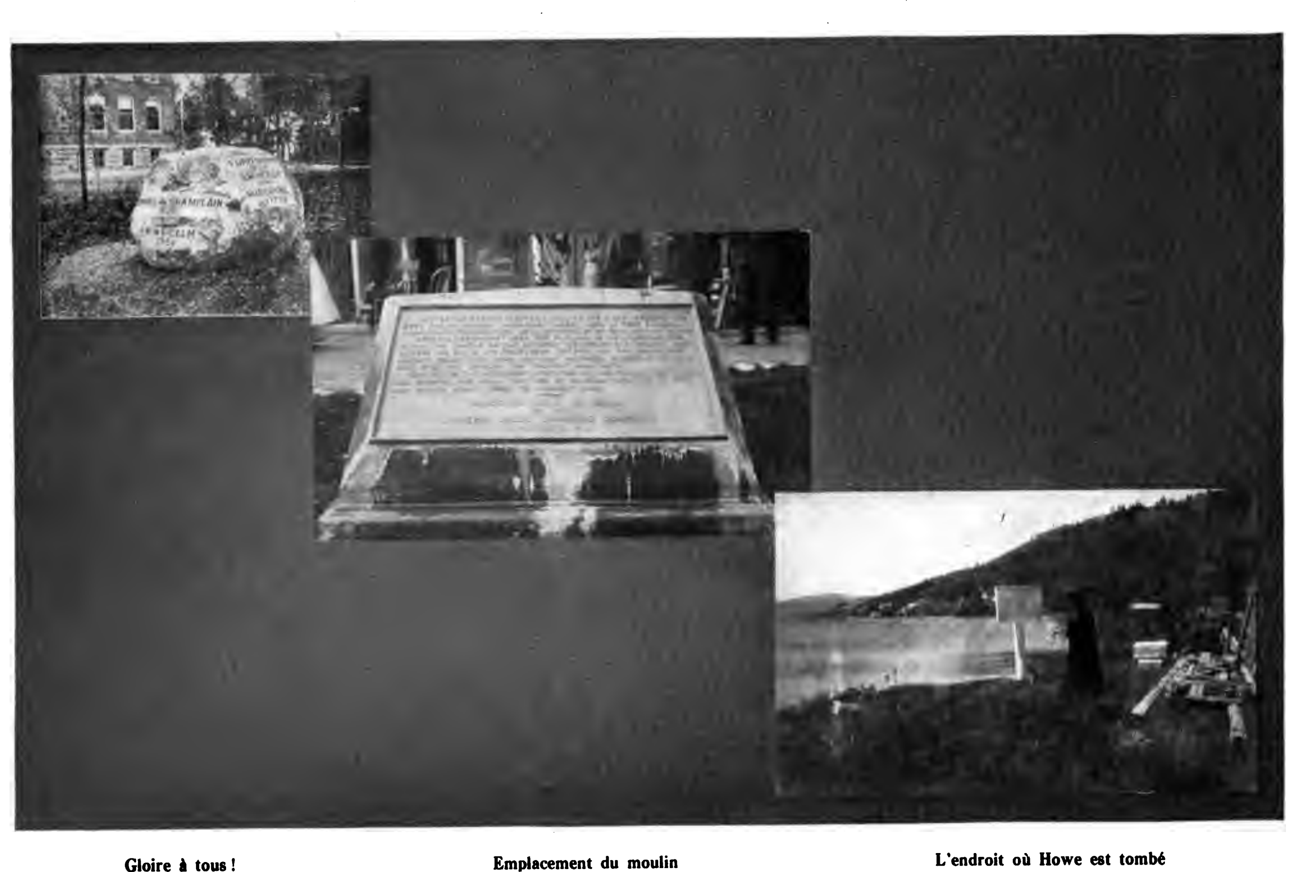
"Hommes, qui avez la foi et la langue de Montcalm et de Champlain, nous vous recevons à bras et à cœur ouverts."

Après la cérémonie de la bénédiction de la croix, qui est racontée ailleurs, Mme Francis Chapman Slason déclama un poème anglais, déclamation qu'elle précéda de la légende suivante:

Le poème anglais

Ce poème, écrit par le révérend Richmond Herbert Gesner, d'Oswego, New-York, dit Mme Slason, parut d'abord dans le "Transcript" de Boston le 27 janvier 1904. Il fut inspiré par la légende suivante, qui est sans doute connue de tous ceux au moins qui habitent cette localité.

"On raconte que les soldats de Montcalm, campés au dedans de ces murs historiques, prenaient grand plaisir à écouter le gazouillis des eaux du lac George coulant dans l'escarpement rocheux à un mille plus loin, et le bruit musical que faisaient les eaux à cette distance suggéra à ces soldats français le nom de "Carillon", ce qui signifie le son combiné de plusieurs cloches, nom qui sera à jamais associé avec ces murs si chers à tous ceux qui aiment l'histoire.



Gloire à tous ! — Emplacement du moulin — L'endroit où Howe est tombé

Las pierres commémoratives à Ticondéroga

"Lotbinière, à qui il est fait allusion dans le poème, était cet ingénieur français sous la direction duquel la forteresse fut érigée en 1755.

"Petonbonque était le nom indien du beau lac Champlain."

Voici maintenant le poème de

CARILLON

A hundred fifty years ago,
   Along Petonbonque's tide,
A gallant band of Frenchmen sailed
   To humble England's pride.

A rocky steep that looked abroad,
   Where Champlain's waters shone,
They circled with a bristling fort
   And called it Carillon.

Whence came the name so sweet and dear
   To peaceful hearts in France?
Why chose these soldiers of Montcalm
   This name of old romance?

Perchance that man magnificent,
   Victim of war's mischance,
Recalled the days of sunny youth
   In loved but distant France.

Perchance through chambers of his soul
   The childhood mem'ries rolled,
How far away the Angelus
   At morn and even tolled.

Thus, Carillon, sweet chime of bells,
   Thy vibrant name was won
From land-locked waters thund'ring down
   Like boom of distant gun.

And oft as undulating notes
   Stole 'neath the mountain's brow,
They mingled with the winds that swept
   Through pines with sobbing sough.

So, though with sad, prophetic voice,
   Thy rushing waters told
Of savage wars' vindictive glut
   And race-hate uncontrolled;

Still, Carillon, thy name shall last
   And thine, Lotbinière,
A mem'ry of the mighty strife,
   That thrilled the nations there.

Vint ensuite une improvisation, en anglais et en français, par M. Hugo-A. Dubuque, ancien président de la Société historique franco-américaine.

Le discours de M. Dubuque

M. Dubuque commença par remercier M. Pell, le propriétaire du terrain, d'avoir eu l'amabilité d'accorder le privilège de revenir visiter le site historique de Carillon. Il remercia aussi Mme Pell qui fut, dit-on, l'inspiratrice de la noble idée de restaurer l'ancien fort et les autres travaux militaires.

L'orateur expliqua ensuite que la réunion du jour avait pour but de reconnaître la valeur des faits d'armes accomplis à cet endroit par des Américains, qui avaient assez de largeur de vues pour les admirer, sans faire revivre les hostilités d'autrefois. Cependant, les Américains d'origine française ne seraient pas des hommes, s'ils n'étaient pas particulièrement orgueilleux de la victoire de Montcalm, à la tête des hommes de leur race. Les efforts du marquis représentant alors la force militaire de la France, tendaient à la conservation de l'œuvre à laquelle Champlain s'était dévoué. Le nouveau monde, dit-il, doit une dette éternelle de reconnaissance à la France pour l'œuvre sublime accomplie par ses soldats, ses découvreurs et ses missionnaires. Les Franco-Américains sont plus fortement attachés à la république américaine, parce qu'en ouvrant les pages de l'histoire de notre nouvelle patrie, nous y trouvons les souvenirs impérissables de l'héroïsme et des grands exploits de nos ancêtres.

M. Dubuque dit ensuite qu'il allait ajouter quelques mots en cette langue que parlait Lafayette, l'ami de Washington, et dont se servait Rochambeau pour mener ses hommes au combat.

Carillon, dit-il, est un endroit de pèlerinage, où le silence convient mieux que les paroles impuissantes à exprimer les émotions, qui nous étreignent quand on foule ce sol sanctifié par le sang des héros français. L'émotion que je ressens me rappelle celle qui m'a fait monter les larmes, en visitant à Québec la chapelle des Ursulines, où reposent les restes de Montcalm. Là, c'était la patrie malheureuse, qui passait devant mon esprit, ici c'est la patrie triomphante, dont le souvenir nous a aidé à supporter les malheurs qui ont suivi la bataille de Carillon. De cette journée, nous en garderons un souvenir mémorable, car, en ce jour, nous avons foulé le sol sacré de Carillon, et respiré l'air de victoire de Carillon; car désormais, de nouveaux liens nous unissent au passé et de nouvelles inspirations réchauffent notre patriotisme. Le sol sacré est à jamais béni, lui qui a vu le relèvement de notre puissance militaire et qui nous est un gage de progrès et d'avenir

C'est au secrétaire de la Société historique, M. J.-Arthur Favreau, qu'avait été dévolue l'agréable tâche de remercier la Société historique de Ticonderoga de la générosité dont elle avait fait preuve en organisant la réunion de ce jour. M. Favreau avait aussi été prié de préparer une étude historique en anglais sur le combat de Carillon, ce qu'il fit en puisant ses renseignements dans les ouvrages de Parkman, Fiske, Thwaites, Butler et Rogers, et surtout dans un important travail qui venait de paraître à Paris, ''Montcalm au Combat de Carillon'', publié sous les auspices de la Section historique de l'état-major de l'armée française, par le capitaine Maurice Sautai.*

*C'est à l'esprit d'initiative d'un collègue de la Société historique franco-américaine, M. Louis-Joseph Jobin, libraire, que l'auteur doit d'avoir pu se procurer le premier exemplaire de ce travail venu en Amérique.

Voici la péroraison de ce discours:

Le discours de M. Favreau

"Quinze mille hommes avaient fui devant trois mille. Le Canada était sauvé pour le moment. La victoire de la petite armée française tenait tellement du prodige que Montcalm et ses soldats l'attribuaient, avant tout, à l'intervention divine, au doigt "marqué de la Providence". Aussi, le 12 juillet, le général français fit prendre les armes à ses bataillons et chanter un Te Deum en action de grâces sur le théâtre même du combat."

Après avoir été témoin de la cérémonie d'aujourd'hui, qui niera la beauté et la grandeur de cette autre cérémonie, au milieu de la forêt vierge,—où retentissaient hier encore les cris passionnés des combattants,—rendue maintenant au silence et au repos; en pleine vue de ces lacs et de ces rivières, dont les eaux transparents,—hier encore fouettées par les bateaux et les canots de l'ennemi qui montait à l'assaut,—mais qui coulaient maintenant paisibles entre ces rives qui,—quoique vertes d'une puissante végétation,—étaient encore toutes rougies du sang de ceux qui étaient tombés au champ d'honneur!

Et pour commémorer davantage sa victoire, Montcalm fit planter sur le champ de bataille une grande croix avec cette belle inscription, qu'il avait lui-même composée.

. . . .

Telle fut, Messieurs les membres de la Société historique de Ticonderoga, la croix dont vous avez érigé le fac-similé en ce jour. Et tel est le récit du combat de Carillon, de ce mémorable 8 juillet

1758, que le monument dû à votre générosité rappellera longtemps au visiteur qui viendra fouler les rives de ce beau lac, où,

> "To win this virgin-land,—a kingly quest,—
> Chivalric deeds were wrought;"

de ce même lac dont le même poète dit:

> "Long by thy marge and on thy placid breast,
> The Gaul and Saxon fought."
>
> (Tuckerman).

Mais bien que cette croix rappellera éloquemment la courte époque où la bannière aux fleurs-de-lys flotta en triomphe sur ces lieux, ces jours de Carillon.

> "Où, sur le drapeau blanc attachant la victoire,
> Nos pères se couvraient d'un immortel renom,
> Et traçaient de leur glaive une héroïque histoire."
>
> (Crémazie).

Nous pouvons, nous les fils des Gaulois, nous unir avec les descendants des Saxons en de sincères actions de grâces qu'aujourd'hui,

> "Far above the sun-lit ripple,
> Soars the eagle in his might,
> Over cove, and crag, and headland,
> High above the beacon light."
>
> (Harbaugh).

Et il est digne et juste que les fils des Gaulois et ceux des Saxons, jetant le voile de l'oubli sur les luttes fratricides du Vieux-Monde, s'unissent aujourd'hui en cette célébration, comme ils se tiennent côte à côte dans la lutte pour le pain quotidien. C'est le commissaire de l'instruction publique de votre Etat du New-York qui écrivait:

> Les nations sont plus raisonnables, et heureusement les guerres ne sont pas aussi fréquentes qu'autrefois. La France, notre adversaire des premiers temps et notre amie depuis longtemps, compte beaucoup de dignes descendants dans la vallée du lac Champlain; et à eux nous exprimerons la gratitude que nous devons pour le secours vital que leur mère-patrie donna à notre cause en souffrance."

Il est bon que les descendants des deux races qui ont les premières foulé cette terre historique,—et l'ont recouverte de leurs os,—il est bon que les Anglais et les Français se rencontrent, non seulement pour rappeler un passé dont ni les uns ni les autres n'ont lieu de rougir, mais aussi pour mieux se connaître et mieux comprendre que les uns et les autres participent,—et ont participé depuis trois siècles!—à la fondation d'une grande nation.

Messieurs de la Société historique de Ticonderoga, nous croyons fermement, nous qui faisons partie de la Société historique franco-américaine, que, en dépit de l'issue de la GUERRE DE CENT ANS, la race française a joué un rôle qui n'est pas à dédaigner dans la formation et l'évolution du peuple américain, et que le génie de la France vit encore et vivra longtemps encore dans ses institutions, pour son plus grand bien et spirituel et intellectuel.

C'est un romancier anglais qui écrivait (Gilbert Parker, dans "Seats of the Miighty"):

> La France est un fait aussi opiniâtre que votre nature, à vous Anglais; car outre l'opiniâtreté et votre Shakespeare, vous avez peu de chose. Chez les nobles, comme chez les paysans, l'esprit de la France ne change jamais,—il est toujours le même, il est pour toujours. Vous, les Anglais, ni personne autre, vous ne pouvez souffler cette chandelle qu'est le génie de la France... Le génie de la France est la chandelle de l'Europe, et c'est vous, les Anglais, qui lui servirez d'écran contre les vents qui chercheront à l'éteindre."

Ces paroles étaient censées s'adresser à un Anglais, au temps de Carillon. Auraient-elles le même son de vérité aujourd'hui si on les répétait à un Américain d'origine anglaise? De fait, il faudrait les qualifier quelque peu; car, grâce au fait que le génie de la France est resté la chandelle de l'Amérique aussi bien que de l'Europe, nous avons plus que Shakespeare dont nous puissions nous enorgueillir aujourd'hui, nous Américains.

Ah! ne fût-ce le génie de la France, puisé en maint tome poudreux, peut-être que le doux chantre de Cambridge (Longfellow) n'eût pas entonné des notes si charmeuses; peut-être que l'aimable "Autocrat of the Breakfast Table" (Oliver Wendell Holmes) n'eût pas amusé tout un continent avec ses joyeuses boutades et ses gais récits; peut-être que l'auteur du "Raven" (Edgar Allen Poe) n'eût pas fait frissonner le monde entier avec ses nouvelles enfiévrées et ses poèmes troublants; peut-être que le grand Parkman lui-même n'eût pas écrit ces pages émouvantes, qui attestent, bien plus éloquemment que je ne le pourrais faire, toute la force, et la puissance, et tout l'éclat de cette chandelle qui ne doit jamais s'éteindre!

"Unissons-nous donc, fils des Gaulois et des Saxons—et des Celtes, aussi, M. le président,—côte à côte à l'ombre de cette croix—sans oublier le passé, mais le regard fixé sur l'avenir,—gardant de tendres souvenirs des drapeaux des jours d'antan, mais ne reconnaissant de l'allégeance qu'à un drapeau seul;—unissons-nous dans la prière que, de même que les pierres lancées aux vents par le roi Deucalion sont devenues les hommes d'une race nouvelle, de même puissent le sang que nos pères ont répandu sur cette terre et les os qu'ils ont semés dans ces lieux, germer et produire,—si ce n'est pas déjà fait,—une perpétuelle moisson d'amitié, et d'émulation, et de rivalité dans les efforts vers l'amélioration spirituelle et intellectuelle et pour la prospérité matérielle de la plus grande nation qui existe sous le ciel du bon Dieu!"

* e *

Ci-suit la liste complète de ceux qui ont pris part à ce pieux pèlerinage dont le souvenir ne s'effacera jamais de leur mémoire:

M. l'abbé F.-X. Chagnon, Champlain, New-York; Mgr J.-M. Legris, Bourbonnais, Illinois; M. l'abbé J.-E. Derome, Saint-Boniface, Manitoba; M. l'abbé G.-A. Rainville, Salem, Massachusetts; M. l'abbé F.-X. Lachance, Boston; M. l'abbé J.-B. Lauzon, Bangor, N.-Y.; M. l'abbé E.-C. Laramée, Redford, N.-Y.; M. l'abbé L.-G. Desjardins, Plattsburgh, N.-Y.; Félix Gatineau, Southbridge; H.-A. Dubuque, Fall River; J.-Arthur Favreau, Boston; Elie Vézina, Chicago; M. et Mme N.-P. Bissonnette, Bridgeport, Connecticut; Dr et Mme J.-L. Fortier, Waterville, Maine; M. et Mme Euclide Adam, Southbridge, Massachusetts; M. et Mme J.-C. Drapeau, Holyoke; M. et Mme W.-C. Lafontaine, Champlain, N.-Y.; M. Olivier Lafontaine, fils, Champlain; Philippe Boucher, Woonsocket, R.-I.; Dr J.-H. Boucher, Woonsocket; E.-J. Gagnon, Chicago; F. Collette, Spencer, Massachusetts; Pierre Kaski, Spencer; Dr G.-A. Boucher, Brockton; Alexis Boyer, Southbridge; A.-J. Lachance, St. Johnsbury, Vermont; Joseph-E. Voyer, Lewiston, Maine; J.-Ad. Caron, Woonsocket; Ed. Cadieux, Holyoke; A.-M. Potvin, Holyoke; Odilon Moreau, Holyoke; Henri Dugas, Montréal; Alexandre Belisle, Worcester, Massachusetts.

LE COMBAT DE CARILLON

Discours de l'ambassadeur français à Ticonderoga, le 6 juillet*

En ce même mois de juillet il y a trois siècles, ce lac, avec les belles forêts qui le bordent de tous côtés, apparaissait pour la première fois aux yeux d'un Européen, un représentant aussi digne qu'on puisse désirer de la race blanche, Samuel Champlain, le navigateur, l'explorateur, l'honnête homme, le fondateur de Québec.

En ce même mois de juillet, il y a un siècle et demi, s'est livré, sur ce même coin de terre, un de ces combats où il s'est déployé tant de valeur des deux côtés que le vaincu a emporté avec lui, en laissant le champ de bataille, l'estime et l'admiration du vainqueur. Et c'était d'habitude le cas dans les longues guerres qui eurent lieu entre la France et

---

***Traduit du texte anglais.**

l'Angleterre, quel que fût le sort incertain de chaque combat.

Le vainqueur à Ticonderoga était un de ses soldats dont la France a le plus le droit de s'enorgueillir, Montcalm, dont la vie fut de courte durée, mais qui en dépensa chaque journée au service de la patrie. Il appartenait à une race de guerriers sur laquelle courait ce dicton dans sa province: "La guerre est le tombeau des Montcalm". Il entra dans l'armée à l'âge de onze ans (on prétend même à neuf ans) et, dès ce moment jusqu'à mort, il ne fit autre chose que de combattre pour son pays.

Montcalm était, toutefois, un de ces soldats qui croient que, pour être bon guerrier, il n'est pas nécessaire de négliger les lettres, et il estimait que l'on pouvait goûter la beauté d'un vers sans pour cela en avoir l'âme moins virile. N'oublions pas que César était un de ceux-là, et Raleigh aussi, et Napoléon aussi, cet ardent admirateur d'Ossian. De son camp à Outrebach, alors qu'il n'avait que vingt-deux ans, Montcalm écrivait à son père: "Je suis à étudier l'allemand, et je lis plus de grec que je n'en ai lu depuis deux ou trois ans." Amateur des classiques, il ne s'en sépara jamais; un Plutarque en grec lui tint compagnie toute sa vie. Le lendemain du combat de Carillon, le même homme qui avait remporté cette victoire pouvait composer deux hexamètres en latin pour les faire inscrire sur la croix qu'il planta en souvenir de sa victoire. Coïncidence digne de remarque, ces vers ont la même teneur que l'ordre de Henri V à ses troupes après la bataille d'Azincourt; un ordre dont on peut lire le texte dans Shakespeare, et de l'humilité duquel le roi s'enorgueillissait grandement.

Un autre trait charmant de la personnalité de Montcalm, ce fut l'affection qu'il porta à sa mère, à sa femme et à ses enfants. Marié de bonne heure et père de dix enfants, il tenait sa femme au courant de toutes ses aventures, par des lettres spirituelles, pleines de bonne humeur, qui rappellent

les lettres qu'un autre jeune officier français, Lafayette, devait écrire plus tard à sa femme à lui, d'Amérique aussi. La jeune femme de Lafayette était une Noailles, et ce fut le vieux maréchal de Noailles, son grand père, qui traça l'horoscope de Montcalm en ces lignes: "C'est l'un des rares officiers qu'attire encore ce qui est grand." Après sa prise à l'assaut du fort Oswégo, sur l'Ontario, un de ses plus valeureux exploits, qu'il appelle modestement "une assez jolie aventure", Montcalm termine sa lettre à sa femme ainsi: "Ayez bien soin de m'aimer, ma mère et vous, et puissé-je tous vous rejoindre l'année prochaine. J'embrasse mes filles; il n'est pas possible, ma bien chère, de vous aimer plus que je vous aime."

Lorsque vint le temps pour lui de montrer qu'il était vraiment attiré par "ce qui est grand", c'est-à-dire lorsqu'il fut envoyé au Canada comme commandant en chef des troupes françaises, il avait déjà été blessé six fois. Il partit de Brest en avril 1756, s'étant adjoint comme aide-de-camp un jeune capitaine de dragons qui devait se révéler serviteur de la France à peine moins précieux que lui-même. Cet étrange officier de cavalerie était le fils d'un notaire de Paris et s'était d'abord distingué par son éloquence au barreau. A son goût pour le droit il joignait le goût de la géométrie, (il avait publié un travail de valeur sur le "Calcul intégral"), le goût militaire qui l'avait porté à embrasser cette carrière, le goût de la diplomatie qui en fit un secrétaire d'ambassade à Londres, et d'autres goûts encore à l'état latent qui devaient être la source de sa gloire impérissable, car l'aide de Montcalm n'était rien autre que Louis Antoine de Bougainville, connu surtout de notre temps comme navigateur, celui-là même qui commandait un corps de troupes sous de Grasse pendant la guerre de l'Indépendance, qui fit le tour du globe et mourut à un âge très avancé, membre de l'Institut et sénateur de l'Empire français, en 1814.

Bougainville, aussi bien que le brave Lévis, était aux côtés de Montcalm à Ticonderoga, autrement dit le fort Carillon. Le combat eut lieu le 8 juillet 1758, Montcalm ayant à tenir tête à des troupes quatre fois aussi nombreuses que les siennes, n'ayant des vivres que pour huit jours, et occupant une position que plus d'intelligence de la part de ses adversaires eût pu rendre désespérée. Mais lord Howe (que Wolfe appela "l'Anglais le plus noble qui ait vécu de mon temps, et le meilleur soldat de l'armée anglaise") avait été tué la veille dans une escarmouche, et Abercromby n'était pas son égal.

"Si, écrivait Montcalm la veille du combat, l'ennemi me donne le temps de gagner la position que j'ai choisie sur les hauteurs de Carillon, et de m'y retrancher, je le battrai."

Et c'est ce qui arriva, après un combat acharné, qui dura du matin au soir, laissant plus de deux mille morts sur le champ de bataille, mais se terminant par une victoire complète et absolue pour les armes françaises, grâce à laquelle le Canada était sauvé... pour le moment.

Un trait caractéristique de Montcalm, c'est que, s'il savait profiter des fautes de ses adversaires, il savait aussi rendre pleine justice à la valeur qu'ils déployaient en cherchant à suivre les ordres impossibles de leur chef, en allant à la mort sans sourciller et sans murmurer, en montant six fois à l'assaut dans le vain espoir de se rendre maîtres des retranchements français.

Ce fut la plus belle journée de la carrière de Montcalm. "Cette journée glorieuse, écrivit-il à sa femme, fait infiniment honneur à la valeur de nos bataillons. Je n'ai pas le temps de vous en écrire davantage, je suis bien portant, ma très chère, et je vous embrasse." Plus caractéristique encore son rapport officiel, dans lequel il dit: "M. de Lévis avec plusieurs balles dans ses vêtements et M. de Bourlamaque dangereusement blessé, ont eu la plus grande part de la gloire de cette journée. Notre succès est dû surtout à

la valeur incroyable des officiers et des soldats. Quant à moi, je n'ai d'autre mérite que de m'être trouvé être le général de troupes aussi vaillantes."

On dit parfois que les Français aiment à se vanter; le grand Shakespeare les traite un peu durement à cause de cela. Toutefois ce reproche est sujet à discussion. Il ne s'applique certainement pas à Montcalm, soit vivant ou mort; bien modeste ce que l'on trouve dans nos meilleurs ouvrages de référence (ceux où le public en général puise ses renseignements) sur les événements qui se sont passés sur ces lieux il y a un siècle et demi. "Ticonderoga, dit la Grande Encyclopédie, site pittoresque où l'on voit les ruines d'un fort érigé par les Français, et qui a joué un rôle notable dans la guerre de l'Indépendance." Du rôle que ce fort a joué dans nos propres guerres, pas une syllable.

A l'heure de son triomphe, Montcalm avait rendu pleine justice à ses ennemis. Lorsqu'il tomba ses ennemis le lui rendirent noblement, et lui accordèrent part égale des honneurs rendus à la mémoire du général Wolfe, et la même colonne commémore à Québec les vertus semblables des deux adversaires. Sur la tombe de Montcalm, au couvent des Ursulines à Québec, on a gravé une des plus belles inscriptions qui aient jamais été conçues pour le sépulcre d'un héros, soit: "Honneur à Montcalm! Le sort, tout en lui refusant la victoire, l'a recompensé par une mort glorieuse." Le choix de ce mot "récompensé" révèle une connaissance approfondie du cœur du héros. Cette inscription est due à lord Aylmer, gouverneur du Canada en 1831.

Les années se sont écoulées depuis; sur ces rives heureuses, les canons se sont tus il y a longtemps; les sentiments des peuples représentés autour des ruines de Ticonderoga ne sont plus les mêmes; les colons d'autrefois, qui avaient joué un rôle important dans le combat, font maintenant partie d'une nation grande et indépendante, les Etats-

Unis, l'amie des anciennes ennemies, la France et l'Angleterre: un trio de nations aux larges vues.

Quant à la France et à l'Angleterre elles-mêmes, elles donnent depuis quelques années au monde l'exemple de régler à la fois leurs querelles et leurs différends séculaires sans même avoir recours à l'arbitrage. Au moyen-âge, la France et l'Angleterre ont connu les horreurs d'une **Guerre de cent ans.** Le temps n'est pas éloigné où elles pourront célébrer la conclusion d'une **Paix de cent ans.**

DISCOURS DU R. P. PREVEL
à l'île La Motte, le 9 juillet

Monseigneur, Messieurs les gouverneurs, Messieurs les membres du clergé,

La présence simultanée des autorités religieuses et civiles dans ces fêtes; les actions de grâces rendues en commun à la bonté de Dieu; le frémissement d'enthousiasme qui fait vibrer les cœurs comme la brise fait frissonner les drapeaux; le tribut d'honneur rendu à l'illustre explorateur, au nom de la patrie, au nom de l'Eglise; au nom des peuples disséminés sur tous les points de ce territoire; au nom même de ces tribus sauvages dont les représentants sous leurs bizarres costumes, nous reportent aux réalités historiques de juillet 1609, tous les éléments de ces superbes manifestations parlent haut de l'importance attribuée à la découverte de ce lac et aussi de la transcendance du génie du grand Français et du grand chrétien que fut Samuel Champlain.

Ne faites pas de lui un vulgaire trafiquant de fourrures, ce serait l'avilir; ne vous bornez pas davantage à ne voir en lui que l'ardeur, quoique plus noble, des conquêtes géographiques, ce serait l'amoindrir. Par sa science, par les intentions de son génie, par la fermeté de son caractère, son endurance dans les fatigues et les difficultés qui lui font assaut

de toutes parts, il est l'égal de Colomb, de Cartier, de Cortès, de Stanley, de Shackleton; il leur est supérieur à tous en ce qu'il est un pasteur de peuples, un semeur d'humanisation.

Planter un drapeau sur un rivage nouveau, c'est affirmer la conquête du sol, l'assujettissement de ses habitants, la main-mise sur ses richesses: c'est faire acte d'autorité, ce n'est pas faire acte d'humanité. Suivez Champlain dans sa carrière si mouvementée et si féconde; d'étape en étape vous le verrez s'élever à la poursuite de cet idéal sublime dont son regard ne se détourne jamais, qui était de fonder une nouvelle France, ou mieux encore, de fonder au Canada la France catholique de ses rêves. Et avec quels hommes? Sont-ce même des hommes? Quand, au lendemain de la fameuse bataille du 29 juillet, où les quatre balles de l'arquebuse de Champlain décidèrent de la victoire, les Indiens descendaient le lac dans l'ivresse de leur triomphe, ils morcelaient un malheureux prisonnier, à chaque halte, membre par membre, à ce point que le rude marin ému, mais impuissant à adoucir leur férocité, ne put obtenir qu'une faveur, celle d'achever d'un seul coup la pitoyable victime. C'était donc bien l'humanité qu'il fallait d'abord infuser dans l'âme de ces êtres qui n'avaient d'humain que les traits du visage.

Voilà le point de départ; quel sera le point d'arrivée?... Samedi dernier, à Swanton, autour d'un monument religieux, une vingtaine de sauvages, les descendants de ces tribus jadis irréconciliables, des hommes aux traits durs, à la peau rougeâtre, à l'œil d'épervier, aux vêtements étranges, s'étaient rangés. Lorsque le prêtre leva la main pour bénir la pierre commémorative, ils échangèrent un regard et ce fut alors un curieux spectacle: les figures s'adoucissent, les traits se détendent, d'un geste spontané les mains enlèvent cette auréole de plumage qui demeure à leur front comme un dernier vestige de leur antique férocité. Aujour-

d'hui l'âme est chrétienne, il ne reste de barbare que l'apparence.

Mais quel chemin à parcourir pour atteindre les sommets! A la violence substituer la justice; à la rapine le droit; au caprice substituer la loi; au brutal instinct de sauvage la pensée morale; faire de la main cruelle qui déchire, une main qui panse les blessures; à la place des dents qui grincent et des lèvres qui maudissent, faire murmurer des lèvres qui consolent et qui prient. La tâche est surhumaine, la foi de Champlain n'hésite pas à l'entreprendre.

Ne demandez pas à la force qui s'impose la création du bien. Les mousquets sont réservés à la défense; voici une nouvelle milice qui entre en ligne. D'abord, l'avant-garde, ce sont les francs-tireurs du bon Dieu, les missionnaires. Comme leur Mère, la Sainte Eglise, ils n'ont souci de changer le mode de vie temporelle de leurs peuplades; mais ils se font nomades avec leurs sauvages; ils les suivent dans leurs marches, dans leurs chasses, partagent leur nourriture. Ils les aiment, et c'est par amour qu'ils les civilisent. Alors s'avance l'Etat-Major de l'armée, la sainte hiérarchie catholique, les évêques et les prêtres, la paroisse et le diocèse. Et alors, semblables aux grandes étoiles au milieu de leurs nébuleuses, au milieu des rustiques et humbles cabanes, voilà l'Eglise qui s'élève: sur quatre murs de bois, un toit bien primitif de branchages, une forme de clocher et, dans les airs apparaît au loin le signe du ralliement: la croix. Pauvres sauvages, saluez, c'est la miséricorde, c'est l'amour, c'est la maison de Dieu.

On dit parfois que les choses ont une âme. Ne peut-on pas dire aussi que les lieux ont une âme qu'alimente le souvenir des événements dont ils furent les témoins.

Hier soir, à l'heure où la nature s'enveloppe d'ombre et de silence, je vins m'asseoir solitaire et rêveur à deux pas d'ici, au pied de la blanche croix qui étend ses bras comme un appel incessant à la confiance et à l'amour. Et il me

semblait que des ombres glissaient sur la surface tranquille des eaux. Les générations passées se levaient du repos où elles restent endormies et reprenaient leur vie douloureuse ou triomphale en remontant ce large sillon que Dieu a tracé à leur haute destinée

La gloire militaire passa et sous les plis flottants de leurs pavillons nationaux, les bataillons américains s'avancèrent fièrement avec McDonough, Arnold, Warner, St. Clair, Allen. La Fayette était parmi eux; les Anglais venaient ensuite avec Amherst, Schuyler, Burgoyne, Howe, Montgomery; les Français fermaient la marche à la suite de Lévis, Bourlamarque, de Vaudreuil, Montcalm; et le vieux fort tressaillit; au passage des couleurs le canon tonna; à tous ces braves le fort Sainte-Anne rendait les honneurs

La civilisation passa. C'était 300 ans de progrès qui s'épanouissaient de ce premier acte qui s'appelle la Découverte du Lac; et de toutes les fermes, des usines, des villages, des cités de tous les centres de vie des Etats du New-York et du Vermont s'élevait le joyeux murmure de la richesse terrienne, agricole, industrielle, commerciale, sentences de la magistrature judiciaire et paroles du gouvernement politique, émanations régulières et protectrices de ce grand organisme qui assure l'ordre et la paix dans la nation.

La religion passa et avec elle le grave et solennel cortège des prêtres, des missionnaires, des religieux, et la petite chapelle de Sainte-Anne, le premier abri du divin Sauveur en ce pays chanta des noms chers à tous les cœurs chrétiens: Dubois, Dolbeau, Dollier de Casson, Marquette, Jogues, Firmien. Voici la noble cohorte des évêques, depuis Nos seigneurs Michaud et de Goësbriand jusqu'au vénérable Laval, avec des prélats comme Plessis, Cheverus, Carroll, Rappe, McClosky, Fitzpatrick...

Un dernier groupe se leva, le premier en date, le plus étrange et le plus touchant. Un frémissement courut à travers les arbres de nos bois. Ils avaient reconnu leurs vieux

sauvages. Iroquois, Hurons, Abenakis, Algonquins dont leurs fourrés profonds avaient si souvent abrité les sanglants conciliabules Mais voici qu'au milieu d'eux Champlain apparait le visage calme et souriant. Et il me semblait que la gloire militaire, la civilisation, la religion, lui adressaient leurs félicitations sur le succès de son œuvre. Et lui, Champlain, étendit une main, montrant la croix du lac, indiqua de l'autre les sauvages convertis, et ses lèvres prononcèrent lentement ces simples mots: "Le salut d'une âme vaut plus que la conquête d'un monde."

LA DECOUVERTE DU LAC CHAMPLAIN

Extraits d'un discours prononcé au fort Ticonderoga, le 6 juillet, par M. Hamilton Wright Mabie.*

Le vingt-huitième jour de juin 1609, Champlain partit de Québec, à la tête d'une poignée de onze Français armés d'arquebuses, et accompagné de plus de trois cents sauvages, sur une flotte de canots; traversa le lac Saint-Pierre, atteignit l'embouchure de cette rivière qui a porté plusieurs autres noms, mais qui est devenue le Richelieu; après une courte halte rendue intéressante par la pêche et la chasse et marquée par la désertion accoutumée de trois-quarts de ses alliés sauvages,—ce qui réduisit l'expédition à trois Français et à soixante braves Algonquins,—remonta le paisible cours d'eau au sein d'une belle forêt absolument vierge; abandonna ses canots où le rugissement des rapides brisait le silence des bois et l'écume des eaux tumultueuses devenait visible à travers les arbres, et se plongea dans la solitude.

Ces hardis Français avaient en eux l'étoffe dont sont faits les héros, en un siècle qui produisait des hommes au tempérament héroïque; ils étaient fidèles au sang qui coulait dans leurs veines, intrépides, pleins d'ardeur et de vaillance.

Ils voyaient se refermer derrière eux sur la mer Ténébreuse inexplorée,—c'est ainsi qu'ils appelaient l'Atlantique,—une histoire d'une audacité toute glorieuse; devant eux s'ouvrait une histoire toute de tragédie et d'aventure, faite d'entreprises hasardeuses et laborieuses, d'héroïsme désintéressé, et semée de périls sans nombre. Derrière eux se dressaient le rocher de Québec, sur lequel devait s'élever la ville la plus pittoresque du continent, la montagne sur la pente de laquelle Montréal devait être construit avec la soli-

---

*Traduction de M. David-E. Lavigne, rédacteur en chef à la "Tribune", de Woonsocket, R.-I.

dité du Vieux Monde et dans l'éclat du Nouveau, ainsi que la colline sur le penchant de laquelle Toronto devait se dérouler autour de son beau parc, de son Parlement et de son Université, et puis, le Saint-Laurent, le fleuve majestueux entre tous grâce à son volume, à ses paysages, à la bruyante magnificence de son berceau à Niagara et à sa descente imposante vers l'Atlantique dans laquelle il entre se jeter par un golfe qui ressemble à une mer; derrière eux s'étendait encore la moitié d'un continent pour la conquête de laquelle deux races devaient venir en conflit et qui devait devenir la patrie des deux—unies dans la formation d'un grand et puissant empire, anglais de nom, d'allégeance, de vigueur et de puissance d'administration, français de tradition, tout souriant de cette ancienne hospitalité courtoise et de cet amour pour la vie qui caractérisent le Français.

Ce brillant avenir, qui nous émeut et nous impressionne tant aujourd'hui, Champlain n'en eut guère la vision en rembarquant en canot, en descendant à travers des forêts remplies de gibier, et en longeant des prairies parfumées des douces odeurs de l'été naissant, jusqu'au point où la rivière en s'élargissant se transformait en ce lac qui devait porter son nom dans le lointain des siècles à venir. Sur son chemin, à son entrée dans les eaux tranquilles du lac Champlain, il rencontra l'île La Motte, dans toute la beauté de ses vertes campagnes et de ses jolis coups d'œil, la Grande Ile et la Longue Ile. C'est dans un paysage d'une beauté frappante, paisible et variée que pénétra ce brave gentilhomme français vers le 4 juillet 1609. Devant lui le lac s'étendait vers le Midi et séduisait l'imagination dans la poursuite de son voyage au-delà de la dernière ligne de l'horizon; à sa droite les Adirondacks se déployaient dans une solitude de plusieurs kilomètres, leurs collines superposées s'échellonnaient estompées par les blocs nobles et altiers de Marcy et de Whiteface; à sa gauche, les forêts escaladaient le sommet de Mansfield; des renfoncements et des baies presque sans nombre échancraient les rivages, et sur la grève venait expirer la longue ligne ininterrompue du feuillage des forêts primitives. En descendant vers le sud sur leur flotille sous les rayons des étoiles bénignes, silencieuses comme la nuit, les navigateurs contournèrent "Split Rock" au serpent mystérieux replié sur son sein—lieu sacré dans les traditions non-écrites des aborigènes, symbole de cette vie sauvage dont la venue de Champlain sonnait l'heure prochaine de la fin inattendue. A l'ouest, la solitude des bois qui sont depuis devenus une inestimable forêt d'Ardenne pour ceux qui recherchent le repos, le sport et la santé n'était troublée que par le pas léger du chasseur en moccasins; au midi, la belle Vallée Mohawk était parsemée des cabanes des Iroquois, les implacables, les inlassables, les sanguinaires guerriers des Cinq Nations, les plus audacieux et les plus habiles des militants sauvages, que leurs ennemis séculaires, les Algonquins, avaient chassés un siècle et demi auparavant de la Vallée Champlain.

Le vaillant Français, à l'âme élevée et généreuse, emporté rapidement par les rames des guerriers Algonquins vers le sud,—s'il eût pu entendre les cris terribles qui devaient remplir ces bois dans un avenir prochain et pendant une longue suite d'années, et voir en vision l'horreur des tortures et la désolation de la mort dont de-

vaient si souvent être le théâtre ces lieux destinés par la nature à recevoir des temples et à servir d'habitation à l'homme, peut-être fût-il revenu sur ses pas et eût-il abandonné la vallée à sa vaste solitude et à son silence. Mais dans la tragédie de la vie humaine dont les épisodes dramatiques sont toujours signalés d'avance, mais qui ne s'en va pas moins battue par l'orage et arrosée de sang vers l'heure où s'élargissent les sphères de la paix et où se développe sur une plus haute échelle la société, il avait été ordonné que Champlain devînt l'avant-coureur de la guerre et de la désolation à l'instant même où il allait ceindre son front de la couronne du découvreur.

Le soir du 29 juillet, il y a trois cents ans, en abordant à la pointe de terre où s'élève Ticonderoga, les Algonquins aperçurent les canots de leurs ennemis qui se détachaient du rivage et en un instant dans la nuit éclatait un tumulte de cris. Les Iroquois, dépourvus de tout sens de stratégie navale, atterrirent et se barricadèrent dans les bois. Dans la demi-obscurité du crépuscule d'un soir d'été, cette première scène de l'histoire authentique du lac Champlain se dessine en une silhouette aux caractères sombres: ce sont les Iroquois qui abattent les arbres avec fureur et qui entassent en désordre les troncs; ce sont les Algonquins qui dansent dans leurs canots bercés par les flots et attachés l'un à l'autre près du rivage, et qui remplissent les airs de leurs cris de dérision et de leurs défis. Le moment tenait du drame à l'approche de l'aurore; jamais on n'avait vu d'Européen dans ces régions désertes, et le dieu du jour naissant levait le rideau sur le théâtre où se préparait un drame dans lequel quatre races jouaient un rôle; une lutte allait se livrer dans laquelle la moitié du monde serait engagée et qui allait décider de la destinée d'un continent.

Aussitôt qu'il fit jour les Algonquins mirent pied à terre; aussi droits que les pins qui les entouraient, vigoureux, pleins d'audace et assoiffés de vengeance, les Iroquois quittèrent l'abri de leurs barricades et s'avancèrent à travers les bois avec l'aplomb de troupes aguerries, conduits à l'assaut par les panaches de leur chef. Alors, avec une promptitude dramatique, les rangs des Algonquins s'ouvrirent et Champlain, à demi couvert d'une armure, s'avança au milieu d'eux. Etrange figure, figure fatidique aux yeux de ses ennemis que la sienne, l'eussent-ils pu comprendre,—hostile à la fois à l'Iroquois et à l'Algonquin, la personnification de cette puissance agressive de la civilisation qui balaie irrésistiblement devant elle la race inférieure dans sa lourde marche de glacier.

Debout sur la lisière de la forêt, la poitrine et les cuisses revêtues d'acier, un casque surmonté d'un panache sur la tête, un sabre au côté, l'arquebuse à la main, en ce matin de juillet, onze années avant le débarquement à Plymouth, deux mois avant la découverte du Hudson par Henri Hudson, Champlain occupe le devant de la scène, le premier des hommes remarquables qui devaient pénétrer dans cette belle vallée, à nul autre second en noblesse d'intention, en grandeur d'âme, partageant avec La Salle une renommée incomparablement éminente parmi les Français en Amérique. Il incarnait à cette heure le génie de la France, l'immensité des services qu'elle a rendus à l'Amérique, cette longue épopée de découvertes, d'explorations, d'aventures, d'héroïsme et de dévouement jusqu'au sacrifice qu'elle devait contribuer à l'évolution et au développement du

Nouveau Monde. Nous célébrons aujourd'hui leur indomptable courage, leur infatigable énergie, leur enthousiasme, qu'aucun péril ne pouvait réprimer, qu'aucun labeur ne pouvait épuiser.

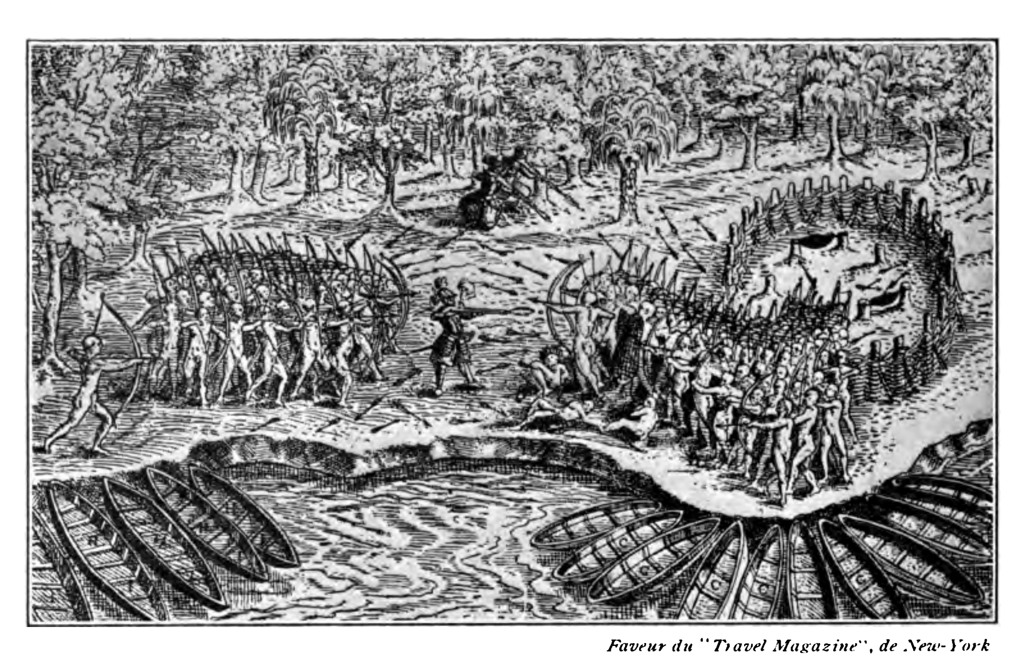
De même que l'Angleterre a trouvé ses grands soldats et ses grands aventuriers dans le Devonshire, dont les côtes flanquées de rochers dans les brumes du soleil couchant sont belles comme les portes qui donnent accès aux pays des fées, la France trouva ses marins et ses explorateurs dans les ports de la Normandie et de la Bretagne, où des hommes trempés pour faire des héros allaient chercher en haute mer une force inflexible. C'était une poignée de braves, que ces hardis Français qui remontèrent le cours du Saint-Laurent, traversèrent les déserts et les prairies, déployèrent la première voile sur les lacs intérieurs et descendirent le Mississipi jusqu'au Golfe, pénétant jusqu'au cœur du continent, et laissant derrière eux dans tous les endroits où ils s'arrêtèrent, eux, ou leurs successeurs,—à Détroit, à Saint-Louis, à la Nouvelle-Orléans, et dans les petits villages,—une tradition de courtoisie et une teinte de distinction qui ont survécu aux siècles. Les hommes intrépides de Dieppe et de Honfleur qui se livraient à la pêche sur les côtes de Terreneuve il y a quatre siècles; Jacques Cartier mettant à la voile dans le port où Saint-Malo perpétue sa prospérité à l'abri de ses vieux murs et où la statue de Châteaubriand, œuvre de Millet, fait face à la mer: Jean Nicolet, Joliet, Marquette, Frontenac, Hennepin, Tonty, Bienville, La Salle (l'un des plus grands noms de notre histoire primitive); les Pères Jésuites qui courtisèrent pendant tant de décades les privations et la mort,—en quel superbe relief ces grandes figures ne ressortent-elles pas sur les feux brillants du premier jour qui se lève sur le Nouveau Monde!

En ce matin historique où il se plaça entre les deux bandes de guerriers sauvages, Champlain avait quarante-deux ans. Né non loin de La Rochelle, dans une région nourricière de marins, tout comme Devon, la Normandie et la Bretagne, Champlain s'était familiarisé avec la mer dès sa jeunesse, il l'aimait. Gentilhomme de par sa naissance et de par son éducation, il était brave et intrépide, doué d'une grande force, calme au milieu du danger, plein de ressources et de vivacité dans l'action, sévère en matière de discipline, mais toujours juste et bon; Français plein d'entrain et rayonnant d'une inextinguible gaieté qu'aucune privation ne pouvait obscurcir, c'était un homme que l'on aimait et honorait. Il n'est pas de figure plus chevaleresque, ni de plus vaillante, qui soit apparue dans le Nouveau Monde. Il appartient à la race des Fondateurs et des Créateurs d'Empires; on lui a décerné à bon droit le glorieux titre de "Père de la Nouvelle-France". Parkman place son nom le premier parmi ceux des pionniers de nos forêts. C'est lui qui a porté les coups les plus profonds et les plus hardis au cœur de la barbarie antique. Le preux chevalier, le croisé, l'explorateur épris d'aventures, le voyageur brûlant de curiosité et toujours affamé de savoir, le navigateur pratique, tous ces hommes se rencontrent en Champlain. Ses œuvres révèlent l'homme—tout à son sujet, tout à son dessein, rien pour lui-même. Au style mal ébauché, fourmillant d'erreurs superficielles dues à la négligence et à la trop grande hâte, rarement diffus, péchant souvent par laconisme, elles portent à toutes leurs pages l'impression palpable de la vérité." Il avait mis son

cœur dans le Nouveau Monde. A Paris,—c'est lui qui nous le rapporte,—il se promenait dans les rues tout en rêve, évoquant le mystère des bois profonds, écoutant au-dessus du tumulte de la cité antique la musique des arbres bercés par les vents, voyant de cet œil intérieur, qui rend heureux à la fois dans la solitude et dans les places publiques où viennent se fondre en un seul les grands concours d'humanité, les longs défilés de la forêt inexplorée; le cœur débordant d'une infinie compassion pour le ssauvages, et tenant pour plus digne de son attention le salut d'une âme que la fondation d'un empire.

Tel fut cet homme qui, en ce matin fatidique de juillet, faisait face aux Iroquois qui le regardaient, ravis d'étonnement, comme un être étranger descendu d'une autre planète. Dans son style singulier mais graphique il nous décrit lui-même la part qu'il a prise au combat.

''Aussitôt que nous fûmes à terre, ils (les Algonquins) commencèrent à courir quelque deux cents pas vers leurs ennemis qui étaient de pied ferme, et n'avaient encore aperçu mes compagnons, qui s'en allèrent dans le bois avec quelques sauvages. Les nôtres commencèrent à m'appeler à grands cris; et pour me donner passage ils s'ouvrirent en deux, et je me mis à la tête, marchant quelque vingt pas devant jusqu'à ce que je fusse à quelque trente pas des ennemis, où aussitôt ils m'aperçurent, et firent halte en me contemplant, et moi eux. Comme je les vis s'ébranler pour tirer sur nous, je couchai mon arquebuse en joue, et visai droit à un des trois chefs, et de ce coup il en tomba deux par terre, et un de leurs compagnons qui fut blessé, qui quelque temps après en mourut. J'avais mis quatre balles dedans mon arquebuse. Comme les nôtres virent ce coup si favorable pour eux, ils commencèrent à jeter de si grands cris qu'on n'eut pas ouï tonner; et cependant les flèches ne manquaient de côté et d'autre. Les Iroquois furent fort étonnés, que si promptement deux hommes avaient été tués, bien qu'ils fussent armés d'armes tissues de fil de coton, et de bois à l'épreuve de leurs flèches. Cela leur donna une grande appréhension. Comme je rechargeais, l'un de mes compagnons tira un coup de dedans le bois, qui les étonna derechef, de telle façon, voyant leurs chefs morts, qu'ils perdirent courage, et se mirent en fuite, et abandonnèrent



Faveur du "Travel Magazine", de New-York

La bataille de Champlain avec les Iroquois

(D'après un dessin fait par Champlain lui-même)

le champ, et leur fort, s'enfuyant dans le profond des bois, où les poursuivant, j'en fis demeurer encore d'autres.''

Vinrent ensuite les orgies accoutumées de torture et de mise à mort; Champlain en détourna la tête de dégoût et d'horreur, suppliant ses alliés de mettre fin à la souffrance de leurs victimes en les fusillant. C'est ainsi que tombe le rideau sur le premier acte du drame des races et des nations dans la vallée Champlain. Dès ce jour, les Iroquois furent les ennemis implacables des Français.

....

La Belle France! champion de la liberté en temps de paix et aux heures tragiques, ferme et forte en face des destinées vers lesquelles l'entraîne l'ardeur de son génie, éprise de beauté et infatigable productrice des choses de l'art, prompte à croire à la grandeur de l'humanité et lente à renoncer à ses rêves d'égalité et de fraternité,—quelle dette la civilisation n'a-t-elle contractée envers cette France à l'âme intrépide, au cœur indomptable, à l'inlassable énergie! Les belles manières, la liberté, la puissance sont toutes son partage, et, partant, en étant le sien, le nôtre! L'Angleterre, jardin de l'univers, dans les allées ombragées, les vénérables collèges, les imposantes demeures et les cathédrales élancées de laquelle l'Américain retrouve le théâtre de ses premières associations, les temples inspirés de la langue qu'il parle et de la littérature dont il est l'héritier: l'Angleterre, couronnée de la beauté de l'âme, mais forte par l'inépuisable énergie de son âme; rarement dépourvue de son rêve et jamais privée de sa tâche; poète dans son Shakespeare, marin dans son Nelson, soldat dans son Wolfe, politique dans son Chatham, organisatrice et dominatrice dans son Cromer! Le Canada, asile de deux races et heureux de leur fraternelle union, édificateur d'imposantes cités, de grandissantes universités, pays qui récolte une prospérité méritée par un labeur intrépide et une robuste confiance en soi, Dominion se transformant rapidement en Empire! Le Sauvage, survivant d'un peuple dont l'histoire redit la tragédie dans laquelle a péri une race barbare rencontrée sur le chemin d'une race civilisée; victime de la loi fatale que subit tout autant l'agresseur que l'exilé, opprimée afin que d'autres pussent être libres! Les Etats-Unis, hôtes de ces fêtes, et fiers de leurs amis qui célèbrent la paix sur leur territoire; gardiens de la porte ouverte; à l'hospitalité toujours large; ardents, impulsifs, succombant souvent à l'erreur, mais portant toujours dans leur cœur cette foi en l'homme qui est foi en Dieu, et qui s'épanouit dans les sillons tracés laborieusement sur le sein des âges.

LES IROQUOIS ET LA LUTTE POUR L'AMERIQUE

Extraits du discours du sénateur Root à Plattsburgh, le 7 juillet*

Ce n'est pas un événement ordinaire que nous célébrons. Même une imagination peu ardente doit être remuée lorsqu'elle considère l'influence que les événements qui ont accompagné la découverte devaient avoir sur l'issue de la grande lutte entre la France et la Grande-Bretagne pour le contrôle du continent; la lutte entre les deux races blanches pour la faculté de coloniser et de se répandre, et entre les deux systèmes de loi et de gouvernement civil pour la direction et le développement de la civilisation parmi les millions qui devaient peupler la vaste région s'étendant de l'Atlantique au Pacifique et du Rio Grande aux limites glacées du Nord.

Un siècle ou plus avant l'établissement des blancs cinq nations indiennes du même sang et de la même langue, sous le commandement d'un génie politique extraordinaire, avaient formé une confédération pour la préservation de la paix intérieure et pour la défense commune contre les attaques de l'extérieur. Leurs territoires s'étendaient en 1609 du Saint-Laurent à la Susquehanna, du Lac Champlain et de l'Hudson au Genesee et, quelques années plus tard, au Niagara. Là vivaient côte à côte les Mohawks, les Oneidas, les Onondagas, les Cayugas et les Senecas, dans la ferme union de Ho-de-no-sau-nee—la Maison Longue des Iroquois.

Les tribus algonquines qui les entouraient étaient encore dans le plus bas étage de la vie industrielle et pour nourriture, en outre des dépouilles de la chasse, ils ne mangeaient que des fruits sauvages et des racines. Les Iroquois s'étaient livrés à l'agriculture. Ils avaient érigé des habitations et

---

*Traduction de M. J.-G. LeBoutiller, rédacteur en chef à l'"Opinion publique", de Worcester, Massachusetts.

cultivé des champs. Ils avaient de grands vergers de pommiers, ils faisaient du sucre avec la sève de l'érable, et ils avaient cultivé du maïs, des haricots, des courges et des citrouilles. Les tribus environnantes n'avaient que l'institution politique rudimentaire d'un chef et de ses suivants. Les Iroquois avaient une constitution soigneusement élaborée et adaptée à l'obtention de l'autorité fédérative dans les matières d'intérêt commun, et l'autorité locale dans les matières d'intérêt local.

Chaque nation était divisée en tribus, la tribu du Loup, la tribù de l'Ours, la tribu de la Tortue, etc. Les mêmes tribus parcouraient toutes les nations, la section dans chaque nation étant unie par des liens de consanguinité aux sections de la même tribu dans les autres nations. Ainsi un Seneca de la tribu du Loup était le frère de tout Mohawk de la tribu du Loup, un Seneca de la tribu de l'Ours de tout Mohawk de la tribu de l'Ours. Les dispositions étaient comme celles de nos sociétés de collège avec des chapitres dans les différents collèges. De sorte que chaque tribu était unie par des liens de façon à former une union nationale; et le tout formait un ensemble comme la texture d'une pièce d'étoffe.

Le gouvernement était composé d'un conseil de cinquante sachems, chaque nation fournissant un nombre déterminé. Les sachems de chaque nation venaient en proportions fixes de tribus spécifiques dans cette nation; l'office était héréditaire dans la tribu, et le membre de la tribu qui devait le remplir était élu par la tribu.

Les sachems de chaque nation gouvernaient leur propre nation dans toutes les affaires locales. Au-dessous des sachems étaient élus des chefs du côté militaire et des Gardiens de la Foi du côté religieux. Le crime était excessivement rare; l'insubordination était inconnue; le courage, la force d'âme et le dévouement au bien commun étaient universels.

Le territoire de la Maison Longue couvrait la nappe d'eau entre le bassin du Saint-Laurent et l'Atlantique. De là les eaux se déversaient dans le Saint-Laurent, l'Hudson, la Delaware, la Susquehanna et l'Ohio. C'est par ces lignes de communication que passaient les guerriers de la confédération, battant ou subjuguant leurs ennemis jusqu'à ce qu'ils fussent devenus les maîtres incontestés d'une vaste région s'étendant bien loin dans la Nouvelle-Angleterre, les Carolines, la vallée du Mississipi et jusqu'à la côte du Lac Huron.

Ils tenaient sous leur joug un territoire qui comprend aujourd'hui les Etats de New-York, New-Jersey, Pennsylvanie, Delaware, Maryland, Ohio, Kentucky, Virginie occidentale, Virginie du nord et Tennessee, et des parties de la Nouvelle-Angleterre, Illinois, Indiana, Michigan et Ontario.

De tous les habitants du Nouveau-Monde ils étaient les ennemis les plus terribles et les plus capables pour organiser et soutenir la guerre; et de tous les habitants au nord du Mexique ils étaient les plus civilisés et les plus intelligents.

Le siècle qui suivit les voyages de Colomb avait été pour le continent septentrional une période d'explorations et de découvertes, de recherches pour l'or et des cités fabuleuses et pour un passage aux Indes, de commerce de pelleteries avec les indigènes, de pêches sur les bancs, et de faibles et désastreuses tentatives d'occupation, mais non d'établissement permanent. Ponce de Léon et de Soto et Verazzana, Cartier et les Cabot et Drake et Frobisher et Gilbert et Gosnold avaient retiré la côte occidentale de l'Atlantique des nimbes de la fable; mais ils n'avaient laissé aucune trace sur ses rives. Jean Ribaut et ses Huguenots français avaient tenté de faire pour leur religion en Floride ce que les Pilgrims firent le siècle suivant sur la côte du Massachusetts; mais leur colonie fut détruite avec une incroyable cruauté, au nom de la religion, par le féroce Espagnol Menendez, et la colonie de Menendez fut à son tour détruite par le Gascon de Gourgues, sauf un faible reste sur le site de Saint-Augus-

tin. Raleigh, avec une noble constance et persistance, avait gaspillé sa fortune dans de vaines tentatives, répétées à plusieurs reprises, d'établir une colonie en Virginie. Sur les sites des modernes Québec et Montréal, à Tadoussac, à l'embouchure de la rivière Ste-Croix, et à Port Royal, Jacques Cartier et Roberval, Pontgravé et de Monts, Poutrincourt et Lescarbot avaient vu leurs héroïques et dévoués efforts pour établir une nouvelle France frustrés par la rigueur du climat, la faim et la maladie. En ce mois de juillet 1609, dans tout le vaste pays entre la Floride et le Labrador aucun établissement de blancs ne tenait, ou présageait l'arrivée de la future multitude, si ce n'est à Jamestown, où la poignée de colons de Christopher Newport avait à peine survécu à deux années de privations, et à Québec, où les intrépides Pontgravé et Champlain, un an seulement auparavant, avaient à nouveau repris pied. A Jamestown le record funèbre de l'hiver de 1609-1610 nous montre qu'au printemps soixante colons seulement étaient vivants. A Québec vingt-huit Français avec Champlain avaient bravé les rigueurs d'un hiver canadien, et au printemps de 1609 huit seulement restaient vivants.

Dans ce même mois de juillet 1609, le "Half Moon" de Henry Hudson était à réparer des avaries reçues dans la baie de Penobscot après son voyage à travers l'Atlantique, et se préparait à mettre à la voile vers la noble rivière qui porte encore le nom de son commandant.

Le champ était ouvert; les mains qui essayaient de maîtriser la situation étaient peu nombreuses et faibles; mais la période de préparation était passée. Les forces imposantes qui devaient peser sur le mouvement le plus gigantesque de l'humanité dont l'histoire humaine fasse mention avaient déjà reçu leur direction. Le temps était mûr pour le véritable conflit qui allait commencer, et il eut son important commencement lorsque le chef des Mohawks tomba devant les arquebuses de Champlain à Ticonderoga.

L'état de choses auquel étaient astreintes les puissances et qui dirigeait les motifs des différents pays d'Europe rendait inévitable que la lutte pour le contrôle américain dût ultérieurement devenir un combat singulier entre la France et la Grande-Bretagne.

Pour les qualités de commandement capable et efficace, pour la perspicacité et l'ampleur des plans, pour une intelligence claire des conditions existantes et la prévision de l'avenir, pour les exemples éclatants d'actions héroïques et d'abnégation de soi, **la palme doit être décernée aux Français sur leurs concurrents anglais.** Il y a peu de chapitres dans l'histoire si remplis d'intérêt romantique, qui provoquent autant la sympathie et l'admiration, que le record du siècle et demi qui a commencé avec la forteresse en bois de Champlain sous la falaise de Québec et se termina avec la chute de Montcalm sur les Hauteurs d'Abraham.

Le monde doit bien des dettes à la France. Non la moindre de celles-ci est l'inspiration que les hommes de toute race peuvent trouver dans les nobles exemples d'explorateurs comme Nicolet et Joliet et Lasalle; des chefs comme Champlain et Frontenac et Duquesne et Montcalm; et des missionnaires comme Le Caron et Brébœuf et Marquette. Ils ont lutté pour l'exécution d'un grand dessein, estimant peu de chose les misères et les souffrances et la vie dans leur loyauté à leur religion et à leur roi. Avec des peines infinies ils gagnèrent l'amitié des Indiens du Saint-Laurent et du lointain Nord-Ouest; ils portèrent le drapeau de la France à l'embouchure du Mississipi; ils jetèrent un cordon de postes militaires sur les rives du haut Saint-Laurent, sur celles du Mississipi et jusqu'au golfe du Mexique, bien propres à empêcher l'avance vers l'ouest des colonies anglaises, à sauver le grand Ouest pour leur race, et par suite de refouler les Anglais vers la mer. Leurs soldats, règle générale, étaient mieux guidés, mieux organisés et mis sur des plans plus définis et plus certains que les Anglais.

Heureusement pour l'Angleterre entre les deux parties, partout le long de la ligne stratégique dominante depuis ce Lac Champlain aux portes de l'Ouest au Fort Duquesne, s'étendait la barrière de la Maison Longue et ses nations tributaires. Ces alliés des Anglais étaient toujours prêts, toujours organisés, toujours sur le qui-vive. Ils menaçaient continuellement et rompaient fréquemment la grande ligne de communication militaire française. Sur toute la ligne ils tenaient continuellement les Français en péril. Devant la barrière les Français construisaient des forts et exerçaient des soldats—en arrière les Anglais défrichaient les forêts, bâtissaient des demeures, cultivaient les champs et leur nombre s'accroissait rapidement, forts en liberté individuel et dans la pratique du gouvernement autonome. A maintes reprises les Français lancèrent leurs forces contre la Maison Longue, mais toujours avec peu d'avantage pratique. A un moment, de Tracy, le vice-roi, incendia des villages et ruina la terre des Iroquois avec douze cents soldats français. Une autre fois, de la Barre, le gouverneur, avec dix-huit cents; une autre fois, de Rouville avec deux mille; une autre fois, Frontenac avec six cents; encore une autre fois Frontenac avec un mille. Toujours il venait aussi une troupe d'alliés algonquins. Toujours les Iroquois se retiraient puis revenaient, rebâtissaient leurs villages, replantaient leurs champs, reprenaient leurs opérations, et à leur tour ils prenaient une ample revanche pour le mal qui leur avait été fait.

Et c'est ainsi qu'allaient et venaient les hordes guerrières, harassant, incendiant et tuant, mais toujours la barrière restait dressée, et toujours avec son aide les colonies anglaises poursuivaient leurs labeurs, combattaient et se renforçaient. Quand vint la lutte finale entre les armées de France et d'Angleterre, les Français avaient le génie de Montcalm et d'aussi braves soldats qui aient jamais tiré l'épée; mais derrière Wolfe et ses robustes cœurs anglais était un nouveau peuple, riche en ressources, rompu à la guerre et prêt à combattre pour ses foyers. La Caroline du

sud, comme il est démontré par les archives, fournit douze cent cinquante hommes pour la guerre; la Virginie deux mille; la Pennsylvanie, deux mille sept cents; le New-Jersey, mille; le New-York, deux mille six cent quatre-vingt; le New-Hampshire et le Rhode-Island, mille; le Connecticut, cinq mille; le Massachusetts, sept mille. Ce n'était pas simplement l'armée—c'est qu'une nation était arrivée, trop grande par le nombre, par l'étendue du territoire, par la force de caractère indépendant et individuel, pour être écrasée par toute puissance qu'il fût possible à la France de produire. La conclusion s'imposait. Une bataille perdue ou gagnée à Québec ou ailleurs ne pouvait que hâter ou retarder un peu le résultat. Le résultat devait infailliblement venir comme il est venu.

Dans toute cette intéressante et romantique histoire on peut voir deux causes connexes de l'échec des Français et du succès des Anglais; deux raisons pourquoi de Québec au Pacifique nous parlons anglais, nous suivons le cours de la loi commune, et nous estimons et maintenons nos droits conformément aux principes de la liberté anglaise.

L'une de ces raisons était la grande infériorité des alliés indiens des Français et la grande supériorité des alliés indiens des Anglais; l'organisation effective et tenace, la puissance combative des Iroquois et leur fidélité à la "chaîne d'alliance" qui les liait à nos pères. L'autre cause a une racine plus profonde: C'est que ce sont les peuples, non les monarques, les colons, non les soldats, qui bâtissent les empires; que l'esprit d'absolutisme dans une cour royale est un principe moins vital que l'esprit de liberté dans une nation.

En ces jours commémoratifs, qu'honneur soit rendu à Champlain et à l'esprit chevaleresque de la France; honneur aux cœurs forts et libres du peuple en général d'Angleterre; et honneur également aux vertus sauvages, au courage et à l'amitié loyale de la Maison Longue des Iroquois.



Faveur du "Travel Magazine", de New-York

La fête à Champlain en 1907

Même avant les fêtes de Québec, on avait élevé une statue à Champlain dans l'Etat du New-York. C'est dans le coquet petit village qui porte le nom du découvreur que, le 4 juillet 1907, on dévoilait, avec d'imposantes cérémonies, une belle statue en bronze qui perpétuera la mémoire du héros des fêtes du troisième centenaire. Cette statue porte les inscriptions suivantes:

"Le 4 juillet 1907, à la mémoire de Samuel de Champlain, par les Franco-Américains.—"Samuel de Champlain, né à Brouage, France, en 1567, fondateur de Québec en 1608, découvreur du lac Champlain, 6 juillet 1609. Mort à Québec en 1635"— Le salut d'une âme vaut plus qu'un royaume." — "Sa mémoire est une inspiration qui nous porte vers le vrai, le bien et le beau." — "Behold : A fervent Christian ; an intrepid explorer, a man of letters, and the discoverer of the gem of the lakes of America." — "Comme notre patron Saint-Jean-Baptiste, il prépara les voies sur ce continent."

Table des Matières

Croquis pour l'intelligence de la Campagne de 1758 au Canada

